00101957

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

THÉATRE
DE
M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVII.

OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PÉNÉLOPE, Opéra. Page 1
ZÉMIRE & AZOR, Comédie-Ballet. 49
L'AMI DE LA MAISON, Comédie. 123
LUCILE, Comédie. 195
SILVAIN, Comédie. 249
LA FAUSSE MAGIE, Opéra comique. 297
APOLOGIE DU THÉATRE. 363

ŒUVRES

COMPLÈTTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

101957 ac

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME SEIZIÈME.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

00101957

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

MISE EN MUSIQUE PAR M. PICCINNI;

Représentée, pour la première fois, devant Leurs Majestés, à Fontainebleau, le 2 novembre 1785.
Et à Paris, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le mardi 6 décembre de la même année.

ACTEURS.

PÉNÉLOPE.

TÉLÉMAQUE.

ULYSSE.

NÉSUS, Roi de Délos, l'un des pourſuivans de Pénélope.

EUMÉE, chef des Paſteurs des troupeaux d'Ulyſſe,

THÉONE, ſuivante de Pénélope,

MINERVE.

DÉPUTÉS du peuple d'Ithaque.

CHŒUR des pourſuivans de Pénélope & de leur ſuite.

CHŒUR des Paſteurs d'Ulyſſe.

CHŒUR des Nymphes de la Mer.

NYMPHE CORIPHÉE.

PASTEUR CORIPHÉE.

La ſcène eſt dans l'île d'Ithaque. Les changemens de lieu ſeront ſucceſſivement indiqués.

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente une ſalle du palais d'Ulyſſe à Ithaque.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Pourſuivans de Pénélope & la Jeuneſſe des iſles voiſines, qui forme la cour de ces Rois, ſe livrent à la joie dans le palais d'Ulyſſe. Pénélope ſe montre; les jeux ceſſent, tout diſparoît.

SCÈNE II.

PÉNÉLOPE, THÉONE, & autres Suivantes de Pénélope.

PÉNÉLOPE.

QUI redouble aujourd'hui leur barbare alégreſſe ?
Ont-ils de mon malheur des avis plus certains ?
Dans la joie ils nagent ſans ceſſe ;
Et moi, dans la douleur, je ſens que je m'éteins.

SCENE III.

LES DÉPUTÉS DU PEUPLE, & les précédens.

LES DÉPUTÉS, (*à Pénélope*).

CHŒUR.

Un Peuple accablé de tristesse,
En soupirant, vous tend les mains.
Le ferez-vous gémir sans cesse
Sous ses oppresseurs inhumains?

PÉNÉLOPE (*à part*).

Peuple asservi, c'est ta foiblesse
Qui fait les maux dont je me plains.

LES DÉPUTÉS.

Cédez aux vœux qu'il vous adresse;
De vous dépendent ses destins.

PÉNÉLOPE.

Peuple asservi, c'est ta foiblesse
Qui fait les maux dont je me plains,
(*aux Députés*).
Je connois vos malheurs, & mon cœur les partage.
Si je n'ai plus d'espoir, si mon époux est mort,
Dans un nouvel hymen on veut que je m'engage!
Au retour de mon fils, je subirai mon sort:
N'en demandez pas davantage.
(*les Députés se retirent*).

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, & sa Suite.

PÉNÉLOPE.

DIEUX justes, Dieux vengeurs, nous abandonnez-vous?
Ah! rendez-moi mon fils, rendez-moi mon époux.

AIR.

Reine captive,
Mère craintive,
Épouse en pleurs,
A quels malheurs
Le Ciel me livre!
Cessez, cruels, de me poursuivre,
Ou je succombe à mes douleurs.
Reviens, mon fils, reviens:
Tes dangers sont les miens.
Si tu péris sur l'onde,
Quel sera mon soutien?
Rends à ta mère le seul bien
Qui lui reste encor dans le monde.
Reviens, mon fils, reviens:
Tes dangers sont les miens.

SCÈNE V.

NÉSUS, PÉNÉLOPE, & ſa Suite.

NÉSUS.

TREMBLEZ, reine, tremblez que ce vœu s'accompliſſe.
Le piège de la mort attend le fils d'Ulyſſe:
S'il revient, s'il aborde, il périt ſous les flots.

PÉNÉLOPE.

Télémaque!

NÉSUS.

Témoin du plus noir des complots,
Je n'en veux pas être complice;
Et je n'attends qu'un vent propice,
Pour me ramener à Délos.

PÉNÉLOPE.

Vous laiſſez périr Télémaque!

THÉONE.

Vous, le ſeul de vingt Rois qui font gémir Ithaque,
Le ſeul dont Pénélope attendoit du ſecours!

NÉSUS.

De ſes calamités j'allois trancher le cours;
Tout a changé. Son cœur à mes vœux ſe refuſe:
Ses délais, ſes détours me l'ont trop bien appris.

Je ne veux plus nourrir un eſpoir qui m'abuſe.
De ſon malheur elle m'accuſe;
Qu'elle en accuſe ſes mépris.

THÉONE.

Quel amour!

NÉSUS.

Dans un cœur généreux & ſincère;
L'amour trompé ſe change en un dépit mortel.
Mais ſi c'eſt en moi qu'elle eſpère,
Pour rendre à Télémaque un défenſeur, un père;
Elle n'a qu'à vouloir: je l'attends à l'autel.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

PÉNÉLOPE, THÉONE, & autres Suivantes.

PÉNÉLOPE.

O CRIME! ô noirceur déteſtable,
Dans ce péril épouvantable,
Que réſoudre? à qui recourir?
Mon fils, je ſuis réduite au choix inévitable
Ou de trahir ton père, ou de te voir périr.

CHŒUR DE FEMMES.

O malheureuſe mère!
Votre fils va périr.

PÉNÉLOPE.

O malheureuſe mère !
A quel Dieu recourir ?
Hélas ! ſi je diffère,
Mon fils, tu vas mourir.
Dois-je trahir ton père ?
Dois-je te voir périr ?

LE CHŒUR.

O malheureuſe mère !
Votre fils va périr.

PÉNÉLOPE.

O malheureuſe mère !
A quel Dieu recourir ?

Il me reſte un eſpoir : c'eſt qu'un vent ſecourable,
Ou plutôt un Dieu favorable,
S'oppoſe à ſon retour, & l'éloigne du port.
Hélas ! où me réduit le ſort !
Ce retour, ce moment pour moi ſi deſirable,
M'épouvante plus que la mort !

SCÈNE VII.

EUMÉE, & les précédens.

THÉONE.

Eumée, en ces lieux qui t'amène ?

EUMÉE.

Le Ciel eſt touché de nos pleurs.
Télémaque revient.

PÉNÉLOPE.

Dieux !

EUMÉE.

Sur l'humide plaine ;
J'ai de ſes pavillons reconnu les couleurs.

PÉNÉLOPE.

O jour funeſte ! ... je me meurs.

(*Elle tombe dans les bras de ſes femmes*).

THÉONE.

Allez, ami ſage & fidèle ;
D'une barque légère empruntez le ſecours ;
Eloignez Télémaque : il y va de ſes jours.

EUMÉE.

Ses jours ſont menacés !

THÉONE.

Dans sa frayeur mortelle;
La Reine à vous seul a recours.

EUMÉE.

Hélas! pour lui que peut mon zèle,
Dans un péril si grand, & des instans si courts!

(*Il sort*).

SCÈNE VIII.

PÉNÉLOPE, SES FEMMES.

PÉNÉLOPE (*dans le trouble & l'effroi*).

C'EN est fait. La mort l'environne.
Nésus pouvoit seul aujourd'hui
Le sauver, le défendre; & Nésus l'abandonne!
Ah! s'il est tems encor, va, ma chère Théone,
Implorer son appui.
Qu'il délivre mon fils, qu'il le rende à sa mère;
C'en est assez: pour prix d'une tête si chère,
Je m'engage, ou plutôt je m'abandonne à lui.

(*Théone sort*).

SCENE IX.

PÉNÉLOPE, sa Suite.

QU'AI-JE promis ? ah ! malheureuse !
Ou mon époux respire, ou son ombre m'entend
Du sein de la nuit ténébreuse.
Entre l'autel & moi, je la vois qui m'attend.

AIR.

Oui, je la voi, cette ombre errante :
C'est elle-même ; oui, je la voi.
Elle est plaintive & gémissante ;
Elle est terrible & menaçante.
Chère ombre, approche, appaise-toi.
Je t'ai juré d'être à jamais fidelle ;
Je l'ai juré dans nos adieux ;
Et de ma constance éternelle
J'ai pris à témoin tous les Dieux.
Mais, si je suis criminelle,
Ton fils va périr à mes yeux.

SCÈNE X.

PÉNÉLOPE, ſa Suite, LES POURSUIVANS.

PÉNÉLOPE.

Qui de vous, qui de vous, perfides,
S'apprête à me percer le ſein ?
Teints du ſang de mon fils, dont vous êtes avides ;
De ſa mère aujourd'hui quel ſera l'aſſaſſin ?

UN CORIPHÉE.

Qui peut nous imputer ce coupable deſſein ?

PÉNÉLOPE.

Oui, ſacrilèges que vous êtes,
Oui, vous l'avez conçu ce forfait odieux,
Au ſein de vos barbares fêtes,
Dans le palais d'Ulyſſe, à l'aſpect de ſes Dieux.

CORIPHÉE.

Nous !

PÉNÉLOPE.

Rendez-moi mon fils, que lui-même il m'annonce
Qu'Ulyſſe eſt deſcendu dans la nuit du tombeau ;
A lui garder ma foi déſormais je renonce,
Et je vais de l'hymen rallumer le flambeau.

LE CHŒUR.

Non, non, c'eſt une feinte ;
C'eſt un nouveau détour.

PÉNÉLOPE.

Hélas! encore un jour.

LE CHŒUR.

Non, non, c'eſt une feinte;

PÉNÉLOPE.

O mortelle contrainte!

LE CHŒUR.

C'eſt un nouveau détour.

PÉNÉLOPE.

Vous me glacez de crainte;

LE CHŒUR.

Cédez, cédez ſans crainte
Au plus ardent amour.

PÉNÉLOPE.

Vous me glacez de crainte ;
Et vous parlez d'amour !

LE CHŒUR.

Cédez, &c.

PÉNÉLOPE.

Faut-il, pour combler ma miſère,
Vous livrer mes Etats, mon palais, mes tréſors ;
Qu'une barque à l'inſtant m'éloigne de ces bords;
J'irai chez Icare mon père

Oublier tous les biens que vous m'aurez ravis.
Seulement, avec moi que j'emmène mon fils :
C'eſt le ſeul tréſor d'une mère.

LE CORIPHÉE.

Nommez l'époux que votre cœur préfère;
Et dans l'inſtant vos larmes vont tarir.

CHŒUR DE FEMMES.

O malheureuſe mère !
Votre fils va périr.

PÉNÉLOPE.

O malheureuſe mère !
C'eſt à moi de mourir.

(*Un trait de ſymphonie annonce l'arrivée de Télémaque*).

Dieux ! mon fils !

(*Elle ſe précipite dans ſes bras*).

SCÈNE XI.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE, les précédens; PEUPLE D'ITAQUE.

TÉLÉMAQUE.

ENFIN, Reine auguste;
Nos malheurs vont finir: Ulysse n'est pas loin.

PÉNÉLOPE.

Il est vivant!

TÉLÉMAQUE.

Le Ciel est juste;
Et des jours d'un héros lui-même il a pris soin.

AIR.

Couvert de l'égide immortelle,
Il va rentrer dans ses Etats.
L'injure insolente & cruelle
Va voir punir ses attentats.
Dans la terreur & le silence
Que tout s'abaisse devant lui.
Loin de nous coupable licence.
Rassure-toi, foible innocence:
Les Dieux te rendent ton appui.

CHŒUR DES POURSUIVANS (*à part*).

Jeune imprudent, ton espérance
Sera confondue aujourd'hui.

PÉNÉLOPE.

Dieux, protecteurs de l'innocence,
Vous vous déclarez aujourd'hui.

CHŒUR DU PEUPLE.

Aux doux rayons de l'espérance
Nos cœurs sont ouverts aujourd'hui.

TÉLÉMAQUE.

Rassure-toi, foible innocence :
Les Dieux te rendent ton appui.

CHŒUR DES POURSUIVANS.

Jeune imprudent, ton espérance
Sera confondue aujourd'hui.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un hameau, d'où l'on voit la mer dans l'éloignement.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE,
Troupe de Pasteurs.

PÉNÉLOPE.

VIENS, mon fils, tu n'as plus qu'un hameau pour asyle.
Oui, Pasteurs, c'est à vous que sa mère a recours.
Hélas ! à ma douleur, il n'est que trop facile
De voir le danger que je cours.
Mon fils est menacé ; contre lui tout conspire ;
On tient, dans ce moment, un funeste conseil ;
Ah ! je frémis de vous le dire,
On veut l'assassiner dans les bras du sommeil.
Cette nuit (ô nuit effroyable,
Quel horrible complot ton ombre alloit couvrir !)
A mes yeux, dans mon sein, leur rage impitoyable
De son sang alloit s'assouvir.

Tremblante, égarée, éperdue;
Du palais de vos rois je m'échappe avec lui.
Je ne ſuis plus Reine aujourd'hui,
Je ſuis mère. Avec vous me voilà confondue;
Et du bord de l'abîme où je ſuis ſuſpendue,
Ma gémiſſante voix implore votre appui.

AIR.

Armez-vous d'un noble courage,
Gardez le fils de votre Roi;
Et que loin des tyrans qui me glacent d'effroi,
Juſqu'au retour d'Ulyſſe il échappe à leur rage.
Que ſon ſalut ſoit votre ouvrage,
Vous ſerez des héros pour moi.
Armez-vous d'un noble courage,
Gardez le fils de votre Roi.
O vous, dont le zèle & la foi
Eclate à nos yeux ſans nuage,
Que ſon ſalut ſoit votre ouvrage,
Vous ſerez des héros pour moi.

EUMÉE.

Raſſurez-vous, Reine adorée,
Télémaque eſt le ſang de nos Dieux, de nos Rois.
Notre amour défendra cette tête ſacrée;
Et pour répondre aux vœux d'une mère éplorée,
Nos cœurs n'auront tous qu'une voix.

CHŒUR.

Recevez nos fermens, Dieux d'Ulyſſe & d'Ithaque.
Et vous, Reine, écoutez quels en ſont les garants.
Nous jurons tous, par nos enfans,
De mourir en ſoldats autour de Télémaque,
Ou d'exterminer vos tyrans.

PÉNÉLOPE.

O dignes amis de vos maîtres;
Que tant d'amour doit les toucher!
Hélas! dans mon palais je ne vois que des traîtres;
Et c'eſt dans ces réduits champêtres
Que la vertu vient ſe cacher!
Adieu, mon fils. Ta mère eſt enfin plus tranquille.
Je vais de nos tyrans obſerver tous les pas.
Vous, fidèles paſteurs, ne l'abandonnez pas.

(*Elle ſort*).

SCÈNE II.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE, LES PASTEURS.

TÉLÉMAQUE.

En sûreté dans cet asyle,
Amis, aux crimes de la nuit
Je n'opposerai point une audace inutile;
Mais nous verrons demain, sur un peuple servile,
Ce que l'exemple aura produit.

AIR.

Nous allons nous faire des armes
Des instrumens de vos travaux.
De ces dangers, pour moi nouveaux,
Je sens que la gloire a des charmes.
Las de souffrir impunément,
Le fils d'Ulysse enfin commence à se connoître;
Et du héros qui m'a fait naître
Je me sens digne en ce moment.

SCÈNE III.

UN PASTEUR, & les précédens.

LE PASTEUR (*qui survient*).

PRINCE, on apperçoit du rivage
Un vaisseau battu par les flots;
Et la frayeur des Matelots
Annonce un violent orage.

(*La symphonie exprime les progrès de l'orage*).

LE CHŒUR.

Quel bruit dans les airs!
Les flots y répondent,
Déjà se confondent
Les cieux & les mers.
Sur l'onde écumante,
Dieux! quelle tourmente!
Quelle sombre horreur!
Au bruit du tonnerre,
Les vents en fureur
Se livrent la guerre.
Le ciel sur la terre
Répand la terreur.

TÉLÉMAQUE.

Que je plains le ſort
De tant de victimes !

EUMÉE.

D'immenſes abîmes
Leur offrent la mort.

TÉLÉMAQUE.

O Dieux ! ſi mon père
Couroit ce danger !

EUMÉE ET UN AUTRE PASTEUR.

O Dieux ! ſi ſon père
Couroit ce danger !

LES TROIS.

Neptune en colère
Les va ſubmerger.

LE CHŒUR (*avec les précédens*).

Quel cri lamentable !
Quel funeſte bruit !
La vague indomptable
Les briſe & s'enfuit.

(*Tous ſe retirent*).

(*Le théâtre change, & repréſente la grotte des Nymphes de la mer*).

SCÈNE IV.

ULYSSE, *seul.*

Tout a péri. Sur quel rivage
Me jettent les vents furieux?
Seul, errant, désarmé, chez un peuple sauvage;
Vais-je trouver ici la mort ou l'esclavage?
Que vois-je? En croirai-je mes yeux?
Tout me rappelle Ithaque. Oui, ce beau lieu ressemble
A cette grotte, où, sur nos bords,
Le chœur des Nymphes se rassemble;
Et fait retentir l'air de ses divins accords.

(*Il se retire, à l'approche des Nymphes*).

SCÈNE V.

LES NYMPHES DE LA MER.

CHŒUR DES NYMPHES.

Le jour renaît, les vents se taisent;
Un ciel plus serein nous sourit.
L'air est calmé, les flots s'appaisent;
Sur le rivage tout fleurit.

Reparoissez, plaisirs timides;
Que la frayeur a dispersés.
Viens, tendre Amour, toi, qui les guides,
Viens ranimer les cœurs que la crainte a glacés.

SCÈNE VI.

ULYSSE, LES NYMPHES.

ULYSSE.

O NYMPHES! rassurez ma timide espérance.
Hélas! si j'en crois l'apparence,
Ici pour vous cent fois j'ai fait brûler l'encens.

UNE NYMPHE.

Et qui ne connoît pas les bords où tu descends?
Le nom d'Ithaque & sa gloire
Sont portés par la Victoire
Jusqu'aux plus lointains climats.

ULYSSE.

Belle Nymphe, est-il vrai? ne me flattez-vous pas?
Et suis-je en effet dans Ithaque?
Laërte, Pénélope, & son fils Télémaque,
Sont-ils vivans? Sont-ils paisiblement unis?

LA NYMPHE.

Là violence & l'injuſtice
Menacent la mère & le fils.

CHŒUR DES NYMPHES.

Va les revoir, prudent Ulyſſe.
Diſſimule, obſerve, & punis.

LA NYMPHE.

Minerve a ſur ton front imprimé la vieilleſſe;
Pour tromper les yeux de ta Cour.

LE CHŒUR.

Arme-toi d'un cœur ſans foibleſſe;
Et ſur-tout, défends-toi des larmes de l'amour.

(*Les Nymphes ſe retirent en danſant*).

SCÈNE VII.

ULYSSE, *ſeul.*

AIR.

QUEL malheur m'eſt prédit encore?
N'ai-je donc pas aſſez ſouffert?
Pénélope, ô toi que j'adore!
Et toi, mon fils, à ton aurore,
Loin de moi, ſous vos pas quel abîme eſt ouvert?
Quel malheur m'eſt prédit encore?
N'ai-je donc pas aſſez ſouffert?

Ithaque ! ô ma douce patrie !
Je n'ai soupiré que pour toi.
Je te revois, Isle chérie,
Et ne puis te voir sans effroi !
J'échappe à la mer en furie,
Le calme enfin renaît pour moi.
Je te revois, Isle chérie,
Et ne puis te voir sans effroi.
Quel malheur, &c.

Qui vient à moi sur ce rivage ?

SCÈNE VIII.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

N'EST-CE pas vous, digne Etranger,
Qu'on a vu sur ce bord jetté par le naufrage ?
Ah ! de cet horrible danger
C'est quelque Dieu qui vous dégage.

ULYSSE.

Oui, jeune homme, oui, des Dieux ce prodige est l'ouvrage ;
Et tout malheureux que je suis,
Je ressens leurs bienfaits autant que je le puis.

TÉLÉMAQUE.

Hâtez-vous de calmer nos mortelles alarmes.
Sur ce vaisseau brisé par les vents en courroux,
Un héros, l'objet de nos larmes,
Ulysse étoit-il avec vous?

ULYSSE.

Je sais qu'il voguoit vers Ithaque.

TÉLÉMAQUE.

Les Dieux l'en ont-ils éloigné?

ULYSSE.

C'est donc ici qu'il a régné!

TÉLÉMAQUE.

Vous voyez son fils Télémaque,
Vous voyez son fidèle ami.

ULYSSE.

Vous, son fils!

TÉLÉMAQUE.

Ah! parlez. Votre cœur a gémi.

ULYSSE.

Hélas! quelle atteinte mortelle
Je porte à vos sensibles cœurs!
Votre mère y survivra-t-elle?
Il est...

TÉLÉMAQUE.

N'achevez pas. Je vois tous nos malheurs.

EUMÉE.

Il eſt donc vrai ! les Dieux ont terminé ſa vie.

TÉLÉMAQUE.

Toute eſpérance m'eſt ravie.
Ma trop foible jeuneſſe attendoit tout de lui ;
Et parmi les dangers dont elle eſt pourſuivie,
Me voilà déſormais ſans guide & ſans appui !

ULYSSE (*à part*).

Moment délicieux ! bonheur digne d'envie !

EUMÉE.

Eh quoi ! le ſeul de ſes vaiſſeaux
Qui des vents & des mers eût défié la rage,
Vient ſe briſer ſur ce rivage ;
Et mon malheureux maître y périt ſous les eaux !

ULYSSE.

Sans foibleſſe & ſans crainte il a vu le naufrage ;
Et d'un œil intrépide il a bravé la mort.
Mais, hélas ! que peut le courage
Contre l'ordre des Dieux & les arrêts du ſort ?

TRIO.

TÉLÉMAQUE.

O mon père !

EUMÉE.

O mon maître !

TÉLÉMAQUE.

Sort cruel !

EUMÉE.

Jour affreux !

(*Les deux ensemble*).

Qui sera donc heureux ?
Ulysse n'a pu l'être.

ULYSSE (*à part*).

Ah ! quel père, ah ! quel maître
Fut jamais plus heureux ?

TÉLÉMAQUE.

J'ai perdu mon modèle,
J'ai perdu mon appui.

EUMÉE.

Son épouse fidelle
Ne vivoit que pour lui.

ULYSSE.

Quel bonheur, auprès d'elle
L'attendoit aujourd'hui !

TÉLÉMAQUE ET EUMÉE.

Il n'en est plus pour elle,
Il n'en est plus sans lui.

ULYSSE.

Il est heureux encore,
S'il vit dans tous les cœurs.

TÉLÉMAQUE ET EUMÉE.

S'il vit dans tous les cœurs !
En doutez-vous encore,
Vous, qui voyez nos pleurs ?
C'est un Dieu qu'on adore.

ULYSSE (*à part*).

Je sens couler mes pleurs.

EUMÉE.

Aux yeux de la Reine
Comment nous offrir ?

TÉLÉMAQUE.

O Dieux ! quelle peine
Son cœur va souffrir !

ENSEMBLE.

Témoin trop fidelle
De notre malheur,
Par pitié pour elle,
Trompez sa douleur.

ULYSSE (*à part*).

Mon ame chancelle ;
Un trouble vainqueur

M'égare, & décèle
Le fond de mon cœur.

(*Fin du Trio*).

Ouvre les yeux, mon cher Eumée.

EUMÉE.

Qu'entends-je ? à cette voix mon ame accoutumée...
Télémaque ! ô Dieux bienfaisans ! ...
Mais non, ce n'est pas lui : cette vieillesse extrême,
Ces cheveux blanchis par les ans. ...

ULYSSE.

C'est lui, c'est Ulysse lui-même.

TÉLÉMAQUE.

(*Frappé d'étonnement & transporté de joie*).

Mon père !

ULYSSE.

En vain Minerve a voulu me cacher
Sous tous les traits de la vieillesse.
Viens, reconnois ton père aux larmes de tendresse
Que la joie & l'amour viennent de m'arracher.

TÉLÉMAQUE (*dans les bras d'Ulysse*).

Mon père ! ... Enfin je vois l'auteur de ma naissance.

ULYSSE.

Modérons ces transports, & gardons le silence.
Avant d'annoncer mon retour,
Mon inquiète vigilance
Veut tout observer dans ma Cour.

EUMÉE.

Ah ! de nos fiers tyrans craignez la violence.

ULYSSE.

Vos tyrans !

EUMÉE.

Sous vingt Rois, vos indignes rivaux,
Ithaque gémit opprimée.
Pénélope tremblante, & d'ennuis consumée,
Les voit livrés sans cesse à mille excès nouveaux.

ULYSSE (*à part*).

Ah ! de mes traits vengeurs que ma main soit armée ;
Et je vais, par leur mort, couronner mes travaux.
Mon fils, le danger m'environne ;
Que ferez-vous pour moi ?

TÉLÉMAQUE (*vivement*).

Commandez. Mille morts,
Mon père, à vos côtés n'ont plus rien qui m'étonne.
J'en atteste les Dieux & le sang dont je sors.

ULYSSE.

Si nous sommes aimés, nous serons assez forts.
Le bruit de mon trépas que nous allons répandre,
Ces cheveux blancs, ces traits, que Minerve a changés,
Ces Rois, dont l'imprudence est facile à surprendre,
Mon fils, tout me répond que nous serons vengés.

AIR.

Que ſous un voile impénétrable
La vengeance marche à pas lents.
Vous périrez, troupe exécrable,
Et tous mes coups ſeront ſanglans.
N'offrons à leurs yeux inſolens
Qu'un vieillard foible & miſérable.
Que ſous un voile impénétrable
La vengeance *marche* à *pas lents.*

ULYSSE, TÉLÉMAQUE ET EUMÉE.

Que ſous un voile impénétrable
La vengeance marche à pas lents.
Vous périrez, troupe exécrable,
Et tous nos coups ſeront ſanglans.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un vestibule du palais d'Ulysse. Le fond est une colonnade à jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

ULYSSE.

VA-T-ELLE enfin paroître ?

TÉLÉMAQUE.

Elle vient sur mes pas.

ULYSSE.

Je veux être seul avec elle :
Laissez-nous, & de mon trépas
Faites répandre la nouvelle.

TÉLÉMAQUE.

Vous allez déchirer ce cœur tendre & fidèle.

ULYSSE.

Mon fils, obéissez, & ne balancez pas.

Mais tandis que ces Rois, abuſés par ſes larmes,
Viendront faire éclater leurs tranſports inhumains,
Aſſemblez nos amis; qu'on m'apporte mes armes;
Et qu'au premier ſignal elles ſoient dans mes mains.

SCÈNE II.

ULYSSE, *ſeul.*

AIR.

QUE n'ai-je pas ſouffert, de lui voir, en ſilence,
Endurer de ces Rois le faſte humiliant!
Que n'ai-je pas ſouffert, de voir leur inſolence
Inſulter au malheur d'un vieillard ſuppliant!

Comme un lion chargé de chaînes
J'ai frémi de rage & d'horreur,
Et j'ai ſenti que dans mes veines
Mon ſang bouillonnoit de fureur.

Ne vas pas oublier les conſeils de Minerve;
Ulyſſe! on t'écoute, on t'obſerve.
Du grand art de diſſimuler,
Voici l'inſtant de faire uſage.
Commande à tes regards, compoſe ton viſage;
Défends à tes pleurs de couler.
La voici. Quel moment! Et que vais-je lui dire?

SCÈNE III.

ULYSSE, PÉNÉLOPE, Femmes de sa suite.

PÉNÉLOPE.

APPROCHEZ. Je respecte & l'âge & le malheur.
Vous nous voyez dans la douleur ;
Mais nos maux vont finir, dès qu'Ulysse respire.
Il est donc parti de Corcyre ?
Vous l'avez vu ?

ULYSSE.

J'ai dit la simple vérité.

PÉNÉLOPE.

N'a-t-on rien appris de sa bouche.
Qui l'intéresse, & qui me touche ?

ULYSSE.

Je sais qu'il a souffert la dure adversité ;
Je sais que loin de sa patrie,
De périls en périls long-tems précipité,
Dans l'horreur des combats, sur les mers en furie ;
Jamais votre image chérie
Un seul moment ne l'a quitté.

PÉNÉLOPE.

Ah ! combien je ſerois coupable,
Si, loin de lui, mon cœur avoit été capable
D'un moment de tranquillité !

AIR.

Je n'ai ceſſé de voir Ulyſſe
Depuis l'inſtant de nos adieux ;
Et ſes dangers, pour mon ſupplice,
Se ſont tous offerts à mes yeux.
Les vents, les eaux, le fer, la flamme,
Tout ce qui d'un mortel peut menacer les jours,
Portoit la terreur dans mon ame.
J'eſpérois quelquefois, mais je craignois toujours.

ULYSSE.

Plus la gloire eſt pénible & plus elle a de charmes :
Ulyſſe en jouit quelquefois.
Sur le tombeau d'Achille, au milieu de vingt Rois,
D'Achille au fier Ajax il diſputa les armes.

PÉNÉLOPE.

Et dès qu'on entendit ſon éloquente voix,
Il triompha ſans doute ?

ULYSSE.

Il fit couler des larmes,
Et les cœurs attendris reconnurent ſes droits.

PÉNÉLOPE.

Vous ne m'étonnez pas : mon Ulysse possède,
Dans l'art d'intéresser, un charme à qui tout cède.

ULYSSE.

Sous les murs d'Ilion, que la cendre a couverts,
Compagnon des héros, il obtint leur estime ;
Mais de nouveaux dangers l'attendoient sur les mers.
De Scylla, de Charibde, il vit l'affreux abîme.

PÉNÉLOPE.

O dieux !

ULYSSE.

Les flots bruyans l'ont porté sur leur cime,
Entre ces deux gouffres ouverts.

PÉNÉLOPE.

Ah ! ses périls passés me font frémir encore.

ULYSSE.

La fille du Soleil, Circé, qui fait pâlir
Le jour que ce Dieu fait éclore,
Vit Ulysse en danger & daigna l'accueillir.

PÉNÉLOPE.

Circé !

ULYSSE.

Par une douce ivresse,
La perfide essaya d'obscurcir sa raison ;
Mais de la coupe enchanteresse
Ulysse évita le poison.

PÉNÉLOPE.

AIR.

Tu ſavois combien ma tendreſſe
Devoit ſouhaiter ton retour;
Mon cher Ulyſſe ! & la ſageſſe
Te préſerva moins que l'amour.

ULYSSE.

Plus ſincère & plus dangereuſe,
Calypſo, dans ſon iſle heureuſe,
Invitoit votre époux à l'immortalité.

PÉNÉLOPE.

Ah ! comment réſiſter aux charmes d'une amante,
Qui propoſe un tel prix à l'infidélité !

ULYSSE.

Un ſéjour enchanteur, une Nymphe charmante,
Le ſort des Dieux, pour vous Ulyſſe a tout quitté.

PÉNÉLOPE.

Je fais mon bonheur de le croire:
Le doute ſeroit trop cruel.
Non, non, d'un amour mutuel
Il n'a point perdu la mémoire.
Non, le plus ſage des mortels
N'aura point trahi les autels,
Sa foi, mon amour & ſa gloire.
Je fais mon bonheur de le croire
Le plus fidèle des mortels.

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, ULYSSE, LES POURSUIVANS, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, NÉSUS, Suivantes de Pénélope, Peuple d'Ithaque.

NÉSUS.

D'ULYSSE enfin le ſort funeſte
N'eſt plus douteux : il eſt deſcendu chez les morts.

PÉNÉLOPE.

Qu'oſez-vous dire ?

LE POURSUIVANT.

Il vient de périr ſur ces bords ;
Et cet étranger vous l'atteſte.

PÉNÉLOPE.

Lui !

ULYSSE (*à Néſus*).

Cruel ! ah ! pourquoi diſſiper ſon erreur ?

PÉNÉLOPE.

Ulyſſe eſt mort !

ULYSSE.

Je ſuis le déplorable reſte
De ſon vaiſſeau briſé par les vents en fureur.

PÉNÉLOPE.

Vieillard, à m'accabler peut-être on vous engage.
Déjà, pour complaire à ces Rois,
Des étrangers, plus d'une fois,
M'ont tenu le même langage.
L'homme, dans le malheur, eſt ſi foible à votre âge;
Et ſur lui la crainte & l'eſpoir
Ont quelquefois tant de pouvoir!
Intimidé, ſéduit, avec ces Rois, peut-être,
Sans le vouloir, vous conſpirez.
Ah! vous ne ſavez pas quel cœur vous déchirez.
Si ce n'eſt qu'une erreur, faites-la moi connoître....
Il en eſt tems encor. Ma vie, ou mon trépas
Dépend de vous, n'en doutez pas:
Un mot, un ſeul mot en décide.
Je vous vois attendri; vous ſemblez me cacher
L'horreur que vous inſpire une trame perfide.
Vous le plaignez, ce cœur que l'on veut m'arracher.
Par pitié de mes jours, que vous allez trancher,
Parlez. Ici des Dieux la majeſté réſide:
Vous n'avez ſous leurs yeux nul danger à courir.
Soyez ſincère en aſſurance.
Ulyſſe eſt-il vivant? Ma débile eſpérance
Doit-elle revivre ou mourir?

ULYSSE (*bas*).

O dieux! ſoutenez mon courage.
(*haut*).
Reine, vous inſultez à mon abaiſſement.

PÉNÉLOPE.

Bon vieillard, pardonnez: je vous fais un outrage;
Cependant, je l'avoue, un confus mouvement,
Contre vous, dans mon cœur, s'élève obstinément.
J'interroge vos yeux, vos traits, votre langage,
Tout m'y peint la candeur: Eh bien, dans ce moment,
Je ne sais quelle voix en secret vous dément.
C'est-là pour moi, peut-être, un bien foible présage!
Mais cent fois alarmée, & toujours vainement,
A vous croire aujourd'hui, quelle preuve m'engage?

ULYSSE.

Hélas! que vos doutes sont vains;
Et qu'il m'est bien aisé d'éclaircir ce nuage!
Reine, de votre foi reconnoissez le gage,
Qu'Ulysse a laissé dans mes mains.

PÉNÉLOPE.

L'anneau d'Ulysse! ô Dieux! ô sort impitoyable!
Ainsi de mon malheur je ne puis plus douter!

ULYSSE.

Ah! pour vous l'annoncer, ce malheur effroyable,
Croyez qu'il a dû m'en coûter.

PÉNÉLOPE.

AIR.

Il eſt affreux, il eſt extrême,
Il n'eſt connu que de mon cœur.
Qui n'a pas aimé comme j'aime,
Ne peut concevoir mon malheur.
Tant que la plus foible apparence
Put me flatter dans ma ſouffrance,
La vie eut pour moi des appas;
Mais un malheur ſans eſpérance,
N'eſt qu'un pénible & long trépas.
Il eſt affreux, &c.

TÉLÉMAQUE.

Dieux! elle ſuccombe. Ma mère!
(*La tenant dans ſes bras, & regardant Ulyſſe.*)
Il n'eſt donc plus d'eſpoir?

PÉNÉLOPE.

Que veux-tu que j'eſpère?
Il a vu ſon naufrage, & tu l'as entendu.
Non, je n'ai plus d'époux; non, tu n'a plus de père.
Mon fils, nous avons tout perdu.

EUMÉE (*bas à Ulyſſe.*)

Tout eſt prêt.

ULYSSE (*à part.*)

Je vais donc terminer ſon ſupplice!
(*haut.*)
Reine, Ulyſſe reſpire; il vient, vous l'allez voir.

PÉNÉLOPE (*tremblante.*)

Quelle voix dans mon cœur vient ranimer l'eſpoir !

ULYSSE.

Tremblez, lâches, tremblez ; reconnoiſſez Ulyſſe.

(*La ſymphonie donne le ſignal du combat.*)

PÉNÉLOPE.

O Dieux ! .

CHŒUR.

O ſuprême juſtice !

ULYSSE.

Armez-vous, armez-vous.

CHŒUR.

Armons-nous, armons-nous,

Combat hors du théâtre, mais que l'on voit à travers la colonnade du veſtibule).

SCÈNE V.

PÉNÉLOPE, Suivantes de Pénélope.

PÉNÉLOPE.

AH! l'excès de ma joie accable ma foiblesse.

CHŒUR (*avec Pénélope*).

C'est lui! c'est Ulysse! grands Dieux!

CHŒUR (*hors du théâtre*).

Tombez, tyrans audacieux!

PÉNÉLOPE.

Hélas! dans quel trouble il me laisse!

CHŒUR (*sur le théâtre*).

Protège-nous, sage Déesse!
Ulysse combat sous tes yeux.

CHŒUR (*hors du théâtre*).

Tombez, tyrans audacieux.

LES POURSUIVANS.

Fuyons le danger qui nous presse;
Ulysse a pour lui tous les Dieux.

CHŒUR (*hors du théâtre*).

Tombez sous sa main vengeresse,
Tombez, tyrans audacieux.

CHŒUR (*sur le théâtre*).

Protège-nous, sage Déesse!
Ulysse combat sous tes yeux.

SCÈNE VI.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, Peuple d'Ithaque, PÉNÉLOPE, Suivantes de Pénélope.

PÉNÉLOPE.

(*En voyant Ulysse rajeuni & dans tout l'éclat de sa gloire*).

ENFIN dans mes bras je le presse.

ULYSSE (*à Pénélope*).

Vos malheurs sont vengés; vos tyrans sont punis.
Rendons graces aux Dieux qui nous ont réunis.

CHŒUR.

Rendons graces aux Dieux: nos tyrans sont punis.

TÉLÉMAQUE ET EUMÉE (*avec le chœur*).

Rendons graces aux Dieux, nos malheurs sont finis.

PÉNÉLOPE (*avec le chœur*).

Rendons graces aux Dieux: mes tourmens sont finis.

(*Une symphonie éclatante annonce Minerve. Elle descend des cieux sur des nuages, environnée des Arts & des Plaisirs*).

SCÈNE VII.

MINERVE, & les précédens.

MINERVE (*sur les nuages*).

DANS les bras de l'amour, au sein de la victoire,
Respire enfin, sage héros.
Beaux-Arts, vous qui faites ma gloire,
Je vous laisse le soin d'embellir son repos.

(*Les Arts & les Plaisirs descendent sur la terre. Minerve remonte dans les cieux, & les nuages, en s'élevant, découvrent une place publique magnifiquement décorée de monumens & de trophées.*

Les Arts & les Plaisirs, divinités compagnes de la Paix & de l'Abondance, forment un ballet qui termine le spectacle).

Fin du troisième & dernier Acte.

ZÉMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET.

EN QUATRE ACTES,

Repréſentée, pour la première fois, ſur le théâtre de Fontainebleau, le 9 novembre 1771. Et à Paris, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 16 décembre de la même année.

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.

ACTEURS.

AZOR, *jeune prince Perſan, ſous une forme effrayante, mais non pas hideuſe : de noirs ſourcils, une barbe touffue, une épaiſſe crinière, les bras & les jambes nuds & couverts d'une peau tigrée, mais le reſte du corps vêtu d'une veſte & d'un doliman avec une riche ceinture : dans l'attitude & dans l'action toute la nobleſſe poſſible.*

ZÉMIRE, jeune Perſanne.

FATMÉ, } ſœurs de Zémire.
LISBÉ, }

SANDER, père de Zémire, de Fatmé & de Lisbé.

ALI, eſclave de Sander.

La ſcène change d'un acte à l'autre, & repréſente tantôt le palais ou les jardins d'Azor, tantôt la maiſon de Sander.

ZÉMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon richement décoré à la manière orientale. Des vases de fleurs entre les croisées).

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDER, ALI.

SANDER.

QUELLE étrange aventure! un palais éclairé;
Meublé, richement décoré,
Où je ne rencontre personne!

ALI (*avec frayeur*).

Monsieur, délogeons prudemment:
Il n'y fait pas bon: je soupçonne....;

SANDER.

Quoi donc?

ALI.

Que tout ceci n'eſt qu'un enchantement,

SANDER.

Un enchantement ſoit. Au milieu d'un orage,
La nuit, dans un bois ténébreux,
Nous ſommes encor trop heureux
De trouver cet aſyle.

ALI.

Auriez-vous le courage
D'y paſſer la nuit?

SANDER.

Pourquoi non?

ALI.

Monſieur, prenez-y garde.

SANDER.

Bon!
Tu vois que ſi quelqu'un dans ce palais habite,
Il nous y reçoit aſſez bien. —

ALI.

Et ſi c'eſt un Génie?

SANDER.

Eh bien?

ALI.

Croyez-moi, partons au plus vite;

AIR.

L'orage va ceſſer (1).
Déjà les vents s'appaiſent ;
Les voilà qui ſe taiſent ;
Partons ſans balancer.
Ce n'eſt plus rien, rien qu'un nuage,
Dont le ciel ſe dégage.
Cela ne peut durer ;
Le tems va s'éclairer.
Vos filles vont paſſer
La nuit à vous attendre ;
La frayeur va les prendre ;
Pourquoi les délaiſſer ?
Vous les aimez d'amour ſi tendre !
Pourquoi, pourquoi les délaiſſer ?
L'orage va ceſſer, &c.

SANDER.

Que dis-tu ? l'orage redouble.

ALI (*à part*).

Il a raiſon.

SANDER.

Comment retrouver mon chemin ?

ALI.

Je vous menerai par la main.

---

(1) L'accompagnement contrarie les paroles.

SANDER.

Nous sommes bien : passons ici la nuit sans trouble.

ALI.

Sans trouble !

SANDER.

Au point du jour nous partirons demain.

AIR.

Le malheur me rend intrépide.
J'ai tout perdu ; je ne crains rien.
Et pourquoi serois-je timide ?
Pour moi la vie est-elle un bien ?
Je suis tombé de l'opulence
Dans la misère & dans l'oubli.
Un vaisseau, ma seule espérance,
Dans les flots est enseveli.
Le malheur, &c.

ALI.

Ho ! moi, qui n'eus jamais d'autre bien que la vie ;
Je n'aime point à l'exposer.

SANDER.

Allons, laisse-moi reposer ;
Et dors, si tu le peux.

ALI.

Je n'en ai nulle envie.
Dormir chez des eſprits ! & ſans avoir ſoupé ! . . .

(*Une table ſervie paroît au milieu du ſalon*).

O ciel !

SANDER.

Qu'eſt-ce ?

ALI.

Monſieur ! une table ſervie !

SANDER.

Tu vois : de nos beſoins quelqu'un s'eſt occupé.

ALI (*tremblant*).

Oui, quelqu'un !

SANDER.

Mets-toi là.

ALI.

Vous mangerez ?

SANDER.

Sans doute ;
Notre hôte eſt magnifique, il ne ménage rien.

ALI (*en élevant la voix*).

A ce Seigneur-là rien ne coûte.

(*plus bas*).

Il faut que j'en diſe du bien ;
Car il eſt là qui nous écoute.

(*Ils ſe mettent à table*).

SANDER.

Voilà des mets fort délicats.

ALI.

Ah ! ſi je l'oſois, quel repas !

SANDER.

Oſe, croi-moi.

ALI.

Voyons.

SANDER.

Quoi ! du vin !

ALI (*avec joie*).

Du vin !

SANDER.

Goûte.

ALI.

Pour celui-ci, je n'y tiens pas.

SANDER.

Ta main tremble ?

ALI.

Ah, Monſieur ! cette liqueur vermeille
N'eſt peut-être qu'un poiſon lent.
Mais n'importe. (*Il boit.*) Il eſt excellent ;
Et duſſai-je en mourir, j'en boirai ma bouteille.

SANDER.

Eh bien ? Comment te trouves-tu ?

ALI.

De cet élixir la vertu
Petit à petit me soulage.
De fatigue & d'effroi j'étois presque abattu ;
Mais je sens revenir ma force & mon courage.

(*Il boit.*)

Encore un petit coup. Ah ! le charmant breuvage.

AIR.

Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde,
Voyez comme ici tout abonde.
Quel bon soupé ! quelle liqueur !
Ah ! quelle liqueur !
Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.

On n'en parle que par envie :
Moquons-nous de ces contes vains.
Pour moi, j'en ai l'ame ravie :
Je ne veux pas d'autres voisins.
Avec eux je passe ma vie,
S'ils ont toujours d'aussi bons vins.
Les esprits, &c.

SANDER.

Ali, pour le coup, eſt un homme :
Il ne craint rien.

ALI.

Ho ! rien du tout.
A préſent je vais faire un ſomme.
(*Il ſe jette ſur un ſiège*)

SANDER.

Voyons quel tems il fait.

ALI (*en s'endormant*).

J'aurois dormi de bout.

DUO.

SANDER.

Le tems eſt beau.

ALI.

J'en ſuis bien aiſe.

SANDER.

Ali !

ALI.

Je dors.

SANDER.

Il faut partir.

ALI.

Quand j'ai bien bu, ne vous déplaiſe ;
Je veux dormir.

SANDER.

Il faut partir.
Tu dormiras plus à ton aise;
Quand nous serons rendus chez moi.

ALI.

On dort si bien sur une chaise!
On est ici comme chez soi.

SANDER.

Le jour se lève.

ALI.

Qu'il se couche.

SANDER.

Ali, sans toi je m'en irai.

ALI.

Partez sans moi: je vous suivrai.

SANDER.

Et si quelque bête farouche
Vient t'attaquer?

ALI.

Je n'ai pas peur.

SANDER.

Ce vin-là t'a donné du cœur.

ALI.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

SANDER.

Allons, ma famille m'attend.
Leve-toi, je l'ordonne; & partons à l'inſtant.

ALI.

Ah! laiſſez-m'en du moins prendre encore une doſe.
(*Il boit.*)

SANDER.

Je veux, en quittant ce beau lieu,
Avoir de ce prodige un témoin qui dépoſe.
Ma petite Zémire, en me diſant adieu,
Ne m'a demandé qu'une roſe;
Je vais de ce roſier en cueillir une.

(*Il approche d'un roſier, qui eſt ſur une conſole, & il en cueille une roſe*).

« Je ne veux qu'une rose : elle me sera chère ;
» Plus que le don le plus brillant ;
» Et je dirai, c'est à moi que mon père
» Daignoit penser en la cueillant ».

AIR.

La pauvre enfant ne savoit pas
Qu'elle demandoit mon trépas.
Cachez-lui bien que cette rose
Est la cause
De mon malheur.
Ah ! pour elle quelle douleur !
Sa tendresse
Qui me presse
De revenir dans ses bras ;
Me rappelle ma promesse.
Ah ! pauvre enfant, tu ne sais pas
Que tu demandes mon trépas.

AZOR.

J'ai l'ame assez compatissante
Pour me laisser fléchir. Mais il faut que, pour toi,
L'une de tes filles consente
A venir se donner à moi.

SANDER.

Moi ! te livrer ma fille !

AZOR.

Il faut me le promettre;
Ou sur l'heure ! ...

ALI.

Il est le plus fort;
Et c'est à nous de nous soumettre.

SANDER.

Cruel ! pour une fleur !

AZOR.

Et sais-tu si mon sort
Ne tient pas à ces fleurs, qu'un charme a fait éclore ?

SANDER (*à part*).

Non, j'aime mieux mourir que d'exposer leurs jours.
Mais je veux les revoir, les embrasser encore.

AZOR.

Eh bien ?

ALI (*bas à Sander*)

Promettez-lui toujours.

SANDER.

Malgré le sort qui nous menace,
J'en donne ma parole, & je te la tiendrai :
Une d'elles prendra ma place,
Ou moi-même je reviendrai.

SCÈNE II.

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR.

Holà !

ALI, (*tremblant*).

Ciel !

SANDER.

Que vois-je ?

AZOR.

Que fais-tu là ?
Et pourquoi me prendre mes roses ?

SANDER.

Pardon. Je ne voyois aucun mal à cela ;
Et libéral en toutes choses,
Je ne te croyois point jaloux de ces fleurs-là.

AZOR.

Téméraire, ingrat, je te donne
L'asyle, un bon soupé, le meilleur vin que j'ai ;
Et tu veux que je te pardonne
De me voler mes fleurs ! non, je serai vengé,
Tu vas mourir.

SANDER.

Tu peux disposer de ma vie :
Je ne la plains, ni ne défends
Des jours si peu dignes d'envie.
Je n'ai regret qu'à mes enfans.

AZOR.

De trois filles, dit-on, le destin t'a fait père ?

SANDER.

Hélas ! ce qui me désespère,
C'est de les laisser sans appui.

ALI.

Ah ! vous auriez pitié de lui,
Si vous saviez combien ses trois filles sont belles.

SANDER.

Je viens d'Ormus. J'allois y savoir des nouvelles
D'un vaisseau, mon dernier espoir.
Mes filles, croyant me revoir
Dans l'opulence, l'une d'elles,
A mon départ, me demanda
Des rubans, l'autre des dentelles ;
Mais la plus jeune leur céda
Toutes ces riches bagatelles ;
Et d'un air tendre & caressant,
Elle me dit, en m'embrassant :

AZOR.

Voilà qui nous reconcilie.
Reprends cette fleur.

SANDER.

Moi !

AZOR.

Reprends-la, je le veux ;
Et qu'elle soit pour tous les deux
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

AIR.

Ne va pas me tromper.
Ne crois pas m'échapper.
Sur la terre & sur l'onde
Ma puissance s'étend ;
Et jusqu'au bout du monde
Ma vengeance t'attend.
Compte sur mes largesses,
Si tu me satisfais ;
Sois sûr que mes bienfaits
Passeront mes promesses,
Que pour toi mes richesses
Ne tariront jamais ;
Mais !
Ne va pas me tromper, &c.

Choisis, ou ma colère, ou ma reconnoissance.

SANDER.

Je redoute moins ta puissance
Que je ne respecte ma foi.

AZOR.

Prends-y bien garde. Allons, suis-moi:
Je vais t'abréger le voyage;
Et dans l'instant même, un nuage
Va te porter d'ici chez toi.

ALI (*tremblant*).

Un nuage! Ah! permettez....

AZOR.

Quoi?

ALI.

Que je m'en aille à pied.

AZOR

Pourquoi donc?

ALI.

Mon usage
N'est pas d'aller sur un nuage.

AZOR.

Aimerois-tu mieux un dragon?

ALI (*avec une frayeur plus vive*).

Ho! non. Pour aller de la sorte,
Je n'ai pas la tête assez forte,

AZOR.

Eh bien, tu peux attendre ici ton maître.

ALI.

Non!

Le nuage d'abord m'a fait peur; mais n'importe:
Puiſque mon maître y va, j'y puis aller auſſi.

AZOR.

Viens donc.

ALI.

Si pourtant....

AZOR.

Point de *ſi*,

ALI.

Allons, que le diable m'emporte;
Pourvu que ce ſoit loin d'ici.

(*Symphonie qui exprime le vol du nuage*).

(*Le théâtre change, & repréſente l'intérieur de la maiſon de Sander*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉMIRE, FATMÉ, LISBÉ, travaillant à la lumière d'une lampe.

TRIO.

ENSEMBLE.

VEILLONS, mes sœurs, veillons encore.
La nuit
S'enfuit
Devant l'aurore.

ZÉMIRE.

Mes sœurs, voilà bientôt le jour.
Jour prospère,
Rends un père,
Rends un père à notre amour.

FATMÉ.

Il m'a promis des dentelles.

LISBÉ.

A moi des rubans nouveaux.

FATMÉ.

Les dentelles les plus belles.

LISBÉ.

Et les rubans les plus beaux.

ZÉMIRE.

Il m'a promis une rose.
C'est la fleur que je chéris.

FATMÉ ET LISBÉ,

Une rose? C'est peu de chose,

ZÉMIRE,

De sa main elle est sans prix,

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, &c,

SCÈNE II.

SANDER, ALI, ZÉMIRE, FATMÉ & LISBÉ.

LES TROIS SŒURS.

AH! mon père!

SANDER.

Bon jour, mes enfans.

ZÉMIRE.

Quelle joie
Nous cause votre heureux retour!

FATMÉ.

Le ciel vous rend à notre amour.

SANDER.

Il permet que je vous revoie.

ALI (*à part*).

Me voilà. J'en suis étourdi.
Les vents sont un fier attelage!
Et je le donne au plus hardi.

ZÉMIRE (*à Sander*).

Avez-vous fait un bon voyage?

FATMÉ.

Revenez-vous bien riche?

SANDER.

Hélas ! tout a péri.

LISBÉ & FATMÉ.

Tout à péri !

SANDER.

Dans la misère.

Nous voilà retombés.

ZÉMIRE.

Mon père ;

Vous n'en ferez que plus chéri.

SANDER.

(*à Fatmé & à Lisbé.*) (*à Zémire.*)

Mes enfans, vous pleurez ! & toi, tu me consoles !

ZÉMIRE.

Vous-même, vous comptiez si peu
Sur des espérances frivoles !
Nous en avons encore assez, de votre aveu.
Pour être heureux il faut si peu de chose !
L'oiseau des bois comme nous est sans bien ;
Le jour il chante, & la nuit il repose.
Il n'a qu'un nid ; que lui manque-t-il ? Rien,
J'ai vu souvent, dans la campagne,
Le pauvre & joyeux moissonneur
Folâtrer avec sa compagne,
Et chanter gaîment son bonheur.

Allons, mon père, allons, courage.
Leur exemple eſt pour nous une belle leçon !
Ali peut bien lui ſeul vaquer au labourage ;
Et vous, mes ſœurs, & moi, nous ferons la moiſſon.
N'eſt-il pas vrai, mes ſœurs, qu'un père qui nous aime,
Nous tient lieu de richeſſe, & ſuffit à nos vœux ?

LISBÉ.

Oui, ma ſœur.

FATMÉ.

Hélas, oui !

ZÉMIRE.

Nous penſons tout de même ;
Ne ſoyez donc plus malheureux.

SANDER.

La pauvre enfant ! qu'elle eſt touchante !
Sa raiſon ! ſa bonté, ſa tendreſſe m'enchante.
Je me ſuis ſouvenu de toi.
(*à Fatmé & à Lisbé*).
Pour vous deux, je n'ai pu... vous en ſavez la cauſe.

FATMÉ ET LISBÉ.

Vous êtes trop bon.

SANDER (*aux mêmes*).

Plaignez-moi.
Toi, Zémire, tu n'as demandé qu'une roſe ;
La voilà.

ZÉMIRE.

ZÉMIRE.

Vous me ravissez.

SANDER.

Oui, qu'elle te soit chère. (*bas*) Elle me coûte assez.

ZÉMIRE.

AIR.

Rose chérie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur.
Qu'elle est fleurie!
Ah! quelle odeur!
Voyez, ma sœur,
Qu'elle est fleurie!
Que ses parfums ont de douceur!
Rose chérie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur
Puiser la vie.
Viens du moins mourir sur mon cœur.

SANDER.

Vous avez, mes enfans, veillé toute la nuit;
J'ai besoin de repos moi-même.
Venez, embrassez-moi. (*à part*) Ciel! où m'as-tu réduit!

(*Fatmé & Lisbé se retirent; Zémire reste, observant son père, qui se jette sur un siège, accablé de douleur*).

SCÈNE III.

SANDER, ALI, ZÉMIRE.

ZÉMIRE (*à part*).

COMME il eſt affligé !

SANDER (*l'appercevant*).

Va-t-en.

ZÉMIRE.

Non. Je vous aime
Plus que ma vie ; & je ne puis....

SANDER.

Va-t-en. Dans l'état où je ſuis....
Laiſſe-moi....

ZÉMIRE.

D'où vous vient cette douleur extrême ?

SANDER.

Que lui dirai-je ? (*haut.*) Va, ce n'eſt rien.

ZÉMIRE.

Ce n'eſt rien !
Non, votre cœur ne peut ſe dérober au mien.
Avant que d'avoir l'eſpérance
Que ce vaiſſeau vous fût rendu ;
Vous étiez conſolé de le croire perdu.
Aujourd'hui, quelle différence !

Triste, abattu, découragé,
Mon père! en quel état vous êtes!
Dites-moi vos peines secrètes;
Et vous en serez soulagé.
Est-ce à votre pauvre petite,
Qui vous aime si tendrement,
Que ce cœur devroit un moment
Cacher le trouble qui l'agite?

SANDER.

Laisse-moi... Je l'afflige; il faut la consoler.
Viens, embrasse ton père avant de t'en aller.

ZÉMIRE.

Mon père!

SANDER.

Allons, va-t-en. Va reposer, te dis-je.
(*Il sort.*)

ZÉMIRE (*à part*).

Non, je le suis. Je veux savoir ce qui l'afflige.
Son silence me fait trembler.

SCÈNE IV.

ALI, *seul.*

Je crois rêver ; je crois être en délire.
De ma frayeur je ne ſuis point remis.
Mon pauvre maître ! il a promis ;
Et le moyen de s'en dédire ?
Voilà pourtant, ſans y ſonger,
Ce que l'on gagne à voyager,

AIR.

Plus de voyage qui me tente.
Je veux mourir vieux, ſi je puis.
Je ne ſerai plus qu'une plante ;
Et je prends racine où je ſuis.
Paſſe encor pour aller ſur terre :
C'eſt un plaiſir quand il fait beau.
Paſſe encor pour aller ſur l'eau ;
Quoique je ne m'y plaiſe guère.
Mais, voyager ſur les nuages ;
Et voir là-bas, là-bas, là-bas,
La terre s'enfuir ſous ſes pas !
Cela dégoûte des voyages.
La tête tourne d'y penſer.
Je ne veux plus recommencer.

SCÈNE V.

ALI, ZÉMIRE.

ZÉMIRE.

Ali, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon père;
Son ſilence me déſeſpère.
Il mêle à ſes embraſſemens,
Des ſoupirs, des gémiſſemens
Qui rempliſſent mon cœur des plus vives alarmes.

ALI (*à part*).

Allons-nous-en.

ZÉMIRE.

Quoi! tu me fuis!

ALI.

Ho! moi, je ne ſais pas réſiſter à des larmes.

ZÉMIRE.

Cher Ali, prends pitié de l'état où je ſuis.
Daigne me confier les peines de ton maître,
Je les adoucirai peut-être;
Je les calmerai ſi je puis.

ALI (*à part*).

L'aimable enfant! quel dommage,
D'être mangée à ſon âge!

Il n'en feroit qu'un repas.

ZÉMIRE.

Que dis-tu là ?

ALI (*à part*).

Non, je gage
Qu'il ne la mangeroit pas.
Écoutez. Il est sûr que sans votre assistance,
Votre malheureux père est un homme perdu.

ZÉMIRE.

Mon père !

ALI.

Il m'a bien défendu
De vous en faire confidence.
Mais il ne s'agit pas ici de reculer,
Ni de vous rien dissimuler.
Cette nuit dans un bois....

SANDER (*sans se montrer*).

Ali !

ALI.

Je crois l'entendre.
Oui, c'est lui-même. Allez m'attendre.

ZÉMIRE.

Ah ! tu m'en as trop dit, pour ne pas achever.

ALI.

Allez. Je vais vous retrouver.

SCÈNE VI.

SANDER, ALI.

SANDER (*à part*).

PLUS de repos pour moi. Le trouble qui me presse. . .
(*à Ali.*)
Tu ne dors pas ?

ALI (*tristement*).

Moi ? non.

SANDER.

Et ces pauvres enfans ?

ALI.

Elles reposent.

SANDER.

Leur tendresse
Me fait un mal ! . . je te défends,
Encore une fois, de leur dire
Où je vais, ni quel est le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi ! vous allez ! . . .

SANDER.

Ce soir.

ALI.

Cela presse-t-il tant ?

SANDER.

Une table, je veux écrire.
Laisse-moi.

SCÈNE VII.

SANDER, *seul.*

Je suis si troublé ! . . .
Du poids de ma douleur je me sens accablé.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

(*Il écrit*).

Je vais faire encore un voyage,
Bien long, peut-être ! . . O vous que je laisse au milieu
Des écueils de votre âge,
Veille sur vous le ciel ! . . . jouissez en ce lieu
Des douceurs d'une vie obscure, honnête & sage. . . .
Aimez-vous, aimez-moi. Je vous embrasse. Adieu.

Me voilà plus tranquille. Il faut que je dépose
Cette lettre en main sûre. Ali ! . . mais il repose.
Ce soir, avant que de partir,
Il suffira que je la laisse.
Je suis abattu de foiblesse ;
Et je sens, malgré moi, mes yeux s'appesantir.
(*Il sort*).

SCÈNE VIII.

ZÉMIRE, ALI.

DUO.

ZÉMIRE.

Je veux le voir ; je veux lui dire
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Que j'ai mal fait de vous le dire !
Voilà, voilà comme je suis :
Je veux me taire & je ne puis.

ZÉMIRE.

Dieu ! que pour moi mon père expire !
Non, je ne le souffrirai pas.
Je veux le voir ; je veux lui dire,
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Il veut partir sans vous le dire.

ZÉMIRE.

Sans me le dire, il veut partir
Non, non, je n'y puis consentir.
Je veux le voir;
C'est mon devoir.

ALI.

Vous l'allez voir
Au désespoir.

ZÉMIRE.

Eh bien, sois mon guide toi-même.
Vers ce palais conduis mes pas.

ALI.

Qui? moi! vous mener au trépas!
Trahir un père qui vous aime!
Non, non.

ZÉMIRE.

Cruel! ne vois-tu pas
Que je le dérobe au trépas?
Veux-tu le voir périr lui-même?

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.
(*A part.*) Et je tremble aussi pour moi-même.

ZÉMIRE.

Cher Ali! mon père repose:
C'est le moment: conduis mes pas.

ALI.

Non, non, je n'ai garde; (*à part.*) & pour cause.

ZÉMIRE.

De son malheur je suis la cause.
Je dois le sauver du trépas.

ALI.

Non; non, non, non, je n'irai pas.

ZÉMIRE.

Tu n'as jamais aimé ton Maître.

ALI.

Je l'aime, hélas! il le sait bien.

ZÉMIRE.

Si tu l'aimes, fais-le connoître.
Le tems nous presse; vien,

ALI.

Non.

ZÉMIRE.

Vien.

ALI.

Je n'entends rien.

ZÉMIRE.

A tes genoux
Que j'embrasse....

ALI.

Ah! de grace!
Levez-vous.

(*A part.*) Ma foiblesse va me prendre.

ZÉMIRE.

A mes pleurs il faut te rendre.
Si nous tardons, il est perdu.

ALI.

(*A part.*) Je m'attendris; je suis rendu.

(*Le théâtre change & représente le salon du palais d'Azor*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZOR, *seul.*

CRUELLE Fée, abrège ou ma vie, ou ma peine;
Tu m'avois donné la beauté :
De ce don je fus trop flatté ;
Mais hélas ! est-ce un crime à mériter ta haine ?
Qu'exige de moi ta rigueur ?
Sous ces traits tu veux que l'on m'aime ;
Et le charme est détruit, si, malgré ma laideur,
Je puis toucher un jeune cœur ;
Mais peux-tu l'espérer toi-même ?
Pour commander aux élémens,
Tu m'as bien donné ta puissance ;
Mais les cœurs ne sont pas sous ton obéissance :
L'amour est au-dessus de tes enchantemens.

AIR.

Ah ! quel tourment d'être sensible,
D'avoir un cœur fait pour l'amour,
Sans que jamais il soit possible
De se voir aimer à son tour !

Je porte avec moi l'épouvante,
Et je ne répands que l'effroi.
La beauté timide & tremblante,
S'alarme & s'enfuit devant moi.

Ah! quel tourment, &c.

Ce bon père, à qui je commande
De me livrer ſa fille, aura-t-il la rigueur
De m'obéir? Pour moi c'eſt un nouveau malheur,
S'il fait ce que je lui demande.
J'aimerai; mais puis-je à mon tour
Me faire aimer par la contrainte?
La haine obéit à la crainte;
L'amour n'obéit qu'à l'amour.
Que vois-je? une jeune perſonne
Qui s'avance vers ce palais.

(*vivement*).

Je reconnois ſon guide: oui, c'eſt lui. Si j'allois
Au-devant d'elle? Non... Je brûle & je friſſonne.
Cachons-nous; tâchons de ſavoir
A quels plaiſirs elle eſt ſenſible;
Et que ſon cœur, s'il eſt poſſible,
Se raſſure, avant de me voir.

(*Il ſort.*)

SCÈNE II.

ALI, ZÉMIRE.

ALI.

VOUS voilà; je me sauve: adieu.

ZÉMIRE.

Quoi!

ALI (*trouvant les portes fermées*).

Misérable!

C'est fait de moi, tout est fermé.

ZÉMIRE.

Ali, je te vois alarmé!

ALI (*à haute voix*).

Allons, rendons-nous favorable
L'hôte charmant qui nous reçoit.
Avec plaisir chez lui sans doute il me revoit,
Puisqu'il a la bonté de vouloir que j'y reste.

(*bas.*)

Pourquoi suis-je venu? complaisance funeste!

ZÉMIRE.

Il est donc bien hideux? bien effroyable?

ALI (*à haute voix*).

Non!

ZÉMIRE.

Tu me l'as dit.

ALI (*de même*).

Moi ? dieu m'en garde !
On le croiroit d'abord ; mais plus on le regarde....
Il a l'air noble; il eſt bien fait, dans ſa façon.
Je n'ai pas trop vu ſon viſage ;
Mais il eſt jeune, il eſt galant :
On a toujours aſſez de quoi plaire à ſon âge.
Du reſte, il eſt riche, opulent ;
Il aime le bon vin : c'eſt d'un heureux préſage ;
Car toujours un buveur a le cœur excellent.
Courage ! allons, Mademoiſelle,
Vous l'apprivoiſerez : vous êtes jeune & belle.
Tenez-vous droite en le voyant ;
Faites-lui bien la révérence ;
Et de le trouver effrayant
Gardez-vous d'avoir l'apparence :
Cela ne feroit pas honnête. Il vous dira...
Que ſais-je ? ce qu'il lui plaira.
Répondez-lui d'un air... là... d'un ton qui le touche :
(*bas.*) Car il eſt tant ſoit peu farouche.
Mais ſur-tout ſoyez mon appui ;
Et de me dévorer s'il avoit quelque envie,
Dites-lui que j'aime la vie,
Et faites bien valoir ce que j'ai fait pour lui,

ZÉMIRE.

Sera-t-il long-tems invisible?

ALI.

Ho! non.

ZÉMIRE.

Dans son palais tout me semble paisible.
Vois ces livres, ce clavecin.

ALI.

Oui, de galanterie avec vous il se pique.

ZÉMIRE.

On diroit qu'il a su que j'aime la musique,
Et qu'il veut m'amuser.

ALI.

Vraiment! c'est son dessein.

ZÉMIRE.

Que vois-je? Ali, tiens, tu sais lire;
Vois: *Appartement de Zémire* (1).
C'est donc là qu'il veut me loger?
Ouvre.

ALI (*avec frayeur*).

Moi! c'est chez-vous, Madame; ouvrez vous-même.

ZÉMIRE. (*Elle ouvre*).

Quel éclat, cher Ali! quelle richesse extrême!

ALI.

Il ne veut pas vous égorger.

---

(1) Ces mots sont écrits sur une porte, en caractères transparens.

DUO.

ZÉMIRE.

Raſſure mon père ;
Dis-lui qu'on n'a pas
Réſolu mon trépas.
Conſole mon père ;
Dis-lui que j'eſpère
Me revoir dans ſes bras.
Si dans ſon aſyle
Je le ſais tranquille,
Je ſuis ſans effroi.
Je dis en moi-même :
Il reſpire, il m'aime ;
C'eſt aſſez pour moi.

C'eſt aſſez qu'il vive.
Qu'il oublie, hélas !
La pauvre captive,
La pauvre captive
Ne s'en plaindra pas.

ALI (*cherchant à s'échapper*).

Oui, mais comment faire ?
On arrête mes pas.
Ne le voyez-vous pas ?
Hélas ! pour vous plaire
Je me vois dans ces lacs.

Dans notre humble aſyle,
J'étois ſi tranquille !
J'étois ſans effroi.
Celui qui vous aime
Ne peut-il de même
Vous garder ſans moi ?
Que veut-il de moi ?
Ne peut-il vous aimer ſans moi ?
Soyez ſa captive.
Pourvu que je vive
Je ne m'en plains pas.

AZOR (*ſans ſe montrer*).

Eſclave, éloigne-toi. Laiſſe-la dans ces lieux.

ALI.

Ah ! je ne demande pas mieux.

(*Les portes s'ouvrent, & il s'enfuit*).

SCÈNE III.

ZÉMIRE, *seule.*

Me voilà seule... allons. Il va venir. Qu'il vienne...
Le cœur me bat... Eh bien ? quelle peur est la mienne ?
Mon père n'est plus en danger :
Je ne crains plus que pour moi-même.
Le ciel protégera l'innocence qu'il aime.
J'ai rempli mon devoir ; & mon sort peut changer.

SCÈNE IV.

ZÉMIRE, TROUPE DE GÉNIES.

(*Un trône de fleurs s'élève au milieu du salon ; & les Génies, en dansant, rendent hommage à Zémire*).

ZÉMIRE.

Mais quelle Cour brillante autour de moi s'empresse ?
Est-ce à moi que cela s'adresse ?
Sur ce trône de fleurs voudroit-on m'élever ?
En vérité, je crois rêver.

SCÈNE V.

ZÉMIRE, AZOR.

ZÉMIRE.

(*tombant évanouie dans les bras des Fées*).

O CIEL !

AZOR.

De ma laideur, effet inévitable !
Zémire ! ah ! revenez de ce mortel effroi.
Je parois à vos yeux un monſtre épouvantable :
D'un pouvoir ennemi telle eſt l'injuſte loi ;
Mais hélas ! ſous ces traits, s'il vous étoit poſſible
De lire dans mon cœur ! il eſt tendre & ſenſible.
Ne me regardez pas, Zémire ; écoutez-moi.

(*Il fait ſigne aux Génies & aux Fées de s'éloigner*).

ZÉMIRE.

Tous mes ſens ſont glacés, à peine je reſpire.

AZOR (*à ſes genoux*).

Et quelle frayeur vous inſpire
Le déplorable Azor, tremblant à vos genoux ?

ZÉMIRE. (*Elle le regarde*).

Ah ! . . Je me meurs. Eloignez-vous,
Si vous ne voulez que j'expire.

AZOR. (*Il se relève*).

Vivez. C'est à moi d'expirer
Si vous refusez de m'entendre.

ZÉMIRE (*à part*).

Comme il a l'air craintif! quelle voix douce & tendre!
(*d'un air timide*).
N'allez-vous pas me dévorer?

AZOR.

Qui? moi! je veux passer ma vie,
A vous plaire, à vous adorer.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais l'envie.

ZÉMIRE (*se lève*).

Je commence à me rassurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on aime,
L'on devient si doux!
Et je suis moi-même
Plus tremblant que vous.
Eh quoi! vous craignez
L'esclave timide
Sur qui vous régnez!
N'ayez plus de peur;
La haine homicide
Est loin de mon cœur.
Du moment, &c.

ZÉMIRE (*à part*).

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle figure horrible ! & quel charmant langage !
Non, cette voix-là sûrement
N'annonce pas un cœur sauvage ;
Et sa laideur sans doute est un enchantement.

AZOR.

Je suis donc bien épouvantable !

ZÉMIRE.

Mais. . . vous n'êtes pas beau,

AZOR.

Vous me haïssez ?

ZÉMIRE.

Non :
Quand on n'est pas méchant, on n'est point haïssable.

AZOR.

Et si j'ai sous ces traits un cœur sensible & bon ?

ZÉMIRE.

Je vous plaindrai.

AZOR.

Zémire, il est trop véritable.
Plaignez-moi : l'on ne peut avoir
Sous des traits plus hideux, un naturel plus tendre.

ZÉMIRE.

Hélas ! j'oublie à vous entendre,
La peur que j'avois à vous voir,

AZOR.

Oui, Zémire, vous êtes reine
De ce palais & de mon cœur.
Parlez, commandez en vainqueur.
Ici tout reconnoît votre loi souveraine;
Ici mille innocens plaisirs
Charmeront votre solitude.
Vous avez des talens, & vous aimez l'étude;
Voilà de quoi sans cesse occuper vos loisirs.
Les beaux-arts, la riche nature,
Des jardins émaillés des plus vives couleurs,
Les oiseaux, les fleurs.

ZÉMIRE.

Ah! les fleurs!

AZOR.

Vous en aimerez la culture.
Si quelquefois, par grace, à vos amusemens,
Vous daignez consentir que l'amitié se joigne,
Vous lui ferez passer de bienheureux momens!
Si vous voulez qu'elle s'éloigne,
Je m'en refuserai les tendres mouvemens.

ZÉMIRE.

Mais mon père? mes sœurs?

AZOR (*vivement*).

Je suis riche; & j'espère,
A force de bienfaits, consoler votre père.

Qu'il forme des souhaits, je les accomplirai :
Je doterai vos sœurs, je les établirai.
Ils ont perdu leurs biens ; je les en dédommage
Et ceux dont je les comblerai
Seront encore un foible hommage,
Trop peu digne de celle à qui je le rendrai.

ZÉMIRE.

Mais... vous m'attendrissez on ne peut davantage.

AZOR.

Ah ! Zémire !

ZÉMIRE.

A vous voir j'accoutume mes yeux.

AZOR.

Eh bien, commencez donc à vous plaire en ces lieux.
Vous chantez, je le sais, vous chantez à merveille.
En parlant, votre voix touche, émeut tous mes sens ;
Ah ! quel charme pour mon oreille,
D'entendre éclater vos accens !

ZÉMIRE.

Si vous desirez que je chante,
Je chanterai.

AZOR.

Quelle bonté touchante !

ZÉMIRE.

ZÉMIRE.

AIR.

La fauvette, avec ses petits,
Se croit la Reine du bocage :
De leur réveil, par son ramage,
Tous les échos sont avertis.
Sa naissante famille
Autour d'elle sautille,
Voltige & prend l'essor ;
Rassemblés sous son aîle,
De leur amour pour elle,
Son cœur jouit encor.
Mais par malheur
Vient l'Oiseleur,
Qui lui ravit son espérance.
La pauvre mère! elle ne pense
Qu'à son malheur.
Tout retentit de sa douleur.

AZOR.

Vos chants pour moi sont une plainte ;
Hélas! je ne puis réussir
A calmer les regrets dont votre ame est atteinte ;
Ne puis-je au moins les adoucir ?

ZÉMIRE.

Vous le pouvez.

AZOR.

Comment? parlez: que faut-il faire?

ZÉMIRE.

Me laiſſer voir encore & mes ſœurs & mon père.

AZOR.

Autant que je le puis, je vais vous obéir;
Et vous m'en punirez peut-être.
Dans un tableau magique ils vont ici paroître;
Mais ſi vous approchez, tout va s'évanouir.

SCÈNE IV.

AZOR, ZÉMIRE, ſur le théâtre. SANDER, FATMÉ, LISBÉ, dans le tableau.

ZÉMIRE.

Ah, mon père! ah, mes ſœurs!... hélas! comme il eſt triſte!
Il pleure. Sa douleur réſiſte
Au ſoin que leur amour prend de le conſoler.
Il me cherche des yeux. Il ſemble me parler.
Ses bras vers moi ſemblent s'étendre.
Ah! ſi je pouvois y voler!
Si du moins il pouvoit m'entendre!

AZOR.

Cela n'eſt pas poſſible.

ZÉMIRE.

Et moi, ne puis-je pas
L'entendre lui-même ?

AZOR.

Ah, Zémire !
Que me demandez-vous ?

ZÉMIRE.

A ce que je deſire
Vous vous refuſez.

AZOR.

Non. Mais je ſuis ſûr, hélas !
Qu'en vous obéiſſant je me trahis moi-même.
Leurs plaintes vont me rendre odieux, je le vois ;
Mais vous le voulez : je vous aime ;
Vous allez entendre leur voix.

TRIO (en ſourdine).

SANDER.

Ah ! laiſſez-moi, laiſſez-moi la pleurer ;
A mes regrets laiſſez-moi me livrer.

FATMÉ & LISBÉ.

Mon père, hélas ! ceſſez de la pleurer ;
A vos regrets ceſſez de vous livrer.

SANDER.

Qui m'aimera jamais comme elle ?

LISBÉ.

Ce fera moi.

FATMÉ.

Ce fera moi.

SANDER.

Qui me rendra ce tendre zèle ?

LISBÉ.

Ce fera moi.

FATMÉ.

Ce fera moi.

Croyez la voir.

SANDER.

Oui, je la voi.

Je crois l'entendre qui m'appelle.

FATMÉ & LISBÉ.

Nous vous aimons.

SANDER.

Je le fais bien.

Mais ma Zémire !
Ah ! ma Zémire,
Revien, revien !
Sans toi j'expire.
Revien, revien !

FATMÉ & LISBÉ.

Sans toi, Zémire,
Ton père expire.
Revien, revien !

ZÉMIRE (*se précipitant vers le tableau*).

Ah, mon père !

(*Tout disparoît*).

SCÈNE VII.

ZÉMIRE, AZOR.

ZÉMIRE (*à Azor*).

AH, cruel !

AZOR.

Je vous l'avois prédit :
Vous-même avez détruit le charme.

ZÉMIRE.

L'état de mon père m'alarme,
Laissez-moi l'aller voir.

AZOR.

Qu'ai-je fait !

ZÉMIRE.

Il languit;

101957

Il s'afflige, il se désespère.
Ah ! laissez-vous toucher par les larmes d'un père.

AZOR.

Non, cessez, Zémire, cessez.
Je vous aime ; & je meurs si vous m'êtes ravie.

ZÉMIRE.

Pour rassurer mon père & lui rendre la vie,
Une heure, un moment, c'est assez.

AZOR.

Ah ! quel est sur moi votre empire !
Allez, allez le voir, ce père tant aimé :
Rassûrez son cœur alarmé :
Dites-lui que pour vous, que par vous je respire ;
Que je vous suis soumis ; que vous m'avez charmé.
Mais, Zémire, je vous conjure
De revenir.

ZÉMIRE.

Je vous le jure.

AZOR.

Regardez le soleil près d'achever son tour,
Si je le vois coucher avant votre retour,
Dès ce moment je désespère,
Je finis mon malheureux sort ;
Et vous direz à votre père :
« Il n'est plus ; j'ai causé sa mort ».

ZÉMIRE.

Moi! caufer votre mort! j'en ferois bien fâchée!
Non, vous avez tant de bonté,
Et mon ame en eft fi touchée,
(*à part.*)
Que pour vous... Ah! le fort lui devoit la beauté.

AZOR.

Il dépendra de vous d'en réparer l'injure.
Je vous remets ma vie & ma félicité.
Allez. Si vous êtes parjure,
Je ne punirai point votre infidélité.
Cet anneau vous rend libre. En le portant, Zémire;
Vous n'êtes plus en mon pouvoir;
Et je vous le confie.

ZÉMIRE.

O bonté que j'admire!

AZOR.

Mais fi vous voulez me revoir,
Quittez-le; & dans l'inftant vous me ferez rendue.

ZÉMIRE.

Cette confiance m'eft due;

Et j'en mériterai ce gage, en le quittant.

AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.

(*Le théâtre change & représente la maison de Sander*).

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDER, ALI.

SANDER (*assis & appuyé tristement sur une table*).

QUEL malheur est le mien !

ALI (*effrayé*).

Ah, Monsieur !

SANDER.

Qu'est-ce encore ?

ALI.

Dans l'air.....

SANDER.

Eh bien, dans l'air ?

ALI.

J'ai vu....

SANDER.

Quoi ?

ALI.

Je l'ignore.

AIR.

J'en ſuis encore tremblant.
C'eſt comme un char volant;
Ou bien c'eſt un nuage.
Non, c'eſt un char brûlant,
Volant ſur un nuage.
Je l'ai bien vu; j'en ſuis tranſi;
J'ai peur qu'il ne deſcende ici.
A l'équipage
Sont attélés
Deux beaux ſerpens aîlés.
De leurs gueules béantes
N'ai-je pas vu les dents?
Leurs prunelles brûlantes
Sont deux charbons ardens.
J'en ſuis encor tremblant.
C'eſt comme un char volant,
Ou bien c'eſt un nuage.
Non, c'eſt un char brûlant,
Volant ſur un nuage.
Ou bien peut-être ce n'eſt rien.
Quand on a peur on n'y voit pas ſi bien.

SANDER.

Et que me fait à moi, ce char, ou ce nuage?

ALI.

Ho! rien. Mais c'eſt encor là
Quelqu'un de ces Meſſieurs-là,
Qui, pour ſon plaiſir, voyage.

SCÈNE II.

ZÉMIRE, FATMÉ, LISBÉ, SANDER, ALI.

FATMÉ, LISBÉ.

VOILA ma sœur.

ZÉMIRE.

Mon père !

SANDER.

Ah! ma fille, est-ce toi ?
Est-ce bien toi que je revoi ?

ZÉMIRE.

C'est Azor, c'est lui qui m'envoie.
Il permet que je vous revoie :
Il n'a pu me le refuser.
Je n'ai qu'un moment ; je l'emploie,
Mon père, à vous désabuser.
Cessez de gémir & de craindre :
Avec lui je suis moins à plaindre,
Oui, bien moins que vous ne croyez.
Il a pour moi, vous le voyez,
Les soins les plus touchans, l'amitié la plus tendre.
Il se prive de moi : c'est un pénible effort !
Et je sais tous les maux qu'il éprouve à m'attendre,

SANDER.

Quoi !

ZÉMIRE.

Si je différois, je causerois sa mort.
Ne vous affligez plus, mon père, sur mon sort.
Je suis heureuse. Adieu.

SANDER (*vivement*).

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Ma fille, tu veux me quitter !

ZÉMIRE.

J'ai promis ; il m'attend ; & je dois m'acquitter.

SANDER.

Cruelle enfant, tu veux abandonner ton père !
Tu ne sais pas les maux que tu m'as fait souffrir.

ZÉMIRE.

Pour vous sauver j'ai dû m'offrir ;
Mais au lieu d'un maître sévère,
Je trouve un ami généreux.
Non, il n'est pas méchant ; il n'est que malheureux.

SANDER.

Tu le plains !

ZÉMIRE.

Hélas ! il me semble
Qu'il n'étoit pas né ce qu'il est.
Tenez, quand nous sommes ensemble,
On diroit que c'est lui qui tremble ;
Qu'il est perdu s'il me déplaît.

SANDER.

Doux & timide en apparence ;
Dans le piège il veut t'engager ;
Et tu n'en vois pas le danger.

ZÉMIRE.

Non, mon père ; j'ai l'assurance
Qu'il me chérit de bonne foi.

SANDER.

Ma fille, je sais mieux que toi
Quelle est sa coupable espérance...

ZÉMIRE.

Il veut vous combler de bienfaits.

SANDER.

Qu'il garde ses biens que je hais ;
Et qu'il n'attende rien de ma reconnoissance.
Mes biens à moi sont mes enfans.
Rien au prix de leur innocence.

ZÉMIRE.

Vous l'outragez, mon père.

SANDER.

Et toi, tu le défens !
Quel sentiment pour lui dans ton ame s'élève ?

ZÉMIRE.

La pitié.

SANDER.

Malheureuse ! achève.

Par ſes enchantemens il t'aura ſu toucher.
Il t'intéreſſe !

ZÉMIRE.

Eh oui, mon père, il m'intéreſſe.

SANDER.

Il aura ſurpris ta tendreſſe.

ZÉMIRE.

Oui, ſon ſort m'attendrit : je ne puis le cacher.

SANDER.

Quoi ! ce monſtre ?

ZÉMIRE.

Daignez m'entendre, & ſoyez juge.
Seule, ſans appui, ſans refuge,
Il me tenoit en ſon pouvoir.
J'ai deſiré de vous revoir ;
Il l'a permis : c'eſt peu : vous allez voir s'il m'aime.
Il me rend libre ; il veut lui-même
Que de moi ſeule ici dépende mon deſtin.
Il mourra ſi je l'abandonne ;
Et j'en ai le pouvoir ; c'eſt lui qui me le donne.
En voilà le gage certain.

(*Elle lui montre l'anneau*).

SANDER.

Cet anneau ?

ZÉMIRE.

Cet anneau me rend indépendante;

SANDER.

Du pouvoir du génie ?

ZÉMIRE.

Et de sa volonté.

SANDER.

Je respire. Ah, ma fille !

ZÉMIRE.

Est-ce de sa bonté
Une preuve assez éclatante ?

SANDER.

Ce n'est donc que moi désormais
Que peut menacer sa colère ?
Garde-toi de quitter cet anneau.

ZÉMIRE.

Quoi, mon père !
Vous voulez !...

SANDER.

Garde-toi de le quitter jamais.

ZÉMIRE.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime,
Je l'aurai donc trahi ? j'aurai fait son malheur ?
Ah ! plutôt, laissez-moi devoir tout à lui-même.
S'il est sincère & bon, j'attends tout de son cœur.
S'il est méchant, s'il a pu feindre,
Et s'il a voulu m'éprouver,

Pour vous, en l'offenſant, que n'ai-je pas à craindre,
Mon père ? & de vos bras s'il venoit m'enlever !

SANDER.

Qu'il vienne.

ZÉMIRE.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi vous ſauver.

QUATUOR.

ZÉMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Oppoſer à ſon pouvoir ?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris ſont les armes
Que j'oppoſe à ſon pouvoir.

ZÉMIRE.

Non, vous n'avez plus d'eſpoir,
Plus d'eſpoir que dans mes larmes.

SANDER.

La nature au déſeſpoir,
S'expoſe à tout ſans alarmes.

ZÉMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Oppoſer à ſon pouvoir ?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris ſont les armes
Que j'oppoſe à ſon pouvoir.

ZÉMIRE.

Ah ! mon père !

SANDER.

Je suis père.

ZÉMIRE.

Si jamais je vous fus chère,
Laissez-moi fuir ce séjour.

FATMÉ & LISBÉ.

Que ne puis-je à sa colère
Aller m'offrir à mon tour !

SANDER.

Non, ma fille m'est plus chère
Que la lumière du jour.

ZÉMIRE.

Lui-même en ces lieux peut-être
Va paroître.
Ah ! laissez-moi.

SANDER.

Qu'il paroisse.
Ma tendresse
Ne me laisse
Aucun effroi.

ZÉMIRE.

Ma craintive obéissance
Peut désarmer sa rigueur.
La jeunesse & l'innocence
Ont bien des droits sur un cœur.

FATMÉ & LISBÉ.

La craintive obéissance, &c.

SANDER

J'obtiendrai par ma constance,
Qu'il te rende à ma douleur;
Et si ma douleur l'offense,
Qu'il me déchire le cœur.

ZÉMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir, &c.

FATMÉ & LISBÉ.

Ah! je tremble, &c.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir, &c.

ZÉMIRE (*jettant l'anneau*).

Mes sœurs, consolez notre père.
(*Elle disparoît*).

SANDER.

Ma fille! elle échappe à mes yeux!

FATMÉ & LISBÉ.

Mon pére!

SANDER.

Laissez-moi. Le jour m'est odieux.
Je veux sur moi du monstre attirer la colère.

(*Le théâtre change, & représente une partie des jardins d'Azor. C'est un endroit sauvage, où est une grotte*).

SCÈNE III.

AZOR, *seul.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

LE soleil s'est caché dans l'onde ;
Et Zémire ne revient pas !
J'ai tout perdu ! Que fais-je au monde ?
Zémire m'abandonne ; elle veut mon trépas.

AIR.

Toi, Zémire que j'adore,
Tu m'as donc manqué de foi !
Et pourquoi vivrois-je encore ?
Je n'inspire que l'effroi.
Le jour est affreux pour moi.
Ah ! dans ma douleur extrême ;
Si je voulois me venger !...
Qui ? moi ! punir ce que j'aime !
C'est un crime d'y songer.

Mon sort s'accomplit. Je succombe.
Cette grotte sera ma tombe.
C'est trop souffrir ;
Il faut mourir.

(*Il tombe dans la grotte*).

SCÈNE IV.

ZÉMIRE, *seule.*

AIR.

AZOR! en vain ma voix t'appelle.
L'écho des bois
Répond seul à ma voix.
Revois Zémire. Elle est fidelle.
Elle consent à vivre sous tes loix.
Azor! en vain ma voix t'appelle, &c.
Hélas! plus que moi-même,
Je sens que je t'aimois.
Et dans ce moment même,
Plus que jamais,
Je t'aime, Azor, je t'aime.....

(*Le théâtre change, & représente un palais enchanté. Azor y paroît sur un trône dans tout l'éclat de sa beauté*).

SCÈNE V.

ZÉMIRE, AZOR, Troupe de Génies autour du trône où Azor est assis.

AZOR (*s'élançant du trône*).

ZÉMIRE!

ZÉMIRE.

Azor!.. ô ciel! où suis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor
Le ciel vous rend plus belle encor.

ZÉMIRE.

Qui? vous, Azor! est-il croyable!

AZOR.

Oui, je suis ce monstre effroyable,
Que, malgré sa laideur vous n'avez point haï.
Mais vous rompez le charme: il est évanoui.
C'est vous qui me rendez à mon peuple, à moi-même;
Le trône où je remonte, est un de vos bienfaits,
Venez y prendre place; & que le diadême
Soit pour vous le moins cher des dons que je vous fais.

ZÉMIRE.

Quel bonheur! quel prodige! & c'est moi qui l'opère!

AZOR.

Par vous la Fée, en sa colère,
Se laisse à la fin désarmer.

ZÉMIRE.

Ah! que je vous ai plaint!

AZOR.

Sa rigueur trop sévère
M'avoit laissé, Zémire, un cœur pour vous aimer.

ZÉMIRE.

Et c'étoit assez pour me plaire.
Achevez. Rendez-moi mon père

AZOR.

Vous l'allez voir.

ZÉMIRE.

Je vais le voir!

AZOR.

Vous allez être en son pouvoir.

SCÈNE VI.

ZÉMIRE, AZOR, LA FÉE, ramenant SANDER, FATMÉ, LISBÉ, & ALI.

LA FÉE (*dans un nuage*).

PÈRE vertueux & sensible,
Revois ta fille.

ZÉMIRE (*se jettant dans les bras de son père*).

Ah !

AZOR (*à Sander*).

Tu me vois,
Comme elle, soumis à tes loix.

ZÉMIRE (*à son père*).

C'est Azor.

SANDER.

Je sais tout.

ZÉMIRE.

Serez-vous inflexible ?

AZOR.

Pardonne, hélas ! sois généreux ;
Et plus heureux, s'il est possible,
Que tu n'as été malheureux.

ZÉMIRE (*suppliante*).

Mon père !

AZOR.

Oui, de toi-même il faut que je l'obtienne;
Ta fille t'est rendue; & de ta volonté
Dépendra ma félicité ;
Je n'ose dire encor, la sienne.

SANDER.

Ah ! faites son bonheur ; & quoi qu'il m'ait coûté,
Croyez-vous que je m'en souvienne ?

[library stamp]

SCÈNE VII.

LA FÉE, sa Cour, & les précédens.

LA FÉE.

Azor, tu vois que la bonté
A tous les droits de la beauté.
Sur les cœurs étends son empire;
Et que sous ma loi,
Tout ce qui respire
Adore Zémire,
L'adore avec toi.

La Cour de la Fée célèbre l'hymen d'Azor & de Zémire.

(Le Ballet commence).

DUO.

ZÉMIRE & AZOR.

Amour ! amour ! quand ta rigueur
Met à l'épreuve un jeune cœur;
A quelles peines tu l'exposes !
Qui mieux que moi saura jamais
Quels sont les maux que tu nous causes;
Quels sont les biens que tu nous fais ?

(Le Ballet termine le spectacle).

L'AMI DE LA MAISON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Fontainebleau, le 26 octobre 1771. Et à Paris, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 14 mai 1772.

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.

ACTEURS.

CÉLICOUR.

AGATHE.

ORFISE, mère d'Agathe.

ORONTE, frère d'Orfise & père de Célicour.

CLITON, ami d'Orfise.

UN LAQUAIS.

Le lieu de la scène est le salon d'une maison de campagne.

L'AMI DE LA MAISON, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLICOUR, AGATHE.

CÉLICOUR.

BELLE cousine, eh quoi! vous me fuyez toujours!
Je ne suis en ces lieux que depuis quinze jours;
Et de m'y voir vous êtes lasse!
Les heureux momens que j'y passe,
Ne seront-ils pas assez courts?

AGATHE.

AIR.

Je suis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous?
Je vous croyois docile & doux;
Vous avez trompé mon attente.

Je ſuis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous ?
Eh quoi ! ſans ceſſe
Suivre mes pas !
Chercher mes yeux ! me parler bas !
Et me ſourire avec fineſſe !
Belle fineſſe !
Vous croyez qu'on ne vous voit pas.

Je ſuis de vous, &c.

Des vivacités
Sans fin, ſans nombre ;
Vous vous dépitez ;
Vous devenez ſombre ;
Vous ne me quittez
Non plus que mon ombre ;
Toujours aſſis à mes côtés.
Je ſuis de vous, &c.

CÉLICOUR.

Pardon, belle couſine. Oui, je ſuis trop ſenſible :
Je devrois retenir ces premiers mouvemens.
Mais ſe vaincre à tous les momens !
L'effort eſt pour moi trop pénible.
Près de vous mes empreſſemens
N'ont pas, je crois, beſoin d'excuſe.
Quant aux vivacités dont je ſais qu'on m'accuſe,

Rien de plus pardonnable. Avec moi, ſans façon,
Je vois que tout le monde en uſe,
C'eſt à qui tous les jours me fera la leçon.

AGATHE.

C'eſt un avis pour moi.

CÉLICOUR.

Vous ſavez bien que non;
Jamais l'amitié n'humilie.
Mais il n'eſt pas ici, juſqu'à Monſieur Cliton,
Qui ſans ceſſe avec moi s'oublie,
Et prétend me donner le ton.

AGATHE.

Pour celui-là, je vous ſupplie
De le ménager.

CÉLICOUR.

Moi!

AGATHE.

Vous-même, & pour raiſon;
Car c'eſt l'ami de la maiſon.

CÉLICOUR.

Vraiment! votre mère en eſt folle;
Et comme elle chacun le croit, ſur ſa parole,
Un Savant, un Sage, un Caton.

AGATHE.

Eh bien, laiſſez-les croire.

CÉLICOUR.

Oh! tout cela me blesse.

AGATHE.

Mais, mon petit cousin, je ne sais pas pourquoi.

CÉLICOUR.

Par exemple, là, dites-moi
S'il est bien qu'avec lui votre mère vous laisse
Des heures tête-à-tête?

AGATHE.

Il le trouve assez doux.

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

AGATHE.

Rassurez-vous:
Un Sage est exempt de foiblesse.

CÉLICOUR.

Un fade adulateur, un censeur importun,
Tombé céans comme des nues,
Dont les mœurs vous sont inconnues;
Et dont l'état consiste à n'en avoir aucun:
Voilà ce qu'on appelle un Sage.

AGATHE.

Oui, c'en est un;
Car il le dit.

CÉLICOUR.

La preuve est claire.

AGATHE.

D'abord, il n'est jamais de l'avis du vulgaire.

CÉLICOUR.

C'est n'avoir pas le sens commun.

AGATHE.

De plus, il méprise un chacun.

CÉLICOUR.

Qui, je crois, ne l'estime guère.

AGATHE.

Il raisonne de tout.

CÉLICOUR.

Et n'a jamais raison.

AGATHE.

Sait l'histoire, la carte, & même le blazon.

CÉLICOUR.

Science rare !

AGATHE.

Et nécessaire.

Sur un globe avec lui je parcours l'Univers ;
Dans les tems reculés avec lui je me perds.

C'eſt lui qui m'inſtruit, qui m'éclaire.
Il veut me rendre habile.

CÉLICOUR.

Ho! moi, je vous prédis
Qu'il a des deſſeins plus hardis.

AGATHE.

Et quels deſſeins?

CÉLICOUR.

Mais, de vous plaire.

AGATHE.

DUO.

Vous avez deviné cela!
C'eſt être fin, c'eſt être habile
Que d'avoir deviné cela.

CÉLICOUR.

Sans être fin, ſans être habile,
J'ai fort bien deviné cela.
Vous, qu'il appelle ſa pupile,
Défiez-vous de ce nom-là.

AGATHE.

Moi, qu'il appelle ſa pupile;
Me défier de ce nom-là!

CÉLICOUR.

(*mettant le doigt ſur ſon cœur*).
Je ſuis certain qu'il en tient là.

AGATHE.

(*mettant le doigt ſur ſon front*).

Croyez plutôt qu'il en tient là.

CÉLICOUR.

Ses yeux cent fois m'ont dit la choſe.

AGATHE.

Ses yeux diſent-ils quelque choſe?

CÉLICOUR.

Défiez-vous de ces yeux-là.

AGATHE.

Je n'ai pas peur de ces yeux-là.

CÉLICOUR.

On voit qu'il deſire, & qu'il n'oſe.

AGATHE.

Qu'il n'oſe.

CÉLICOUR (*même geſte*).

Je ſuis certain qu'il en tient là.

AGATHE (*même geſte*).

Croyez plutôt qu'il en tient là.

CÉLICOUR.

Là.

AGATHE.

Là.

CÉLICOUR.

Et s'il se réserve à lui-même
Un prix qui n'étoit dû qu'à moi, qu'à mon amour

AGATHE.

Vous n'y pensez-pas, Célicour.
Est-ce que vous m'aimez ?

CÉLICOUR.

O ciel ! si je vous aime !
En doutez-vous, Agathe ?

AGATHE.

Et qui me l'auroit dit ?

CÉLICOUR.

Qui ? mon ravissement, mon trouble, mon ivresse ;
De mon cœur agité la joie & la tristesse,
L'inquiétude & le dépit,
Tout, jusqu'à mon silence.

AGATHE.

Ho ! je n'ai pas l'adresse
D'expliquer le silence.

CÉLICOUR.

Et mes soins assidus ;
Mes soupirs, mes regards, qui vous parloient sans cesse ?

AGATHE.

Je ne les ai pas entendus.

CÉLICOUR.

Je ne m'étonne plus de vous voir si paisible.
Je vous paroissois fou ; vraiment, je le crois bien:
Votre cœur étoit insensible
A tous les mouvemens du mien.
Mais non, cela n'est pas possible.
Par exemple, cent fois, en vous donnant la main,
J'ai pressé doucement la vôtre dans la mienne.

AGATHE.

Je ne l'ai pas senti, du moins qu'il me souvienne.

CÉLICOUR.

Et l'autre jour, dans le jardin,
Quand je louois tant cette rose,
Fraîche, vermeille, à demi close,
Qui répandoit dans l'air le parfum le plus doux;
Et quand j'aurois voulu me changer en abeille,
Pour avoir de la rose une faveur pareille
A celle dont j'étois jaloux?

AGATHE.

Eh bien?

CÉLICOUR.

La rose, c'étoit vous.
Et ce pigeon plaintif & tendre,
A qui je souhaitois une colombe?

AGATHE.

Eh bien?

CÉLICOUR.

C'étoit moi, vous dûtes l'entendre.

AGATHE.

Moi, je n'entends jamais que ce qu'on me dit bien.

CÉLICOUR (*vivement*).

Je vous dis donc que je vous aime ;
Que je veux être votre époux ;
Et que je ne puis voir, ſans un dépit extrême,
Qu'un autre oſe prétendre à des liens ſi doux.
M'entendez-vous enfin ?

AGATHE.

Oui, vous êtes jaloux.
Cela fait bien du mal !

CÉLICOUR.

Il dépend de vous-même
De m'en guérir, de me calmer.

AGATHE.

Que faut-il pour cela ?

CÉLICOUR.

M'aimer.

AGATHE.

Vous aimer ! Après ? Je ſuppoſe
Que nous nous aimions. Croyez-vous
Qu'à nous unir on ſe diſpoſe ?
Et qu'avec vos vingt ans, vous ſoyez bien l'époux
Qu'à votre couſine on propoſe ?

CÉLICOUR.

Ah ! quel malheur vous m'annoncez !
J'en mourrai de douleur. Mais, avant que je meure !
Dites-moi feulement, *je t'aime* : c'eft affez.

AGATHE.

Oui, je vous aime, à la bonne heure ;
Mais plus d'impatience, ou je me fâcherai.

CÉLICOUR (*très-vivement*).

Ho ! non. Je me pofféderai.
Je fuis aimé, je fuis tranquile :
A préfent rien n'eft plus facile ;
Et plein de mon bonheur, je le renfermerai.

SCÈNE II.

ORONTE, CÉLICOUR, AGATHE.

ORONTE.

AH ! mon fils, te voilà ? Tant mieux : je te cherchois.
Réjouis-toi. Ma fœur... quelle fœur ! quelle femme !
Tu le favois, Agathe, & tu nous le cachois.

AGATHE.

Moi ! non, je ne fais rien.

ORONTE (*à Célicour*).

Elle a lu dans ton ame ;

Elle met le comble à tes vœux.

CÉLICOUR.

Ah! mon père!

ORONTE.

Oui, mon fils, dès demain, si tu veux;
Tu peux partir.

CÉLICOUR.

Comment.

ORONTE.

Du bien que je possède;
Elle a su que j'allois employer la moitié
Pour ton avancement; elle vient à mon aide;
Et sa généreuse amitié
Te fait don du brevet qui t'ouvre la carrière.
Rien ne s'oppose plus à ton ardeur guerrière.
La fortune t'appelle, & la gloire t'attend.
Te voilà Capitaine.

CÉLICOUR.

O ciel!

ORONTE.

Es-tu content?

CÉLICOUR (*avec embarras*).

Je me sens pénétré des bontés de ma tante;
Mais vous, mon père....

ORONTE.

Eh bien ?

CÉLICOUR.

Vous, de qui je dépends ;
A recevoir ses dons faut-il que je consente ?
C'est le bien de sa fille ; & c'est à ses dépens...

AGATHE.

Célicour, avez-vous envie
De ne plus me revoir ? C'en est fait pour la vie,
Si vous répétez ce mot-là.

CÉLICOUR.

Je me tais.

ORONTE.

Oui, laissons cela.
Tu n'as plus rien qui te retienne ;
Et mon impatience est égale à la tienne.
Allons. Viens d'abord t'acquitter
De ce devoir si doux de la reconnoissance.

CÉLICOUR (*retenant Agathe qui veut s'en aller*).

Un moment, chère Agathe. Avant de nous quitter,
Mon père, écoutez-moi.

ORONTE.

Qu'est-ce ? Une confidence ?

CÉLICOUR.

Mon père !

ORONTE.

Au fait.

CÉLICOUR.

Depuis que nous sommes ici,
Je n'ai cessé de voir Agathe.

ORONTE.

Elle est jolie,
Ta cousine !

CÉLICOUR.

Ah ! charmante.

ORONTE.

Elle est douce, polie;
Je l'aime tout-à-fait.

CÉLICOUR.

Hélas! je l'aime aussi.

ORONTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.
Eh bien, mon fils, l'amour est le prix de la gloire;
Il vous en a lui-même applani le chemin ;
Soyez digne d'Agathe, & méritez sa main.

AIR.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Qu'ils soient vaillans, qu'ils soient fidèles ;
A leur retour je réponds d'elles.

L'amour ſous les lauriers
N'a point vu de cruelles.
Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Sous les drapeaux, quand la trompette ſonne,
Chacun ſe dit : « Voilà l'inſtant ;
» L'amour m'attend ;
» Et dans ſes mains eſt la couronne.
» Qu'il nous regarde, & qu'il la donne
» Au plus vaillant,
» Au plus brillant.
» Voilà l'inſtant ;
» L'amour m'attend ;
» Et dans ſes mains eſt la couronne ».
Il a raiſon : l'amour l'attend.
Rien ne plaît tant aux yeux des belles, &c.

CÉLICOUR (*vivement*).

Je ferai mon devoir ; je ſerai, je l'eſpère,
Digne de ma maîtreſſe, & digne de mon père.
Je brûle de ſervir ma patrie & mon Roi ;
Et vous ſerez content de moi.

ORONTE.

Allons, j'en accepte l'augure.

CÉLICOUR.

Ho! vous pouvez y croire ; & mon cœur vous l'aſſure :

De l'amour à la gloire on me verra voler.
Tout ce que je demande, avant de m'en aller,
C'eſt de m'unir à ce que j'aime.

ORONTE.

Quoi, mon fils! à ton âge!

CÉLICOUR.

Ah, mon père! un ſoldat
Et ſi preſſé de vivre! & vous ſavez vous-même
Que perſonne n'eſt jeune au moment d'un combat.
Si je meurs ſon époux, je meurs digne d'envie.
Mon père, laiſſez-moi lui donner de ma vie
Deux beaux jours ſeulement: le reſte eſt à l'Etat.

AGATHE.

(*à Célicour*) (*à Oronte.*)
Vous me faites trembler. Non, Monſieur, non, ma mère
N'y conſentiroit pas. Elle veut l'éloigner.
Il lui déplaira s'il diffère,
J'en ſuis ſûre; & je veux du moins vous épargner
La douleur d'un refus marqué par ſa colère.

ORONTE.

Elle a plus de bon ſens que toi,
Mon fils.

CÉLICOUR.

Ah ! que n'a-t-elle autant d'amour que moi ?

ORONTE.

Es-tu donc ſi preſſé ? Vois un peu la folie
D'épouſer à vingt ans femme jeune & jolie ;
Et de la laiſſer là ?

CÉLICOUR.

Mon père ! vous ſavez
Quels ſont les écueils de mon âge.
Vous m'avez tant dit d'être ſage !
Aidez-moi donc à l'être. Hélas ! vous le pouvez.
Pour la fougue de la jeuneſſe
Eſt-il un frein plus aſſuré
Que ce lien chéri, que ce nœud révéré,
Dont l'amour & l'honneur nous occupent ſans ceſſe ?

ORONTE.

Oui, je ſens bien que le devoir
Peut beaucoup ſur une ame honnête ;
Et ma ſœur n'auroit qu'à vouloir ;
Moi, je m'en ferois une fête.

AGATHE.

Mon oncle, perdez cet eſpoir,

TRIO.

CÉLICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
Laissez agir mon père	Voyez ; je suis bon père.	Je connois bien ma mère.
Il peut, avec douceur,	Je puis, avec douceur,	Sévère avec douceur,
Lui dire : allons ma sœur ;	Lui dire : allons, ma sœur ;	Elle diroit : non, non, mon frère.
Ma sœur, point de colère.	Ma sœur, point de colère.	Vous avez tort.
Nos enfans n'ont pas tort.	Nos enfans n'ont pas tort.	Ma fille a tort.
Comme eux soyons d'accord.	Comme eux soyons d'accord.	

ENSEMBLE.

CÉLICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
Elle diroit, ils n'ont pas tort.	Je lui dirois, ils sont d'accord.	Elle diroit, ma fille a tort.

ORONTE.

Est-ce la fortune
Qui fait les heureux ?

CÉLICOUR.

S'aimer en est une
Qui remplit nos vœux.

AGATHE.

La mode importune.
S'oppose à ces nœuds.

CÉLICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
Eh quoi ! l'amour est-il un tort ?	Eh quoi ! l'amour est-il un tort ?	Elle diroit, ma fille a tort.
Non, non, l'amour n'est pas un tort.	Non, non, l'amour n'est pas un tort.	

CÉLICOUR.

Laissez agir mon père.
Il lui diroit ils sont d'accord.

ORONTE.

Voyez, je suis bon père,
Je lui dirois ils sont d'accord.

AGATHE.

Je connois bien ma mère.
Elle diroit ma fille a tort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, ORONTE, CÉLICOUR.

ORONTE.

Je ne puis donc la voir ?

AGATHE.

C'est l'heure de l'étude.

ORONTE.

Mon fils est d'une inquiétude ! . . .

AGATHE.

De grace, opposez-vous à sa vivacité.
Qu'il soit sage, & me laisse faire.
Cliton croit se jouer de ma simplicité ;
Mais je veux qu'il nous serve ; & j'en fais mon affaire.

AIR.

Je ne fais semblant de rien ;
Mais j'observe, j'examine.
D'un coup-d'œil je les devine.
(*à Célicour qui survient*).
Paix donc, paix ! tout ira bien.

Je vois de loin son adresse ;
Et sous cape je m'en ris.
Le chat guette la souris ;
Mais au piège qu'il me dresse
Lui-même il va se voir pris.
Je ne fais semblant de rien, &c.

CÉLICOUR.

Ah! vous me rendez le courage,
Belle Agathe ; je vous devrai
Le bonheur de ma vie : il sera votre ouvrage.

AGATHE.

Pour ma peine, avec vous je le partagerai.

ORONTE (*à part*).

J'en ai peu vu, je l'avourai ;
D'aussi fines qu'elle à son âge.

AGATHE.

J'entends ma mère, Evitons-la ;
Moi, de ce côté-ci ; vous, de ce côté-là.
Ceci pourroit enfin lui donner de l'ombrage.

SCÈNE II.

ORFISE, CLITON.

ORFISE.

POUR cela non, jamais. Il y peut renoncer.
Je veux même, au plutôt, qu'il s'éloigne & l'oublie.
Juſte ciel ! à quelle folie
Je donnois lieu ſans y penſer !

AIR.

On dit ſouvent qu'il eſt doux d'être mère.
En le diſant, hélas ! on ne ſait guère
Ce qu'il en coûte de regrets.
Le ciel nous vend une faveur ſi chère ;
Et la douleur la ſuit de près.
Le jour, la nuit, dans les alarmes,
En tremblant on cède au ſommeil.
Et quelle mère, à ſon réveil,
N'a jamais répandu des larmes ?
Non, non, jamais
Il n'eſt poſſible
D'être en paix.
Non, non, jamais
Un cœur ſenſible
N'eſt en paix.

SCÈNE III.

ORONTE, CÉLICOUR, ORFISE, CLITON.

ORONTE.

MA fœur, voilà mon fils qui vient vous rendre graces.

ORFISE.

Mon neveu, votre père a bien fervi fon Roi ;
C'eft à vous de fuivre fes traces.

CÉLICOUR.

Son exemple, Madame, & ce que je vous doi,
Préfent à mon efprit, m'occupera fans ceffe.

ORFISE.

Quand partez-vous ?

CÉLICOUR.

Bientôt.

ORFISE.

Au plutôt, croyez-moi.

CLITON (*gravement*).

C'eft dans l'oifiveté que fe perd la jeuneffe.

CÉLICOUR (*à demi-voix*).

Eh, Monfieur!

ORFISE.

C'est voir prudemment.
Mon frère, allons, point de foiblesse.
Son équipage fait, qu'il parte incessamment.
Mon neveu, le devoir, la raison, tout exige
Que vous soyez au moins deux ans loin de Paris.

CÉLICOUR (*avec effroi*).

Deux ans, ma tante !

ORFISE.

Au moins, vous dis-je.

CÉLICOUR.

Mon père !

ORONTE.

Ma sœur !

ORFISE.

Je l'afflige ;
Mais mes bontés sont à ce prix.

(*Oronte emmène Célicour*).

SCÈNE IV.

ORFISE, CLITON.

CLITON.

Vous avez fait, Madame, une chose admirable.

ORFISE.

J'ai suivi vos conseils.

CLITON.

Ah! vous les devancez.
Toujours le mieux possible est ce que vous pensez.
Quelle ame! quelle ame adorable!
On ne vous connoît pas. Je voudrois que l'on sût
Tout ce que vous valez, Madame.
De l'homme, à ce qu'on dit, la force est l'attribut;
Mais la délicatesse est celui de la femme.
Ce que nous méditons, vous l'avez deviné;
Et la raison, qu'en nous l'on vante,
N'est que la très-humble servante
De cet heureux instinct, qui chez vous est inné.

ORFISE.

Ah! Cliton, que l'on gagne au commerce d'un sage!
Vous m'ennoblissez à mes yeux.
Je ne sais pas si je vaux mieux;
Mais je m'estime davantage.

CLITON.

Non, Madame, non, pas assez:
Vous êtes encor trop modeste.

ORFISE.

Vous croyez?

CLITON.

Vous êtes.... céleste.

ORFISE.

Mais vous, peut-être aussi vous vous éblouissez.

CLITON.

Eh, non, Madame, non, j'en appelle à vous-même.

ORFISE.

Il faut que la louange ait un poison bien doux!
Tout le monde la craint, & tout le monde l'aime.
Je sens que je devrois me défier de vous:
Vous me flattez, Monsieur; je me le dis sans cesse;
Et tel est votre empire, & telle est ma foiblesse,
Que je vous crois, vous seul, plus que moi, plus que tous.
Mais enfin, se peut-il que je sois accomplie?
L'Amitié dans un sage est-elle une folie?
Se fait-elle un devoir de tirer le rideau
Sur tout ce qui dépare une image embellie?
Ou bien, comme l'Amour, a-t-elle son bandeau?

CLITON.

Pourquoi non, Madame ? Peut-être.
Avez-vous des défauts que je ne puis connoître,
Que vous-même vous effacez,
Qu'avec art vous embelliſſez.

ORFISE.

Avec art ! moi, Cliton ! ce reproche m'alarme.
Je ne connois point d'art.

CLITON.

Ma foi, c'eſt donc un charme ;
Un charme inconcevable.

ORFISE.

Ah ! vous me raſſurez.
Et ſi le charme ceſſe, au moins vous l'avourez.

CLITON.

Oui, Madame. Croyez que jamais je ne flatte.
Par exemple, je vous dirai
Que ce beau naturel, que j'ai tant admiré,
Dégénère un peu dans Agathe.
Elle a de l'enjoument, de la vivacité,
Même quelque lueur de ſenſibilité ;
Mais ce tact de l'eſprit, cette raiſon ſublime ;
Ce feu divin qui vous anime,
Pardon, je ne crois pas qu'elle en ait hérité.
Je ſens que je ſuis trop ſévère ;
Je devrois un peu plus ménager une mère ;
Mais je n'ai jamais ſu trahir la vérité.

ORFISE.

Un cœur que vous formez sera du moins honnête.

CLITON.

Oui, je vous réponds de son cœur;
Mais je commençois d'avoir peur
Que le petit cousin ne lui tournât la tête.

AIR.

Dans la brûlante saison,
Vers la fin d'un jour tranquile,
Vous voyez sur l'horizon
Comme une vapeur subtile.
Ce n'est d'abord qu'un éclair
Qui voltige & qui fend l'air.
Bientôt s'élève un nuage;
Et ce nuage s'étend.
Le ciel gronde; & dans l'instant
L'éclair devient un orage.
C'est tout de même en amour;
Et de l'éclair au ravage,
L'intervalle n'est qu'un jour.

ORFISE.

Il faut à ma fille, à son âge,
Un guide sûr, un homme sage;
Et, sans parler du bien qui manque à mon neveu;
Jamais cet amour-là n'auroit eu mon aveu.

CLITON.

Quelle mère!

ORFISE.

Ajoutez, quel ami! dont le zèle
Penſe à tout, prévoit tout! Mon ſexe a bien raiſon!
Un homme eſt un ami, pour nous, bien plus fidèle
Qu'une femme. En effet, quelle comparaiſon!
De deux femmes, en liaiſon,
Le goût n'eſt qu'une fantaiſie.
La vanité, la jalouſie
Y mêlent bientôt leur poiſon.
Dans ſon amie, on voit ſans ceſſe une rivale.
Dès qu'on l'efface, on lui déplaît;
On ne peut la ſouffrir à moins qu'on ne l'égale;
Et dès qu'on lui cède, on la hait.
Des triomphes de ſon amie
Un homme, au contraire, eſt flatté.
Avec elle il eſt ſans envie,
Comme il eſt ſans rivalité.
Certaine voix confuſe en eux ſe fait entendre,
Qui leur dit: Soyez de moitié.
Ce n'eſt point de l'amour; on eſt loin d'y prétendre;
Mais c'eſt un ſentiment plus délicat, plus tendre,
Plus vif que la ſimple amitié.

CLITON.

A merveille! cette peinture
Rend le cœur humain trait pour trait;

Et l'on diroit que la Nature
Vous a révélé ſon ſecret.

ORFISE.

(*à un laquais*). (*à Cliton*).
Hola, quelqu'un. Ma fille. Il eſt tems qu'elle vienne
Prendre ſa leçon. Vous ſerez
Seul avec elle ; & vous lirez
Dans ſon ame.

CLITON.

Ah ! j'y vois plus clair que dans la mienne.

SCÈNE V.

CLITON, ORFISE, AGATHE.

ORFISE.

VOILA bien des jours diſſipés,
Ma fille, & perdus pour l'étude !

AGATHE.

Hélas, oui.

CLITON.

Nos momens ſeront mieux occupés.

ORFISE.

Allons, reprenez l'habitude
D'une ſage application.

AGATHE.

C'eſt bien mon inclination ;
Mais mon couſin vouloit ſans ceſſe
Que nous fuſſions enſemble. Il aime à s'amuſer ;
Mon couſin. Moi, par politeſſe,
Je n'oſois pas le refuſer.

ORFISE.

De quoi parliez-vous ?

AGATHE.

Bon ! que ſais-je ?
Des tours qu'il faiſoit au collège
Quand il étoit petit garçon,
De l'exercice, du manège,
De la guerre, & de la façon
Dont il ſe conduiroit pour avoir de la gloire.
Tout cela m'ennuyoit, comme vous pouvez croire ;
Et j'aimois bien mieux ma leçon
De géographie & d'hiſtoire.

CLITON (*bas à Orfiſe*).

Elle eſt naïve.

ORFISE (*bas à Cliton*).

Elle a du moins
La franchiſe de l'innocence.
Je vous laiſſe. Ah, Cliton ! quelle reconnoiſſance
Ne devrai-je pas à vos ſoins !

SCÈNE VI.

CLITON, AGATHE.

CLITON.

ALLONS, Mademoiselle ! il faut vous rendre digne
D'une mère accomplie.

AGATHE.

Hélas ! je le veux bien.

CLITON.

Quelle docilité ! vous le voulez ? eh bien,
Cette émulation est d'abord un bon signe.
Vos cartes, votre globe.

AGATHE.

Ah ! je les ai laissés.
Je vais. . . .

CLITON.

Non, demeurez. C'est moi. . . .

AGATHE.

Vous ne cessez
De vous donner pour moi des peines. . .

CLITON.

Qu'elles vous plaisent, c'est assez.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, *seule.*

Je te réponds qu'elles sont vaines.

AIR.

Si quelquefois tu sais ruser,
Amour, apprends-moi l'art de feindre;
Tu n'auras jamais à t'en plaindre.
Je ne veux point en abuser.
Ne crains pas qu'un voile trompeur
A mon amant cache mon ame.
C'est au pur éclat de ta flamme
Qu'il lira toujours dans mon cœur.

Si quelquefois, &c.

SCÈNE VIII.

AGATHE, CLITON.

(*Il apporte un globe & des cartes de géographie, & les pose sur une table. Ils s'asseyent l'un vis-à-vis de l'autre*).

CLITON.

Quel pays avons-nous parcouru ?

AGATHE.

L'Italie.

CLITON.

Comment ! vous vous en souvenez ?

AGATHE.

Ho ! n'ayez pas peur que j'oublie
Les leçons que vous me donnez.

CLITON.

Nous allons à présent voyager dans la Grèce,
Pays autrefois si vanté,
Où fleurissoient les arts, les talens, la beauté,
La poésie enchanteresse.

AGATHE.

Ah ! que j'aurois voulu voir ce beau pays-là !

CLITON.

Oui, belle Agathe, c'étoit-là

Que vous étiez digne de naître.
Avec ces attraits ingénus,
Si l'on vous avoit vu paroître
A la fête d'Hébé, de Flore, de Vénus !

AGATHE.

Flore, Vénus, Hébé, ces noms me sont connus.

CLITON.

Assurément ils doivent l'être.

AGATHE.

Flore, la déesse des fleurs ;
Hébé, celle de la jeunesse ;
Mais Vénus ?

CLITON.

La reine des cœurs ;
Des plaisirs l'aimable déesse.

AGATHE.

Hé ! oui, la mère de l'Amour,
Dont les Plaisirs formoient la cour,
Et dont les Jeux suivoient les traces :
Je lisois cela l'autre jour.

CLITON.

Vous oubliez vos sœurs.

AGATHE.

Moi ! mes sœurs ! qui ?

CLITON.

Les Graces.

AGATHE.

Ah, Cliton ! les Graces, mes sœurs !

CLITON.

En les nommant ainsi, soyez bien sûre, Agathe,
Que ce n'est pas vous que je flatte.

AGATHE.

Toujours à vos leçons vous mêlez des douceurs;
Mais ces fêtes d'Hébé, de Vénus & de Flore,
Cela devoit être bien beau !

CLITON.

Vraiment ! si beau, que même encore
Le souvenir en est un magique tableau.

AIR.

Ah ! dans ces fêtes,
Que de conquêtes
L'Amour n'eût pas
Fait sur vos pas !
Dans quelle ivresse
Toute la Grèce
N'eût-elle pas
Célébré tant d'appas !
On eût dit : « La voilà, c'est elle,
» Qui ne le cède qu'à Cypris.
» Donnons le prix
» A la plus belle,

» La voilà, la voilà, c'eſt elle.
» A la plus belle
» Donnons le prix ».
Ah! dans ces fêtes, &c.

La Grèce avoit des Sages;
Vous les auriez vu tous,
Au pied de vos images,
Préſenter les hommages
Et les vœux les plus doux.
Oui, leur encens n'eût brûlé que pour vous.
Ah! dans ces fêtes, &c.

AGATHE.

Je ſuis confuſe, en vérité....
Si l'on avoit la vanité
De vous croire... Eſt-ce donc là comme
Un Sage?...

CLITON.

Agathe, un Sage eſt homme:
La ſageſſe n'eſt pas l'inſenſibilité.

AGATHE.

Quoi! vous n'êtes pas inſenſible!

CLITON.

Inſenſible avec vous! le croyez-vous poſſible?

AGATHE.

Allons, voyons la Grèce.

CLITON.

Ho! pas encor.

AGATHE.

Laiſſez,

Laiſſez mes mains.

CLITON.

Je cède au pouvoir invincible.

AGATHE (*en ſe levant*).

Vous n'y penſez pas. Finiſſez.

DUO.

CLITON.

Plus de myſtère ;
Plus de détour.
Non, non, l'Amour
Ne peut ſe taire.
C'eſt une ivreſſe que l'amour.

AGATHE.

Qu'avez-vous donc qui vous altère ?
A nos leçons que fait l'amour ?

CLITON.

C'eſt comme un feu qui me brûle.

AGATHE.

Ho ! je ne ſuis pas ſi crédule.

CLITON.

Je vous dis que c'eſt un feu.

AGATHE.

Je vois bien que c'eſt un jeu.

CLITON.

Mais je vous dis que c'eſt un feu.

AGATHE.

Moi, je vous dis que c'eſt un jeu.

CLITON.

Répondez à ma tendreſſe.

AGATHE.

C'eſt donc là qu'étoit la Grèce ?

Ne penſons
Qu'à nos leçons.

CLITON.

Ah ! laiſſons-là nos leçons.

AGATHE.

Ah ! finiſſons nos leçons.
Ne parlons que de la Grèce.

CLITON.

Ah ! laiſſons-là nos leçons.
Ne parlons que de tendreſſe.

AGATHE.

Voyez à quoi je m'expoſe,
Si l'on ſait, dans la maiſon,

Que c'eſt moi qui ſuis la cauſe
Que vous perdez la raiſon.

C L I T O N.

Eh ! non, non, n'ayez pas peur
Que jamais je vous expoſe.
C'eſt le ſecret de mon cœur.

A G A T H E.

La colère
De ma mère
Me fait peur.

C L I T O N.

N'ayez pas peur.
Je ſais brûler & me taire.
C'eſt le ſecret de mon cœur.

A G A T H E.

Voilà le tems qui ſe paſſe.
Ah ! de grace !
Laiſſez-moi.

C L I T O N.

Voilà le tems qui ſe paſſe.
Ah ! de grace !
Ecoutez-moi.
Je meurs d'amour.

A G A T H E.

Je meurs d'effroi.

C L I T O N.

Non, je ne ſuis plus à moi.

Quoi ! vous refusez de m'entendre !
Quoi ! l'ami le plus vrai ! quoi ! l'amant le plus tendre ;
Ne peut un moment vous parler !
Le tems de nos leçons est le seul qu'on nous laisse.

AGATHE.

Maman nous observe sans cesse.
Laissez-moi. Je veux m'en aller.

CLITON.

Si du moins j'osois vous écrire !

AGATHE.

M'écrire ! à quoi bon ? & sur quoi ?

CLITON.

Que n'aurois-je pas à vous dire ?

AGATHE.

Je balance, je n'ose, & je ne sais pourquoi ;
Car enfin vos écrits sont des leçons pour moi ;
C'est m'éclairer que de vous lire.

(*Elle lui fait la révérence & s'en va*).

SCÈNE IX.

CLITON, *ſeul.*

AIR.

AH ! je triomphe de ſon cœur.
Je ſuis aimé, je ſuis vainqueur.
Quelle innocence !
Quelle candeur !
C'eſt le deſir dans ſa naiſſance ;
C'eſt le plaiſir dans ſa fleur.

Ah ! je triomphe, &c.

De l'amour, dans ma lettre,
Le poiſon va couler.
D'un feu qui la pénètre,
Ma plume va brûler.
Elle lira,
S'attendrira ;
Et dans ſon ame,
Un trait de flamme
Se gliſſera.

Oui, je triomphe de ſon cœur.
Je ſuis aimé, je ſuis vainqueur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule, une lettre à la main.*

Je l'ai, cette preuve parlante.
Ho! ho! l'ami de la maison,
Le Sage si vanté, vous perdez la raison!
Relisons sa lettre.... Excellente!

AIR.

Bon! mieux encor! oui, c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!
Le pauvre homme! c'est dommage!
Il ne dort pas de la nuit.
C'est dommage!
Mon image
Le tourmente & le poursuit.
Bon! mieux encor! oui, c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!

Je crois voir d'ici ma mère,
Lisant ce joli poulet,
Sa surprise, sa colère,
Et la mine qu'elle fait.

Son ami ne la craint guère :
Il me le dit clair & net.
Eh ! oui vraiment, oui, c'est cela;
C'est un trésor que je tiens-là.

(*Agathe baise la lettre*).

SCÈNE II.

AGATHE, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

QUE vois-je ? quelle est cette lettre,
Qu'avec ce transport vous baisez ?

AGATHE.

Ce n'est rien.

CÉLICOUR.

Ce n'est rien ! voulez-vous bien permettre ?

AGATHE.

Non, Monsieur.

CÉLICOUR.

Vous me refusez ?

AGATHE.

Mais ce n'est rien, vous dis-je.

CÉLICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Un badinage;
Qui ne mérite pas la curiosité.

CÉLICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Non, en vérité,
Ce n'eſt qu'un jeu.

CÉLICOUR.

Voyons. Je gage
Que cette lettre vient du couvent.

AGATHE.

Du couvent?
Non.

CÉLICOUR.

Quelque compagne chérie
Qui vous l'écrit, je le parie.

AGATHE.

Non.

CÉLICOUR.

Non!

AGATHE.

Non. C'eſt d'un homme. Êtes-vous plus ſavant?

CÉLICOUR.

D'un homme!

AGATHE.

Oui, oui, d'un homme.

CÉLICOUR.

Et vous baisez sa lettre?

AGATHE.

Si vous voulez bien le permettre.

CÉLICOUR.

Quelque parent?

AGATHE.

Non.

CÉLICOUR (*vivement*).

Non! je saurai ce que c'est?

AGATHE.

Mais, vous le saurez, s'il me plaît.

CÉLICOUR.

Seulement voyons de quel style.

AGATHE.

Célicour, vous m'avez promis
Que si je vous aimois, vous seriez doux, tranquille;
Modéré, docile, & soumis.

CÉLICOUR (*vivement*).

Vous voyez, je le suis. Mais....

AGATHE.

Point d'impatience.
Les amans, comme les amis,
Se doivent l'un à l'autre un peu de confiance.

CÉLICOUR.

J'en ai. Mais....

AGATHE.

Croyez-vous, ou non,
Que je vous aime ?

CÉLICOUR (*en tremblant*).

Hélas! je le crois.

AGATHE.

Tout de bon ?

CÉLICOUR (*de même*).

Oui, tout de bon.

AGATHE.

Croyez de même
Qu'on ne trahit pas ce qu'on aime.

CÉLICOUR (*vivement*).

Non, mais pour ce qu'on aime on n'a point de secret.

AGATHE (*d'un ton imposant*).

Vous vous fâchez !

CÉLICOUR (*timidement*).

Moi ! non.

AGATHE.

Je veux qu'on soit discret.
Comment ! si j'étois votre femme,
Monsieur tous les matins auroit donc l'œil au guet ;

Pour demander à voir le plus petit billet
Que l'on écriroit à Madame ?

CÉLICOUR.

Ho ! non. Ce seroit abuser....
(*vivement.*)
Mais cette lettre, enfin, je vous la vois baiser,
Et baiser de toute votre ame.

AGATHE.

Vraiment ! si je l'avois déchirée à vos yeux,
Vous n'en seriez pas curieux,
Je le crois bien. Le beau mérite !
La confiance est de me voir
La lire, la baiser, sans vous en émouvoir,
Et sans me demander qui peut l'avoir écrite.

CÉLICOUR.

Cela se peut-il proposer ?
Là, je m'en rapporte à vous-même.

AGATHE.

Oui, Monsieur, voilà comme on aime ;
Et sur la bonne-foi l'on doit se reposer.

DUO.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira ;
Mais ce refus me blesse.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira ;
Mais le soupçon me blesse.

CÉLICOUR.

Si c'est une foiblesse,
L'Amour l'excusera.

AGATHE.

Si c'est une foiblesse,
L'Amour vous guérira.

CÉLICOUR.

Et si l'on m'aime, on me plaindra.

AGATHE.

Et si l'on m'aime, on me croira.

CÉLICOUR.

Mais qu'est-ce qu'il en coûte,
D'appaiser son Amant ?

AGATHE.

Jusqu'à l'ombre du doute,
Est un crime en aimant.

CÉLICOUR.

Vous me voyez tremblant ;
Et de m'être infidelle
Vous faites le semblant.

AGATHE.

Si ce n'est qu'un semblant,
Et si je suis fidelle,
Ne soyez plus tremblant.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira, &c.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira, &c.

CÉLICOUR.

Eh bien, je t'en croi.
Sur ta bonne-foi,
A tout je m'expose.
Je n'ai plus de doute avec toi.

AGATHE.

C'est assez pour moi.
Sur ma bonne-foi
Ton cœur se repose;
Je n'ai plus de secret pour toi.
Tiens, lis.

CÉLICOUR.

Non, je ne veux pas lire.
Tu m'aimes; je le crois; cela doit me suffire.

AGATHE.

Lis, lis, quelques mots seulement.

CÉLICOUR.

Si tu le veux absolument,
Il faut bien t'obéir..... Quoi! c'est Cliton!

AGATHE.

Lui-même.

CÉLICOUR.

Que vois-je? Il vous dit qu'il vous aime!

AGATHE.

Assurément.

CÉLICOUR.

Et vous baisez

Cette lettre insolente !

AGATHE (*avec impatience*).

Ho ! de grace, lisez.

CÉLICOUR *lit*.

« Oui, belle Agathe, je vous aime.
» Votre image sans cesse, en tous lieux me poursuit ».

AGATHE.

Ce n'est rien que cela. Passez à ce qui suit.

CÉLICOUR *lit*.

« Je ne me connois plus moi-même.
» Tous les jours enivré du plaisir de vous voir,
» Près de vous je respire un feu qui me consume.
» La raison veut l'éteindre ; & l'amour le ralume
» Aux foibles rayons de l'espoir.
» Ah ! laissez cet espoir à mon ame enflammée.
» Livrez-vous au plaisir d'aimer & d'être aimée.
» Croyez qu'il n'est rien sous les cieux
» Ni de plus doux, ni de plus sage.
» Voyez quels momens précieux
» L'amour attentif nous ménage.
» Ah ! qu'ils seroient délicieux,
» Si nous savions en faire usage » !

AGATHE.

Continuez.

CÉLICOUR.

L'audacieux !

Quel égarement ! quel délire !

AGATHE.

La fin, sur-tout, est bonne à lire.

CÉLICOUR *lit.*

« Doutez-vous que l'hymen ne souscrive à des nœuds
» Qu'aura formés l'amour ? Allez, soyez tranquile.
» A votre mère il m'est facile
» D'inspirer tout ce que je veux.
» Que n'êtes-vous aussi docile !
» Rien ne manqueroit à mes vœux ».

AGATHE.

Qu'en dites-vous ?

CÉLICOUR.

Quelle insolence !

Votre mère lira cette lettre.

AGATHE.

Un moment.

CÉLICOUR.

Moi ! garder avec lui quelque ménagement !
Non, non, rien ne sauroit me forcer au silence.

AGATHE.

Vous êtes un peu vif. (*bas*) Voyons s'il est méchant.

Oui, vous ferez vengé, si vous aimez à l'être.
Dès que maman va le connoître....

CÉLICOUR.

Il aura son congé, n'est-ce pas ?

AGATHE.

Sur le champ.

CÉLICOUR.

Sans éclat ?

AGATHE.

Sans éclat, peut-être ;
Mais tout se fait. Le bruit en sera répandu ;
Et les noms de fourbe & de traître
Lui seront prodigués. C'est un homme perdu.

CÉLICOUR.

Quoi ! perdu, pour une folie !
Cela seroit trop sérieux.

AGATHE.

Vous croyez ?

CÉLICOUR.

Ma foi, j'aime mieux
Qu'elle demeure ensevelie.
Après tout, cet homme a des yeux ;
Il vous voit tous les jours, tous les jours embellie ;
Et sans être un homme odieux,
On peut vous trouver fort jolie.

AGATHE.

Ah! je suis tranquille à présent ;
Et comme je voulois, cette épreuve m'éclaire.

CÉLICOUR.

Serois-je digne de vous plaire,
Digne de vous aimer, si j'étois malfaisant?
(*Il veut déchirer la lettre*).

AGATHE.

Ne la déchirez pas.

CÉLICOUR.

Pourquoi?

AGATHE.

Je veux lui faire
Peu de mal, mais beaucoup de peur.
Ce n'est pas trop, je crois, pour punir un trompeur.

CÉLICOUR.

Ho! non.

AGATHE.

Vous serez en colère;
Et Cliton, pour vous appaiser,
N'ayant rien à vous refuser,
Lui-même à nous unir engagera ma mère.

CÉLICOUR.

A merveille! au moyen de sa lettre.... Oui, je vois,
Belle Agathe, & je sens tout ce que je vous dois.
(*Il se jette à ses genoux, & lui baise les mains*).

SCÈNE III.

CLITON, CÉLICOUR, AGATHE.

AGATHE (*appercevant Cliton*).

(*bas.*) (*haut.*)
VOICI Cliton. Quelle folie !
Un Capitaine à mes genoux !
Est-ce là votre poste ?

CÉLICOUR.

Il me seroit bien doux !

AGATHE.

Si votre Colonel vous voyoit !....

CÉLICOUR.

De sa vie
Il n'auroit été si jaloux.

AGATHE.

Allons, finissez. Levez-vous.

CÉLICOUR.

Songez que dans peu je vous quitte.

AGATHE.

Ne m'avez-vous pas fait vos adieux ? Tout est dit.
Allez-vous-en bien loin, & m'oubliez bien vîte.

CLITON (*à part.*)

Bon ! comme il a l'air interdit !

(*à Célicour*).

Ah ! je vous y prends, petit traître,
Petit séducteur ! c'est ainsi
Que de la liberté que l'on vous donne ici ?...
Je suis ravi de vous connoître.

CÉLICOUR.

Qu'ai-je fait ?

CLITON.

Vous croyez peut-être
Que je n'ai pas vu ? Libertin !

AGATHE.

Oui, grondez-le bien fort ; car c'est un vrai lutin.

CLITON.

Tremblez, jeune insensé.
Sa mère va m'entendre ;
Et vous serez tancé.
Demain, sans plus attendre,
Partez, partez d'ici.
Agathe le veut ainsi.
Voyez-vous, dans sa rougeur,
Comme la colère éclate ?
Appaisez-vous, belle Agathe :
Je serai votre vengeur.

Tremblez jeune insensé.
Sa mère va m'entendre ;
Et vous serez tanc

Demain ; ſans plus attendre,
Partez, partez d'ici.
Agathe le veut ainſi.

CÉLICOUR.

Qu'elle ordonne ; il ſuffit. Mais vous, il vous ſied bien
D'employer ici la menace !
Vous voulez me chaſſer ! Et c'eſt moi qui vous chaſſe.
(*Il lui montre ſa lettre*).
Voilà votre congé, bien plus ſûr que le mien.

CLITON (*à Agathe*).

Quel eſt ce congé ?

AGATHE.

Ce n'eſt rien.
C'eſt ce billet, ce badinage,
Que vous m'avez écrit.

CLITON.

Il l'a vu !

CÉLICOUR (*à part*).

Le courage
Va lui manquer.

CLITON.

O ciel !

AGATHE.

Ne ſoyez point fâché :
C'eſt mon couſin : pour lui je n'ai rien de caché.

CLITON.

Je ſuis trahi ! perdu !

CÉLICOUR.

J'aime à voir de quel ſtyle
Un ſage écrit à ſa pupile.
Libertin ! ſéducteur !

CLITON.

J'avois perdu l'eſprit ;
Je l'avoue. Ah ! rendez, rendez-moi cet écrit.

CÉLICOUR.

Non.

CLITON.

De grace.

CÉLICOUR.

Peine inutile.

CLITON.

Agathe !

AGATHE.

Allez, ſoyez tranquille.
Il ne le montrera qu'à ma mère.

Elle ſort.

SCÈNE IV.

CÉLICOUR, CLITON.

CLITON.

Ah! serpent!

(*à part.*)

Que vais-je devenir, si cela se répand?

DUO.

CLITON.

J'ai fait une grande folie.
Je le sens bien!

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

CLITON.

Mais, quoi! le plus sage s'oublie.
Hélas! quel malheur est le mien!

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute la vie
Jouer si bien l'homme de bien.

CLITON.

Souvent le plus sage s'oublie.

CÉLICOUR.

Souvent le plus rusé s'oublie.

CLITON.

J'ai fait une grande folie.
Hélas ! quel malheur est le mien !

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute la vie
Jouer si bien l'homme de bien.

CLITON.

Mon cœur me le reprochoit bien ;
Mais Agathe est si jolie !

CÉLICOUR.

Ho ! très-jolie !
Oui, j'en convien.

CLITON.

N'en dites rien, je vous supplie ;
Dans la maison n'en dites rien.

CÉLICOUR.

Pour cela non. Je vous supplie
De trouver bon qu'il n'en soit rien.
Finissons. Vous avez du crédit sur ma tante ;
A garder le secret voulez-vous m'engager ?

CLITON.

Si je le veux !

CÉLICOUR.

Je puis encor vous ménager.

J'aime Agathe. A mes vœux que sa mère consente ;
Et je veux bien tout oublier.

CLITON.

Que n'ai-je le crédit dont je vois qu'on me flatte !
Mais....

CÉLICOUR.

Point de *mais*. Je n'ai qu'un mot : la main d'Agathe ;
Si non, je vais tout publier.

SCÈNE V.

CLITON, *seul*.

AH ! quelle adresse !
La traîtresse !
Comment prévoir
Un trait si noir ?
Ah ! mon ivresse,
Ma tendresse,
Mon ivresse
Ne m'a fait voir
Qu'un fol espoir.
C'est par moi, par moi-même
Qu'elle a su me punir.
A mon rival qu'elle aime,
C'est moi qui vas l'unir.
Dans ce péril extrême,

Sauvons du moins l'honneur.
Faisons... Quoi? Leur bonheur!
Ah! quelle adresse! &c.

SCÈNE VI.

ORFISE, CLITON.

ORFISE (*avec émotion*).

Vous êtes là, Cliton, bien calme & bien tranquille;
Et moi, je suis dans la douleur.
Ma fille....

CLITON.

Eh bien?

ORFISE.

Votre pupile....
Vous m'avez prédit mon malheur.
Elle est amoureuse à son âge,
De mon étourdi de neveu;
Et mon frère, cet homme sage,
Me demande, à moi, mon aveu.

AIR.

Il est bien tems qu'on me consulte.
Ah, mon ami!
C'est une insulte;

Et de douleur j'en ai frémi.
Pour me tromper tous deux s'entendre !
Trahir une tante, une fœur !
Ah, mon ami ! quelle noirceur !
Séduire un cœur facile & tendre ;
Et puis venir me dire à moi :
« Ma fœur, l'Amour nous fait la loi ! »
Non, non, qu'ils cessent d'y prétendre.
Non, Cliton, ce n'est pas à moi
Qu'un fol amour fera la loi.
Mère imprudente ! à quoi m'expose
Ma foiblesse & ma bonne-foi.
De mon malheur je suis la cause.
Dans votre fein je le dépose :
Fidele ami, secourez-moi.

CLITON.

Eh, Madame ! l'on fait que vous êtes si bonne !

ORFISE.

Je le suis ; mais non pas assez
Pour former ces nœuds insensés.
N'ayez pas peur que j'abandonne
Ma fille à ses folles amours ;
Et pour en abréger le cours,
Je vais lui déclarer l'époux que je lui donne.

CLITON.

Vous avez fait un choix ?

ORFISE.

Oui, le choix d'un époux
Aimable & vertueux, éclairé, ſage & doux,
D'un caractère honnête & d'un eſprit ſolide,
Qui ſera ſon ami, ſon conſeil & ſon guide;
Et cet homme unique, c'eſt vous.

CLITON.

Moi, Madame?

ORFISE.

Oui, vous-même.

CLITON (*à part*).

Ah! Maudite imprudence!

ORFISE.

Ma fille eſt ſous ma dépendance;
Je diſpoſerai de ſa main.
Et quant à mon neveu, nous nous quittons demain.

CLITON (*à part*).

Qu'ai-je fait!

SCÈNE VII.

ORFISE, CLITON, ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR.

ORFISE.

Oui, demain nous nous quittons, mon frère.

ORONTE.

Ma sœur, en vérité je ne sais pas pourquoi
Vous vous êtes mise en colère.
Nos enfans s'aiment : je n'y voi
Ni crime, ni malheur. Ils sont de bonne-foi,
Et tous deux en âge de plaire.
Vous êtes plus riche que moi,
Voilà tout.

ORFISE.

Fi, Monsieur ! quelle indigne pensée !
Riche, ou non, votre fils est un jeune étourdi,
Ma fille une jeune insensée :
Moi, Monsieur, je suis mère, & je suis offensée ;
Ils ne se verront plus. C'est moi qui vous le di.

ORONTE.

Voulez-vous que ce soit la raison qui l'emporte,
Ma sœur ? prenons quelqu'un qui nous mette d'accord,

Cliton, votre ami, peu m'importe.
C'eſt à lui que je m'en rapporte ;
Et je céderai, ſi j'ai tort.

ORFISE.

Vous prenez Cliton pour arbitre !

ORONTE.

Oui, ma ſœur. N'eſt-ce pas un ſage ?

ORFISE.

Aſſurément !

ORONTE.

Eh bien, qu'il nous juge à ce titre.

ORFISE.

Volontiers. Je ſouſcris d'avance au jugement.

ORONTE.

Sans appel ?

ORFISE.

Sans appel. La faveur n'eſt pas grande.

ORONTE.

C'eſt tout ce que je vous demande.
Çà, notre juge, allons, prononcez librement.

CLITON (*à part*).

Que dirai-je ?

CÉLICOUR (*bas*).

Parlez, ou je parle moi-même.

CLITON.

Vous avez sur Agathe un empire suprême,
Madame; & vos desirs sont pour elle des loix.

ORFISE (*à Oronte*).

Eh bien?

CLITON.

Mais une mère, à ses enfans qu'elle aime,
De son autorité ne fait sentir le poids
Qu'avec une douceur extrême.

ORFISE.

Ne m'avez-vous pas dit cent fois,
Qu'il seroit imprudent de les unir ensemble?

CLITON.

Oui.... Mais à présent, il me semble
Plus dangereux encor d'exercer tous vos droits.

ORFISE.

Monsieur, point de foiblesse, & point de déférence!
(*bas.*)
Voulez-vous leur donner sur vous la préférence?

CLITON.

Ah, Madame! je sens tout ce que je vous dois,

---

* Chaque fois que Cliton paroît pencher du côté d'Orfise, Célicour lui montre la lettre, & la peur lui fait changer d'avis.

ORFISE.

Prononcez donc.

CLITON.

J'héſite, & ce n'eſt pas ſans cauſe.
A des regrets, ſans doute, un fol amour expoſe...
Mais Agathe a choiſi ; je ſouſcris à ſon choix.

ORFISE.

Mais, Monſieur, c'eſt à vous que ma fille eſt promiſe ;
Et c'eſt à moi qu'elle eſt ſoumiſe.

ORONTE & CÉLICOUR.

Lui ! lui ! l'époux d'Agathe !

CLITON.

Ah, Madame ! ceſſez
D'affliger ces deux cœurs que l'amour a bleſſés.

ORFISE.

C'eſt vous, Cliton ! c'eſt vous qui voulez que je livre
Ma fille à ce jeune homme !

CLITON.

Oui, faiſons deux heureux,
Madame : auprès de vous, ſous vos yeux ils vont vivre ;
Et vous ſerez ſage pour eux.

ORFISE.

Non, cela n'eſt pas concevable.
Quel homme !

ORONTE.

ORONTE.

Allons, ma sœur.

ORFISE.

Je l'avoue, il m'accable.

ORONTE.

Ici les vains détours ne sont plus de saison :
Il faut céder.

ORFISE.

Je cède.

CÉLICOUR.

Ah, Madame!

AGATHE.

Ah, ma mère!

ORFISE.

Rendez-lui grace.

ORONTE.

Eh bien, n'avois-je pas raison?

CÉLICOUR (*à part, rendant la lettre à Cliton*).

Tenez, l'homme de bien. Je me tais; mais j'espère
Que vous ne serez plus l'ami de la maison.

QUINQUE.

ORFISE.

Le voilà, le vrai modèle
De la candeur & du zèle;

Le vrai ſage, le voilà.
Je veux que de ce trait-là
Soit fait un récit fidèle.
Dans mille ans on le lira;
En le liſant chacun dira :
Le voilà, le vrai modèle
Des amis de ce tems-là.

ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR (*en ironie*).

Le voilà, le vrai modèle
De la candeur, &c.

CLITON, (*à part*).

Le voilà, le vrai modèle
De la malice femelle;
Et ſa dupe, la voilà.
Tu croyois te jouer d'elle,
Pauvre ſot! qu'as-tu fait-là?

Fin du troiſième & dernier Acte.

LUCILE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANT;

Repréfentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 5 Janvier 1769.

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.

ACTEURS.

LUCILE.

TIMANTE.

DORVAL père.

DORVAL fils.

BLAISE, Paysan.

JULIE.

UN LAQUAIS.

Filles & Garçons du Village.

La scène est dans la Maison de campagne de Timante.

LUCILE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un Cabinet de toilette*).

LUCILE, JULIE.

JULIE (*coeffant Lucile*).

Voici, Mademoiselle, un beau jour !

LUCILE.

Ah ! Julie ;
C'eſt le plus beau jour de ma vie.

JULIE.

Tandis que votre père ordonne le feſtin,
Les hautbois ſont déjà retentir le village.
On veut vous voir, on veut danſer dès le matin.

LUCILE.

De ma félicité c'eſt pour moi le préſage.
Mais mon nourricier, Blaiſe, en ſera-t-il témoin ?

JULIE.

Oui, dès hier on a pris ſoin
De faire partir un meſſage.

LUCILE.

Et penses-tu qu'il vienne ?

JULIE.

Oui, malgré son veuvage;
A votre noce il dansera.

LUCILE.

J'espère au moins qu'il jouira
De ma joie ; & je veux que son cœur la partage.

AIR.

Qu'il est doux de dire en aimant,
Je suis sûre de plaire,
De faire
Un époux d'un amant!
Nous aurons pour loix nos desirs :
Pour nous l'hymen est l'amour même.
Nœuds pleins d'attraits, enchaînez ce que j'aime
Dans le sein des plaisirs.
Nous vivrons exempts des atteintes
Du soupçon qui trouble les cœurs :
Jamais de feintes,
Jamais de plaintes ;
Des jours pleins de douceurs.
Un Dieu paisible,
Tendre & sensible
Les semera de fleurs.

Qu'il est doux de dire, &c.

SCÈNE II.

DORVAL, LUCILE, JULIE.

DORVAL.

LUCILE! non, jamais je ne vous vis si belle.

LUCILE.

Le bonheur embellit.

DORVAL.

Vous allez être à moi!
Ah! n'est-ce point un songe? A peine je le croi.

LUCILE.

L'illusion seroit bien douce!

DORVAL.

Et bien cruelle!

LUCILE.

Rassurez-vous.

DORVAL.

L'excès de ma félicité,
Sa douceur, sa tranquillité,
Me semble si peu naturelle,
Qu'à mon réveil j'en ai douté.

AIR.

Quel réveil! quel enchantement!
Autour de moi, dans ce moment,
S'exhale une volupté pure,
Et, comme vous, tout est charmant.
Des fleurs qui parent la verdure,
Nous allons être couronnés.
Ce jour brillant est la peinture
Des jours qui nous sont destinés.
Tout s'embellit dans la Nature,
Aux yeux des Amans fortunés.
Quel réveil! &c.

LUCILE,

(*appuyant son bras négligemment sur le dossier de son siège, & regardant Dorval*).

Dorval!

DORVAL (*saisissant la main de Lucile & la baisant*).

Oh! ma chère Lucile!
Qu'à nos vœux le ciel est docile!
Est-il un bonheur plus parfait
Que le mien?

LUCILE.

Dites, que le nôtre.

DORVAL (*vivement*).

Eh bien, que le nôtre: en effet,
Je ne dois plus avoir de bonheur que le vôtre.

Rien ne l'a troublé jusqu'ici,
Pas un nuage, aucun souci,
Nous voir & nous aimer, être unis l'un à l'autre ;
Voilà notre roman.

LUCILE.

Tout nous a réussi :
C'est à nous d'achever.

DORVAL

(*à Julie qui est occupée à coeffer Lucile*).

Julie, un air de fête.
Elevez cette boucle, — & cette fleur aussi :
Qu'on dise que l'Amour a couronné sa tête.

JULIE.

Comme cela ?

DORVAL.

Fort bien. Tenez, encore ici
Quelques fleurs. — A merveille.

LUCILE.

Avez-vous vu mon père ?

DORVAL.

Je n'ai pensé qu'à vous. Pardon.

LUCILE (*avec douceur*).

C'est par lui qu'il falloit commencer.

DORVAL.

Il est bon ;
Il m'excusera, je l'espère.

LUCILE.

Mais moi, je vous fais la leçon !
Je vous gronde ! on diroit que je suis votre femme.

DORVAL.

Ah ! vous en avez tous les droits :
L'amour avant l'hymen les a pris sur mon ame.

LUCILE.

J'en abuserai.

DORVAL.

Vous, Lucile !

LUCILE.

Je le crois.

DORVAL.

Abusez.

LUCILE.

On m'a peint souvent le mariage
Comme un écueil ; & je le voi
Comme un port, où l'on est à l'abri de l'orage.
J'épouse mon ami ; je compte sur sa foi.
Plus le moment approche, & plus il m'intéresse.
Mon esprit est sans trouble, & mon cœur sans effroi.

DORVAL.

Ah ! croyez-en ma tendresse :
Je me fais, de vous plaire, une suprême loi.
Epouse, amie, & maîtresse,
Ma Lucile est tout pour moi.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, TIMANTE.

TIMANTE (*en robe de chambre*).

BONJOUR, mes enfans.

LUCILE (*se levant*).

Ah, mon père!

TIMANTE.

Demeure: la toilette est un grave mystère
Qu'il ne faut point troubler.

DORVAL.

Pardonnez: j'aurois dû...

TIMANTE.

Quoi?

LUCILE.

Se présenter...

TIMANTE.

Tems perdu.
Et penses-tu que je me choque
De voir qu'il t'aime mieux que moi?

LUCILE.

Non; mais, mon père....

TIMANTE (*à Dorval*).

Elle ſe moque.

Va, j'aurois fait tout comme toi.

Tu m'aimeras aſſez ſi ma fille t'eſt chère.

Êtes-vous heureux ?

LUCILE & DORVAL.

Oui, nous le ſommes.

TIMANTE.

Eh bien;

(*à Dorval*).

J'en dis autant. Comment te portes-tu ? Fort bien;

N'eſt-ce pas ?

DORVAL.

Oui, fort bien.

TIMANTE.

Nous ferons bonne chère.

Chacun ſon rôle, & c'eſt le mien.

A la noce de ma Lucile,

La belle humeur préſidera.

Si l'ennui nous vient de la ville,

A la ville au plus vîte il s'en retournera.

AIR.

Autour de moi, j'entends, je veux

Que tout le monde ſoit heureux.

On perd tout l'or que l'on entaſſe.

C'eſt pour répandre que j'amaſſe.

Autour de moi j'entends, je veux
Que tout le monde soit heureux.
De tant de bien
Hélas ! que faire ?
Mon nécessaire,
A moi, n'est rien.
Un toît paisible, où je sommeille;
Un bon dîner, un bon habit,
D'un bon vin, qui me rajeunit,
A mes repas une bouteille;
Et tout est dit.
Quand j'ai dîné, quand j'ai dormi;
De tant de bien, hélas! que faire ?
Oh ! je sais bien qu'en faire :
Une bonne affaire !
D'un malheureux faire un ami.
On perd tout l'or que l'on entasse.
C'est pour répandre que j'amasse.
Autour de moi j'entends, je veux
Que tout le monde soit heureux.

DORVAL.

C'est un moyen bien sûr pour être heureux soi-même;

TIMANTE.

Je ne connois que celui-là.
Ma folie est que chacun m'aime.
Je donnerois tout l'or du Pérou pour cela.

Allons, dépêche-toi, ma fille. Et toi, Julie;
Crois-tu qu'elle fera jolie?

JULIE.

Je prends Monfieur pour juge: il en décidera.

TIMANTE (*à Dorval*).

Ton père eft-il levé?

DORVAL.

Je ne fais.

TIMANTE.

Là nobleffe
Eft pareffeufe en tems de paix.
Ce n'eft pas un reproche au moins que je lui fais:
Car je voudrois que la molleffe
Fût le prix des travaux guerriers;
Et je refpecte la vieilleffe
Qui repofe fur fes lauriers.
Le voici. La fanté brille fur fon vifage.

SCÈNE IV.

Les mêmes, DORVAL père, (*en robe de chambre*).

TIMANTE.

Eh! bonjour!

DORVAL *père.*

Bonjour, mon ami.

TIMANTE.

Comment vous va?

DORVAL *père.*

J'ai bien dormi.
Le ſommeil eſt ſi doux quand l'ame eſt ſans nuage!
Eh bien, mes enfans, ètes-vous
Bien d'accord, bien ſûrs l'un de l'autre?
Timante, ils ont leur tour; nous avons eu le nôtre.

TIMANTE.

Et nous n'en ſommes point jaloux.

DORVAL *père.*

Mais Lucile eſt èblouiſſante!

TIMANTE.

La trouvez-vous appétiſſante?

DORVAL *père* (*à Lucile*).

Pardon : j'use déjà du droit de père.

TIMANTE.

Bon !

Chez nos enfans point de façon.

Nous y serons toujours les maîtres.

Ma fille, je m'en tiens aux mœurs de nos ancêtres.

Je sais bien qu'aujourd'hui l'on fuit ses grands parens ;

Comme de vieux censeurs & d'ennuyeux tyrans ;

Mais garde-toi de jamais prendre

Cet usage dénaturé.

LUCILE.

Ah, mon père ! chez moi vous serez révéré.

TIMANTE.

J'y porterai la joie, & je veux l'y répandre.

Allons, pour commencer d'en agir librement,

Déjeunons tout bonnement

A côté de sa toilette.

(*Il sonne*).

Du thé, du vin de Rota.

Moquons-nous de l'étiquette

Et du sot qui l'inventa.

(*Ils s'asseyent autour d'une table, où l'on sert le déjeuné*).

QUATUOR.

ENSEMBLE.

Où peut-on être mieux

Qu'au sein de sa famille ?

Vivons, aimons } Tout eſt content, le cœur, les yeux.
Vivez, aimez } Comme nos bons aieux.

DORVAL & LUCILE.

Les noms d'époux,

TIMANTE & DORVAL *père.*

De père,

DORVAL.

Et de fils,

LUCILE.

Et de fille ;

TOUS ENSEMBLE.

Vivons, aimons } Sont délicieux.
Vivez, aimez } Comme nos bons aieux.

DORVAL *père* (*à ſon fils*).

Toi que j'aime,

TIMANTE (*à Lucile*).

Toi qui m'es chère ;

DORVAL *père.*

Mon enfant,

TIMANTE.

Ma fille,

TOUS LES DEUX.

Crois-moi :

Non, le bonheur n'eſt pas choſe étrangère :
On ne le trouve que chez ſoi.

DORVAL & LUCILE.

De ſon bonheur repoſez-vous ſur moi.

DORVAL *père.*

Sois galant avec ta femme.

TIMANTE.

Sois douce avec ton mari.
Qu'il liſe au fond de ton ame.

DORVAL *père.*

Qu'elle règne ſur ton ame ;
Qu'elle en ſoit l'objet chéri.

TIMANTE.

Qu'il en ſoit l'objet chéri.

DORVAL *père.*

Sois libéral,

TIMANTE.

Sois ménagère,

DORVAL *père.*

Jamais trompeur,

TIMANTE.

Jamais légère.
Suis ſes penchans,

DORVAL *père.*

Préviens ſes goûts.

TOUS LES DEUX.

Ces ſoins touchans ſeront ſi doux !

C'eſt peu d'aimer ; il faut lui plaire.

LUCILE & DORVAL.

Oui toujours, oui, je veux lui plaire :
Et j'en fais mes ſoins les plus doux.

TIMANTE (*à Dorval*).

Elle eſt timide ;

DORVAL *père* (*à Lucile*).

Il eſt ſenſible ;

TOUS LES DEUX.

Que l'amitié tendre & paiſible ;
Avec l'amour règne entre vous.

DORVAL & LUCILE.

Que l'amitié tendre & paiſible
Avec l'amour règne entre nous.

LES DEUX PÈRES.

Mon fils !

LUCILE.

Dorval !

DORVAL.

Chère Amante !

LES DEUX PÈRES.

Ma fille !

QUATUOR.

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille?
Vivons, aimons } Comme nos bons aieux.
Vivez, aimez }

TIMANTE (*à Lucile*).

Nous allons te laisser achever ta toilette.

LUCILE.

Mais....

TIMANTE.

Qu'as-tu?

LUCILE.

Je suis inquiète.
Mon père nourricier, Blaise n'arrive pas.
L'auroit-on oublié?

TIMANTE.

Non; mais de son village
La distance est longue, à son âge:
Le bon homme vient à son pas.
Et justement, c'est lui.

SCÈNE V.

Les mêmes, BLAISE.

TIMANTE.

VIENS, Blaiſe ;
Comme nous tu ſeras bien aiſe.

LUCILE (*courant dans ſes bras*).

Mon ſecond père !

BLAISE (*à part*).

Hélas ! je viens dans la douleur ;
Et j'apporte ici le malheur.

LUCILE.

Je vous demandois.

BLAISE.

Moi, ma fille !

LUCILE.

Dorval, embraſſez Blaiſe. Il eſt de la famille.

BLAISE.

Ah ! je ſens mes larmes couler.

DORVAL père (*regardant Lucile*).

Le bon naturel ! la belle ame !

LUCILE.

Vous voyez. Il est triste; il a perdu sa femme;
C'est à nous de le consoler.

BLAISE.

Ma fille, sans témoins pourrai-je vous parler ?

LUCILE.

Oui, tant qu'il vous plaira.

SCÈNE VI.

Les mêmes, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS (*à Timante*).

MONSIEUR, voilà du monde
Qui nous arrive.

TIMANTE (*à Lucile*).

Descends,
Et que Dorval te seconde.
Je vais bientôt paroître en habits plus décens.

LUCILE (*à Blaise*).

Je vous laisse un moment; & je reviens bien vite.

SCÈNE VII.

BLAISE, *seul.*

Ce beau lieu, tout ce qui l'habite ;
Tout quitter, pour venir être pauvre avec moi !
C'est inutile. Il faut d'abord être honnête homme.
On ne peut sans cela vivre en paix avec soi :
(*Il met la main sur son cœur*).
On se sent là je ne sais quoi
Et l'on ne dort pas d'un bon somme.

AIR.

Ah, ma femme ! qu'avez-vous fait ;
Méchante mère !
De la misère
Voilà l'effet.

La pauvre enfant ! quelle pitié !
Elle a pour moi tant d'amitié !
Et moi je viens lui percer l'ame !
Ah ! ma femme, &c.

Elle aime un amant qui l'adore.
Un jour de plus, une heure encore ;
Ils alloient être unis.
Hélas ! fille trop chère !
Du crime de ta mère
C'est toi que je punis.

Quitter ces beaux habits!
Retourner au village,
Y presser mon laitage,
Y garder mes brebis!
La pauvre enfant! quelle pitié!
Elle a pour moi tant d'amitié!
Et moi je viens lui percer l'ame.

Ah! ma femme!
Qu'avez-vous fait?
Méchante mère!
De la misère
Voilà l'effet.

On ne sait rien, si je me tais.
Ma fille est à son aise,
Et son cœur est en paix....?
Que dis-tu, Blaise?
Que je me taise?
Jamais, non, non, jamais.

On ne sait rien;
Ma femme est morte;
On ne sait rien....
Eh bien?
Qu'importe?
Je le sais, moi.
La bonne-foi,
Voilà ma loi.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

BLAISE, LUCILE.

LUCILE.

ENFIN je me suis échappée ;
Et de mon bonheur occupée,
Je viens en jouir avec vous.

BLAISE.

Ici l'on est heureux.

LUCILE.

Oui, soyez-le avec nous.

AIR.

Tout ce qui peut toucher une ame ;
Se réunit pour me charmer.
Heureuse fille, heureuse femme ;
Tout respire ici pour m'aimer.
De sa main l'amour couronne
Ma tendresse & mes desirs ;
Et la chaîne qu'il me donne,
Est l'ouvrage des plaisirs.
Tout ce qui peut ; &c.

BLAISE.

Et moi, Lucile, & moi, je viens vous affliger.

LUCILE.

Non. J'ai bien ressenti vos peines;
Mais j'espère les soulager.

BLAISE.

Je donnerois pour vous tout le sang de mes veines.

LUCILE.

Ah! c'est à moi... Parlez. Je suis riche; & du moins,
Je dois pourvoir à vos besoins.

BLAISE.

Rien ne me manque, hélas! que le repos de l'ame.
Vous savez... J'ai perdu ma femme.

LUCILE.

Je l'ai bien pleurée.

BLAISE.

Elle avoit
Une fille.

LUCILE.

Oui, ma sœur de lait.
A peine j'étois en nourrice,
Elle mourut.

BLAISE

On vous l'a dit....
Sa mère, il est vrai, la perdit...
Je ne puis,.... Je suis au supplice.

LUCILE.

Que ne vit-elle encor ! par un juste retour,
Ma maison eût été la sienne;
Et peut-être le même jour,
Auroit vu sa noce & la mienne.

BLAISE.

Vous avez tant d'honnêteté!

LUCILE.

Vous connoissez mon cœur.

BLAISE.

Je n'en ai point douté.

LUCILE.

Votre exemple lui seul m'auroit rendue honnête.

BLAISE.

On va vous marier ; c'est pour vous une fête ;
Et moi, je viens la troubler.

LUCILE.

Vous, Blaise !

BLAISE.

Oui, moi. Que ne puis-je
Me taire & dissimuler !

LUCILE.

Quoi ! mon bonheur vous afflige,
Au lieu de vous consoler !

A l'amour de Dorval auroit-on fait injure ?
Je réponds de son cœur : il est digne du mien.

BLAISE.

On ne m'en a dit que du bien.

LUCILE.

Vous me flattez.

BLAISE.

Non, je vous jure.
Mais, hélas ! . . .

LUCILE.

Achevez.

BLAISE.

Ma chère fille !

LUCILE.

Eh bien !

BLAISE.

Tout vous rit, tout vous plaît dans ce lieu magnifique ;
Un père opulent, un époux
Riche, aimable, & digne de vous ;
Quelle comparaison avec mon toit rustique !
(*vivement.*)
Mais, ma fille, crois-moi, sans faire de jaloux,
On peut être heureux parmi nous,
Avec la paix & l'innocence ;
Et la fortune, & la naissance
N'ont pas de biens plus vrais, ni de plaisirs plus doux.

LUCILE.

Hélas ! que j'aime à vous entendre,
Avec un ſentiment ſi naïf & ſi tendre,
De votre obſcurité vanter ainſi les biens !

BLAISE.

Eſtime-les, ma fille : ils vont être les tiens.
Ta fortune a changé de face.
Ton malheur eſt d'avoir commencé d'en jouir.

LUCILE.

Que dites-vous ? Quelle diſgrace ? . . .

BLAISE.

Il n'eſt plus tems de t'éblouir.

LUCILE.

Comment ?

BLAISE.

Chez moi, l'enfant qui fut mis en nourrice,
Ce n'eſt pas toi.

LUCILE.

Qu'entends-je ?

BLAISE.

On fit, à mon inſu,
Cet échange qui m'a déçu.
Ta mère a révélé ſon coupable artifice.
Elle a trompé Timante.

LUCILE (*ſe jettant dans ſes bras*).

Ah, mon père !

BLAISE.

Je ſens
Combien je ſuis cruel. Dis-le moi, j'y conſens.
Moi, j'ai dit ce que j'ai dû dire.

LUCILE.

Mon père !

BLAISE.

Adieu. Je me retire.
(*Il veut s'en aller*).

LUCILE.

Quoi ! vous m'ôtez mon ſeul appui !
Ah ! puiſque je retrouve un père,
Laiſſez-moi pleurer avec lui,
Non pas ma honte, hélas ! mais celle de ma mère !
Elle a donc fait l'aveu de ce crime caché !

BLAISE.

Hélas ! crois-tu que je l'invente ?

LUCILE.

Ah, Dorval ! ... C'en eſt fait. Le voile eſt arraché.
(*à Blaiſe.*)
Pardonnez la douleur, les regrets d'une amante.
Non, je ne rougis point d'un père homme de bien ;
Et le ſort que m'eût fait Timante,
Ne me fait point haïr le mien.
Mais Dorval, mais l'amant que j'aime,
Hélas ! que j'aimerai toujours !

BLAISE.

Ma fille, à tes regrets je laisse un libre cours.
Mais tu fais ton devoir; je m'en fie à toi-même.

LUCILE.

Ne vous éloignez pas.

BLAISE.

Ma fille, j'attendrai.

LUCILE.

Il attendra! ... Je le suivrai.

SCÈNE IX.

LUCILE, *seule.*

(*en se dépouillant de toute sa parure de noce*).

AIR.

Au bien suprême,
Hélas! je touchois de si près!
O toi que j'aime!
Tu m'adorois.
Le charme cesse,
Et ne me laisse
Que les regrets.
Sans résistance,
Quittons l'objet de tant de pleurs.
Vaine constance!
Je sens que je me meurs.

SCÈNE X.

LUCILE, JULIE.

JULIE.

DUO.

AH! ma belle maîtresse!
Quelle douleur vous presse?
Qui fait couler vos pleurs?

LUCILE.

Tu n'as plus de maîtresse.
Laisse couler mes pleurs.

JULIE.

Vous qui de tous les cœurs
Captivez la tendresse!

LUCILE.

Tout ce qui m'intéresse
Ajoûte à mes malheurs.

JULIE.

La foule des plaisirs
Autour de vous s'empresse.

LUCILE.

Non, non, le charme cesse ;
Qui trompoit mes desirs.

JULIE.

Ah ! ma belle maîtresse,
Quelle douleur vous presse ?
Qui fait couler vos pleurs ?

LUCILE.

Tu n'as plus de maîtresse :
Laisse couler mes pleurs.

JULIE.

J'avois mis tant d'adresse
A vous parer de fleurs !

LUCILE.

Non, leur éclat me blesse.
Laisse couler mes pleurs.

JULIE. LUCILE.
Tout annonce un jour propice ;
Et tout change en un moment !
Quelle épreuve ! quel supplice ;
Pour le cœur d'un tendre amant !

SCÈNE XI.

DORVAL, LUCILE, JULIE.

JULIE.

TRIO.

Est-ce vous qui causez ses larmes?
Venez la voir dans la douleur.

DORVAL.

Quoi! Lucile est dans la douleur!
Et moi j'ai pu causer ses larmes!
Ah, Lucile! au nom de vos charmes,
Quel est mon crime ou mon malheur!

LUCILE.

Ah, Julie! ah! quelle douleur!
Laissez-moi cacher mes larmes.

DORVAL.

Ai-je pû causer vos larmes?

LUCILE.

Non, c'est l'excès du malheur.

DORVAL & JULIE.

Voyez à vos genoux,
Un amant, un époux.

Daignez le voir, daignez l'entendre.
C'eſt un amant, c'eſt un époux.

LUCILE.

Dorval à mes genoux !
Ah ! levez-vous, éloignez-vous.
Non, non, ce nom ſi tendre,
Ce nom d'amant, ce nom d'époux ;
Je ne dois plus l'entendre :
Il n'eſt plus fait pour nous.

DORVAL.

Hélas ! encore à l'inſtant même,
Ces noms pour nous
Etoient ſi doux !

LUCILE.

Hélas ! encor, encor de même,
Ces noms pour nous
Seroient ſi doux !
Mais....

DORVAL.

Quoi ?

LUCILE.

Dorval, éloignez-vous.

DORVAL.

Non, vous ne m'aimez plus.

LUCILE.

Croyez que je vous aime;
Mais ſans eſpoir.
Ne plus vous voir,
Eſt mon devoir!

DORVAL.

Ne plus nous voir!
Quoi! ſans eſpoir!
Ah! quel devoir!

JULIE, LUCILE, DORVAL.

JULIE.	Tout annonce un jour propice,
	Et tout change en un moment!
LUCILE.	Quelle épreuve! quel ſupplice,
	Pour le cœur d'un tendre amant!
DORVAL.	Quelle épreuve! quel ſupplice,
	Pour le cœur d'un tendre amant!

(*Lucile ſort.*)

SCÈNE XII.

DORVAL, JULIE.

DORVAL.

Elle me fuit ! dis-moi ce qui peut la troubler.
Son père ?...

JULIE.

En le quittant elle étoit dans la joie.

DORVAL.

Elle n'a vu que Blaise.

JULIE.

Il vient de lui parler.

DORVAL.

Julie, à l'instant même il faut que je le voie.
Va me l'appeller.

SCÈNE XIII.

DORVAL, *seul.*

Oui, quelqu'un m'aura noirci.
On a mille envieux le jour qu'on se marie.
Blaise aura recueilli quelques traits de l'envie ;
Mais je vais en être éclairci.

SCÈNE XIV.

DORVAL, BLAISE.

DORVAL.

Blaise, avant de vous voir Lucile étoit heureuse.
Elle n'a vu que vous ; quelle amertume affreuse,
Quel poison dans son ame avez-vous répandu ?

BLAISE.

Monsieur, j'ai fait ce que j'ai dû.

DORVAL.

Ce que vous avez dû ! sans doute
C'est du mal qu'on a dit de moi,
Que vous croyez vous-même, & que Lucile écoute ?

BLAISE.

Non, je vous en donne ma foi.
Tout le monde ici vous révère.
A Lucile ! du mal de vous !
Elle n'en croiroit pas son père.

DORVAL.

Qui peut donc l'affliger dans des momens si doux ?
Pourquoi me fuir ? Pourquoi n'est-elle plus la même ?

BLAISE.

Ah ! c'est peu de vous honorer ;
Pour son malheur, elle vous aime.

DORVAL.

Son malheur, en est-ce un de se voir adorer ?

BLAISE.

Son sort, je le sais bien, étoit digne d'envie.

DORVAL.

Et qui l'empêche d'en jouir ?

BLAISE (*tristement*).

Moi.

DORVAL.

Vous !

BLAISE.

Je n'ai jamais su flatter ni trahir.

DORVAL.

C'est par toi que Lucile à mes vœux est ravie !
Que t'ai-je fait, cruel, pour me désespérer ?

BLAISE.

Et pour elle & pour vous je donnerois ma vie.

DORVAL.

Apprends-moi donc, sans différer,
Quel obstacle s'oppose au bonheur où j'aspire.

BLAISE.

C'est à Lucile à vous le dire.

DORVAL (*vivement*).

C'est à toi. Je veux le savoir.
Parle, parle ; ou crains ma colère.

SCÈNE XV.

LUCILE, TIMANTE, DORVAL, BLAISE.

LUCILE.

MODÉREZ-VOUS, Dorval, & respectez mon père.

DORVAL.

Lui ! votre père !

TIMANTE (*consterné*).

Il l'est. Je suis au désespoir.

DORVAL.

Quoi !

TIMANTE.

Blaiſe en a la preuve, & je viens de la voir.

DORVAL.

Blaiſe! le père de Lucile!

LUCILE.

Dorval, épargnons-nous une plainte inutile.
Vous perdre eſt mon malheur; le ſuivre eſt mon devoir.
Adieu.

DORVAL.

Vous voulez que je meure!

TIMANTE.

Quoi, ma fille, tu veux nous quitter!

LUCILE.

Tout-à-l'heure.

DORVAL.

Ah, Monſieur! par pitié, daignez la retenir.

LUCILE.

Laiſſez-moi m'en aller où mon deſtin m'appelle.

DORVAL (*vivement*).

Hélas! c'eſt à préſent qu'il faut vous ſouvenir
De votre tendreſſe pour elle.
Vous l'avez tant aimée!

TIMANTE.

Oui. Du fruit de mes ſoins

J'allois jouir. J'étois si fier d'être son père !
Avec sa probité, Blaise me désespère.

BLAISE.

Pardon. C'est à regret : mes pleurs en sont témoins.

TIMANTE.

Tu me fais bien du mal !

BLAISE.

Hélas ! je le partage.

TIMANTE.

Va, je ne t'en aime pas moins ;
Je t'en estime davantage.
Mais moi, me voilà seul & dans l'affliction ;
Riche, mais bientôt vieux, délaissé, sans famille.
Blaise est bien plus heureux ! il retrouve sa fille ;
Et fait une belle action.
Vous pleurez tous ; mon sort vous touche & vous afflige.
Eh bien ! pourquoi nous affliger ?
A nous quitter qui nous oblige ?
Si le sort est injuste, il faut le corriger.
Lucile, laissons dire Blaise.
Comme nous qu'il soit à son aise ;
Et qu'il laisse en paix mes vieux jours.
Sois ma fille. Je veux que tu le sois toujours.

BLAISE & LUCILE.

Ah ! Monſieur !

DORVAL.

Achevez, & de votre naiſſance ;
Lucile, gardons le ſecret.
Je crains, je l'avoue à regret,
Que mon père en ait connoiſſance.

LUCILE.

Il le ſaura. Moi, l'abuſer !
Non, Dorval, non, plus de myſtère.
Je ſuis fille de Blaiſe, & ne veux point le taire.
Son exemple m'apprend à ne rien déguiſer.

DORVAL.

Je ſuis perdu.

TIMANTE.

C'eſt moi qui veux, avec prudence,
Me charger de la confidence.
Le voici. Laiſſez-moi ménager doucement
Et ſa délicateſſe, & ſon étonnement.

SCÈNE XVI.

DORVAL père, TIMANTE.

DORVAL *père.*

Où sont nos jeunes gens ?

TIMANTE.

Paix, ils sont en dispute.

DORVAL *père.*

Avant que d'être mariés ?
C'est de bonne heure !

TIMANTE.

Vous riez;
Mais à l'air dont cela débute,
Ma foi rien n'est plus sérieux.

DORVAL *père.*

Les amans sont capricieux !
Je gage que mon fils a tort.

TIMANTE.

Non: c'est Lucile
Qui du bon homme Blaise écoute les conseils ;
Et comme il est sévère, il la rend difficile.

DORVAL *père*.

Sur quoi donc ?

TIMANTE.

Sur un point qui touche vos pareils;
Au préjugé de la naiſſance
Elle prétend que vous tenez.
Des aieux dont nous ſommes nés,
Vous n'avez pas, dit-elle, aſſez pris connoiſſance.

DORVAL *père*.

Quelle idée ! & dans quel moment
Lui vient cette délicateſſe !
De ceux de mon état je n'ai point la foibleſſe;
Et pour moi l'habitude à penſer noblement,
Fait tout le prix de la nobleſſe.

TIMANTE (*avec une joie timide*).

Quoi ! tout de bon ?

DORVAL *père*.

Aſſurément.
Et puis, n'avez-vous pas une place honorable,
Un état dans le monde, un bien conſidérable ?

TIMANTE.

Et vraiment, c'eſt avec ſon bien
Qu'un homme opulent en impoſe.
On croiroit que c'eſt quelque choſe;
Et le plus ſouvent ce n'eſt rien.

DORVAL *père*.

Eh, Monſieur ! dans le monde eſt-ce que l'on publie
Qui l'on eſt ? d'où l'on vient ?

TIMANTE.

Tout se fait.

DORVAL *père.*

Tout s'oublie.

TIMANTE.

L'Envie a des yeux vigilans.

DORVAL *père.*

La modestie & la décence
Font passer la richesse en faveur des talens.
On ne recherche la naissance
Que des parvenus insolens.

TIMANTE.

Lucile est si modeste, & si douce, & si bonne!

DORVAL *père.*

Oui, je suis sûr qu'elle plaira.
Elle n'humilira personne;
Personne ne l'humilira.

DUO.

TIMANTE (*avec timidité*).

N'est-il pas vrai qu'elle est charmante,
Caressante,
Si décente!
Qui n'aimeroit cet enfant-là?

DORVAL (*avec impatience*).

Eh! je vous dis qu'elle m'ènchante.
Comme vous je sais tout cela,

TIMANTE.

Elle a certaine grace.... là,
Si naturelle, si touchante!

DORVAL *père.*

Eh! je vous dis qu'elle m'enchante,
Comme vous je sais tout cela,

TIMANTE.

Elle est sensible, caressante,

DORVAL *père.*

Eh oui, sensible, caressante,

TIMANTE.

Qui n'aimeroit cet enfant-là!

DORVAL *père.*

Comme vous je sais tout cela.

TIMANTE.

Quel dommage que la naissance!...

DORVAL *père.*

Encor! Eh bien, je l'en dispense.

TIMANTE.

Tout iroit bien sans ce point-là.

DORVAL *père.*

Passons, passons sur ce point-là.

TIMANTE (*avec embarras*).

Oui, mais....

DORVAL *père.*

Quoi donc ?

TIMANTE.

La pauvre enfant !

DORVAL *père.*

Voilà bien du myſtère !

TIMANTE.

Que ne puis-je me taire !
Mais on me le défend.

DORVAL *père.*

Eh bien, parlez.

TIMANTE.

La pauvre enfant ! . . .
N'eſt-il pas vrai qu'elle eſt charmante ?
Qui n'aimeroit cet enfant-là ?

DORVAL *père.*

Eh ! je vous dis qu'elle m'enchante.
Comme vous je ſais tout cela.

(*Fin du Duo*).

TIMANTE.

Vous croyez donc qu'elle fera,
Dans le monde, oublier ſon père ?

DORVAL *père.*

Le faire oublier ! ah ! j'eſpère

Que

Que jamais on ne l'oublira.
Vous êtes aussi trop modeste.

TIMANTE.

C'est que vous ne savez pas tout.

DORVAL *père*.

Dites-moi donc vite le reste ;
Car ma patience est à bout.

TIMANTE (*en tremblant*).

Et si je vous dis que Lucile
Eût de pauvres gens pour aieux ;
Des laboureurs ?

DORVAL *père* (*brusquement*).

Eh bien, des laboureurs... tant mieux.
C'est une classe honnête autant qu'elle est utile.

TIMANTE (*avec une joie timide encore*).

Ah ! que c'est bien penser !

DORVAL *père* (*vivement*).

Et qui les avilit ?
L'ingratitude & la sottise.
Moi j'honore, quoi qu'on en dise,
L'homme de bien qui me nourrit.

TIMANTE (*vivement*).

Vous devez donc honorer Blaise.

DORVAL *père*.

Oui, sans doute, & je suis bien aise
Qu'il soit l'ami de la maison.

TIMANTE (*avec sentiment*).

Hélas, vous avez bien raison !
Je sais de lui des traits... C'est le plus honnête homme !
Lui - même on l'a trompé ; mais quand vous saurez comme !...
Aussi-tôt qu'il l'a su, c'est lui qui nous l'a dit.

DORVAL *père*.

Qu'a-t-il dit ?

TIMANTE.

Il a dit.... C'est-là le difficile.
Qu'il est...

DORVAL *père*.

Achevez donc.

TIMANTE.

Le père de Lucile.

DORVAL *père*.

Blaise !

TIMANTE.

Lui-même.

DORVAL *père*.

O ciel !

TIMANTE (*affligé, à part*).

Voilà qu'il se dédit.

DORVAL *père*.

Et comment se peut-il ?

TIMANTE.

Un malheureux échange.

Ma fille mourut; & l'on mit

La sienne à la place.

DORVAL *père.*

Il permit! . . .

TIMANTE (*vivement*).

Non, c'est à son insu.

DORVAL *père.*

Quelle aventure étrange!

TIMANTE (*avec inquiétude & timidité*).

Eh bien?

DORVAL *père.*

Vous m'avez interdit.

TIMANTE (*tristement*).

Faut-il congédier la fête?

DORVAL (*après un silence, vivement*).

Non, mon ami. Blaise est honnête;

Et sa probité l'ennoblit.

SCÈNE XVII.

TIMANTE, DORVAL père, DORVAL fils, LUCILE, BLAISE, JULIE.

TIMANTE.

VENEZ, mes enfans. La nobleſſe
Avec nous veut bien s'oublier.

DORVAL *père.*

Ce n'eſt point ſe méſallier
Que d'admettre chez ſoi l'honneur & la ſageſſe.

DORVAL *fils.*

Mon père!

DORVAL *père.*

Sois heureux.

LUCILE.

Monſieur!

TIMANTE.

Je te défends
De jamais m'appeller autrement que ton père.

DORVAL *fils.*

Eh oui, par vos bienfaits, nous ſommes vos enfans.

TIMANTE.

Mes bienfaits ſont payés. Et vous, Blaiſe, j'eſpère
Qu'avec nous vous allez vivre exempt de travaux.

BLAISE.

Monsieur, nous n'oublirons jamais ce que nous sommes.

DORVAL *père.*

Mon ami, trop heureux les hommes
Qui par le cœur sont vos égaux.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

La jeunesse du voisinage
Vient à la mariée offrir, selon l'usage,
Et la couronne, & le bouquet.

TIMANTE.

Qu'on ouvre le salon, l'office & le buffet;
Qu'on déjeûne & qu'on danse; & pour tout le village
Que ce jour fortuné soit un jour de banquet.

Des Villageois & Villageoises viennent en dansant présenter à Lucile le bouquet de noce, & le chapeau de fleurs.

COUPLETS.

UNE VILLAGEOISE.

Chantons deux époux
Que sous ses loix l'Amour assemble ;
Chantons deux époux
Qu'il joint de ses nœuds les plus doux.

Autour d'eux il nous semble
Danser tous deux jeunes ormeaux,
Qui s'élèvent ensemble
Pour unir leurs rameaux.

UNE AUTRE VILLAGEOISE.

Heureux parmi nous,
Protégez-nous sous votre ombrage ;
Heureux parmi nous,
N'ayez ni rivaux ni jaloux.

Si l'amour est volage
C'est pour s'enfuir loin des palais,
Et chercher au village
L'innocence & la paix.
Heureux parmi nous, &c.

UNE PETITE VILLAGEOISE.

On dit qu'à quinze ans,
On plaît, on aime, on se marie :
Je n'ai que dix ans ;
C'est encor bien loin de quinze ans.

Dites-moi, je vous prie,
Comment on abrège le tems ;
Car j'aurois bonne envie
De presser les instans.

CHŒUR.

LES VILLAGEOIS.

De la fête
Que l'Amour apprête,
La franche amitié
Veut être de moitié :
A la fête
Que l'Amour apprête,
Nous accourons tous,
Aussi joyeux que vous.

DORVAL, LUCILE, DORVAL *père* & TIMANTE.

De la fête
Que l'Amour apprête,
La franche amitié
Doit être de moitié :
A la fête
Que l'Amour apprête,
Amis, soyez tous
Aussi joyeux que nous.

LES DEUX AMANS.

Ah ! je respire.
L'heure où j'aspire,

Viens, vole, arrive, & j'y touche à l'instant.

A l'amant

Qui pour { moi / toi } soupire,

{ Je vais / Tu vas } faire un sort charmant.

CHŒUR.

De la fête, &c.

LES DEUX AMANS.

L'Amour, témoin de nos alarmes,
Ne nous a vus que plus épris :
Il sourioit à nos larmes ;
Ce sourire en étoit le prix.

Que sa faveur est sensible,
Quand on a craint ses rigueurs !
Qu'il ajoute encor, s'il est possible,
Au transport qu'il cause à nos cœurs.

CHŒUR.

De la fête, &c.

(*Le Ballet termine le spectacle*).

SILVAIN;

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANT;

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 février 1770.

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.

ACTEURS.

DOLMON, père.

DOLMON, fils aîné, sous le nom de Silvain.

DOLMON, fils cadet.

HÉLÈNE, femme de Silvain.

PAULINE & LUCETTE, filles de Silvain & d'Hélène.

BAZILE, jeune Villageois.

L'action se passe devant une maison de paysan, vis-à-vis de laquelle est un petit bois.

SILVAIN,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVAIN, *en Paysan chasseur, un fusil à la main;* HELÈNE.

HELÈNE.

DIS-MOI donc, mon ami, dis-moi ce qui t'afflige.
Tu te caches de moi: tu crains que je n'exige
Un aveu que ton cœur laisseroit échapper.

SILVAIN.

Ma femme, ce n'est rien. Non, ce n'est rien, te dis-je;
La chasse va me dissiper.

HELÈNE.

Au moment de donner ta fille
Au fils d'un simple Villageois,
Tu te rappelles, je le vois,
Ta naissance, & les biens dont jouit ta famille.
Je t'ai coûté bien cher!

SILVAIN.

J'ai fait ce que j'ai dû

Tu me tiens lieu de tout, & je n'ai rien perdu.
Je te donnai ma foi sans l'aveu de mon père :
Voilà ma seule faute : il m'en a trop puni.
Il m'a déshérité, banni,
Laissé tomber dans la misère ;
Mais eût-il été plus sévère,
D'indissolubles nœuds avec toi m'ont uni,
Et mon cœur les chérit autant qu'il les révère.
Quant à ce mariage entre nous résolu,
Je suis loin d'en rougir ! Et que fait la naissance ?
A-t-elle un plus beau titre, un droit plus absolu,
Que le titre & les droits de la reconnoissance ?
Je dois tout à ces bonnes gens.
Quand mes mains au travail n'étoient point endurcies,
Leurs généreuses mains ont labouré nos champs :
Je n'ai vu que par eux nos peines adoucies.
Moi, mes enfans, toi-même, inconnus, délaissés,
Avant d'avoir appris à travailler pour vivre,
Nous périssions ; leurs soins, leurs secours empressés
Dans notre solitude ont bien voulu nous suivre.
J'ai trouvé chez eux la pitié,
Mais la pitié sans honte, & si noble, & si tendre,
Et si semblable à l'amitié,
Que mon cœur a pu s'y méprendre.

HELÈNE.

Non, pour eux, mon ami, tu ne peux faire assez.
Mais ne me laisse pas dans mon inquiétude.
J'ai de ta confiance une douce habitude;
Je l'ai depuis quinze ans passés.

AIR.

Nos cœurs cessent de s'entendre:
Lequel des deux est changé?
Ah! ton père est-il vengé?
Nos cœurs cessent de s'entendre:
Lequel des deux est changé?
Non, ce n'est pas le plus tendre,
Non, non, ce n'est pas le mien.
Ah! je tremble. Est-ce le tien?

Quand ma main séchoit tes larmes;
Quand ta main séchoit mes pleurs,
Tout avoit pour nous des charmes,
Oui, tout, jusqu'à nos malheurs.
Nos cœurs cessent de s'entendre, &c.

SILVAIN.

Non, ma confiance est la même;
Mais il est si cruel d'affliger ce qu'on aime!

HELÈNE.

Afflige-moi plutôt; mais ne me cache rien.

SILVAIN.

Il faut t'obéir. Tu sais bien
Quel étoit le Seigneur de la terre où nous sommes ?
Juste & bon, il aimoit les hommes ;
Du pauvre Laboureur il étoit le soutien.
« Mes enfans, disoit-il, je veux que, dans ma terre ;
» L'homme recueille en paix les fruits qu'il a semés.
» Les animaux vous font la guerre ;
» Vous ne serez point désarmés ».
Que chacun dans son champ se garde & se défende :
Je cède à tous les mêmes droits :
Je veux qu'ici l'on ne dépende
Que de Dieu, du Prince & des Loix.
C'est ainsi que pensoit cet homme respectable.

HÉLÈNE.

Eh bien ?

SILVAIN.

Nous le perdons.

HÉLÈNE.

Ah! je sens, comme toi,
Que c'est un malheur véritable.

SILVAIN.

C'en est un, chère Hélène, oui, c'en est un pour moi.
Dans sa terre aujourd'hui sais-tu qui lui succède ?
Mon père.

HÉLÈNE.

Juste ciel!

SILVAIN.

C'est à lui qu'il la cède:
Mon frère en sera possesseur.
Je ne l'ai vu qu'en son bas âge;
Mais des bontés d'un père indigne ravisseur;
Et faisant de ses dons le plus honteux usage,
Il a de ses vieux ans corrompu la douceur;
Et par son arrogance il est, dans le village,
Annoncé comme un oppresseur.
Il arrive avec faste, il commande, il menace;
On dit même qu'il veut interdire la chasse.

HÉLÈNE.

Qu'allons-nous devenir!

SILVAIN.

Nous nous aimons toujours!
Quel que soit notre asyle, avec un peu de peine,
Nous aurons encor de beaux jours:
Rassure-toi, ma chère Hélène;
Marions notre fille; & sur-tout n'allons pas
Affliger nos amis au moment de la fête.
Donne à la pauvreté l'air d'une aisance honnête.
Je vais chasser pour le repas.

HÉLÈNE.

Tu reviendras bientôt ?

SILVAIN.

Je ne vais qu'à deux pas.

(*Elle rentre dans la maison*).

SCÈNE II.

SILVAIN *seul*, *la suivant des yeux*.

QUE l'amour donne de courage !
Le travail, l'indigence, elle a tout enduré ;
Et jamais un moment elle n'a murmuré.
Mais lui ferai-je encore essuyer cet orage ?
Non, il vaut mieux nous éloigner.
Ici tout me feroit connoître.
Je ferois découvert ; & je veux m'épargner
La honte & la douleur de l'être.

AIR.

Je puis braver les coups du sort ;
Mais non pas les regards d'un père.
Pour m'exposer à sa colère,
Non, mon cœur n'est pas assez fort.
La nature en vain me rappelle ;
Je sens une frayeur mortelle

Repousser mon cœur gémissant.
Pour un fils sensible & rebelle,
Un père est un Dieu menaçant.
Je puis braver, &c.

Bois naissans, que je plantai,
Champ, que j'ai rendu fertile,
Humble toit, que j'habitai,
Humble toit, qui fus l'asyle
De l'amour & de la paix;
Quoi! vous quitter pour jamais!
Oui, loin de vous je m'exile.

Je puis, &c.

SCÈNE III.

HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE.

(Lucette porte deux chaises, l'une pour sa mère, & l'autre pour sa sœur: elle les place à l'ombre du bocage).

HÉLÈNE (*à Pauline*).

Te voilà fort bien mise.

LUCETTE.

Et moi, ma mère?

HÉLÈNE (*à Lucette*).

Auſſi.

(*à Pauline*).

Ton futur va venir ; aſſeyons-nous ici :
En l'attendant, parlons de lui, ma fille.

(*Hélène & Pauline s'aſſeyent, & Lucette ſe tient debout*).

Compagne d'un époux, & mère de famille,

(*à Lucette*).

Tu dois ſavoir. . . Ceci pourroit vous ennuyer ;
Laiſſez-nous.

LUCETTE.

Ah, maman ! pourquoi me renvoyer ?
Ce qu'elle doit ſavoir, il faut que je l'apprenne :
Ce ſeroit pour vous double peine ;
Et la même leçon ſervira pour nous deux.

HÉLÈNE.

Eh bien, demeure ; tu le peux.
Ton père a fait, Pauline, un choix bien eſtimable !
Une famille honnête, un mari jeune, aimable,
Je crois même aſſez amoureux ;
Tout cela te promet le ſort le plus heureux.
Mais ne te laiſſe pas ſéduire
A ce bonheur, ſouvent fragile & paſſager :
C'eſt comme les fleurs d'un verger ;
Et tu ſais que pour les détruire,
Il ne faut qu'un ſouffle léger.

AIR.

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour ſans nuage :
Le meilleur, même au village,
A ſes peines, ſes ſoucis.
Mais les graces de ton âge
Les ont bientôt éclaircis.

L'homme eſt fier, il eſt ſauvage ;
Mais dans un doux eſclavage,
Quand c'eſt l'amour qui l'engage,
Il perd toute ſa fierté.
Il renonce à ſon empire.
C'eſt en vain qu'il en ſoupire ;
Un regard fait le ſéduire :
Il ne faut, pour le réduire,
Qu'un ſouris de la beauté.
Une femme jeune & ſage
A toujours tant d'avantage !
Elle a pour elle en partage
L'agrément & la raiſon :
Douce humeur & doux langage
Font la paix de la maiſon.

LUCETTE.

Je retiens vos leçons, maman ; je les ſuivrai :
Car j'aurai mon tour, je l'eſpère ;
Et lorſque mon mari ſera bien en colère,
Au lieu de me fâcher, je le careſſerai.

Je crains bien que ma sœur ne soit pas si docile!

HÉLÈNE.

Pourquoi donc?

LUCETTE.

Ce pauvre Bazile!
Hier encore ils étoient brouillés.

HÉLÈNE (*en se levant*).

Que dites-vous, petite fille?

PAULINE.

Ma sœur, comme vous babillez!

LUCETTE.

Oui, je sais bien que je babille;
Quand je vous dis vos vérités.

PAULINE.

N'en croyez rien, maman: nous nous sommes quittés
Fort bons amis.

LUCETTE.

Vraiment, il a l'ame si bonne;
Qu'il cède quand vous résistez;
Et c'est toujours lui qui pardonne.

HÉLÈNE (*à Pauline*).

De quoi s'agissoit-il?

PAULINE.

Bazile, hier au soir;
Au retour des champs, vint me voir;

Comme vous ſavez : lui, ma ſœur, & moi, nous fîmes
Dans le jardin cinq ou ſix tours ;
Et puis, maman, nous nous aſsîmes ;
Et puis....

LUCETTE.

Et puis, & puis ! voilà bien des détours !
Il lui parla de ſes amours ;
Il voulut ſavoir d'elle-même
S'il avoit ſu lui plaire ; il ne lui demandoit
Que trois petits mots, *je vous aime* ;
Son bonheur, diſoit-il, ſa vie en dépendoit ;
Eh bien, jamais ma ſœur ne voulut les lui dire.

PAULINE.

Le devois-je, ma ſœur ? maman ſait bien que non.

LUCETTE.

Maman vous dit, par un ſourire,
Qu'elle-même l'eût trouvé bon.
Voyez un peu le beau myſtère !
C'eſt bien la peine de lui taire
Ce qu'il peut voir à tout moment.

PAULINE.

Quoi ! ma ſœur ?

LUCETTE.

Oui, ma ſœur, croyez qu'il vous devine ;
Et moi, qui ne ſuis pas bien fine,
Je l'ai vu cent fois clairement.

PAULINE.

Vous l'avez vu, ma sœur ?

LUCETTE.

Oui, je l'ai vu.

HÉLÈNE.

Comment ?

LUCETTE.

AIR.

Je ne sais pas si ma sœur aime ;
Mais si jamais je suis de même,
Je dirai bien, *c'est de l'amour.*
Oui, c'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.

Il est absent ; elle est plaintive ;
Et dans ses yeux l'ennui se peint.
Mais à peine il arrive,
Une rougeur plus vive
Eclate sur son teint.
Son cœur ému, sa voix craintive,
Ses yeux baissés,
Tout dit assez,
Tout dit assez que ma sœur aime ;
Et si jamais je suis de même,
Je dirai bien, *c'est de l'amour.*
C'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.

Le plus joli bouquet,
Si c'eſt moi qui le cueille,
D'un air diſtrait
Elle l'effeuille,
Soit la roſe ou l'œillet.
Mais de ſimples barbeaux,
Si c'eſt lui qui les donne,
Elle en fait ſa couronne.
Ah! ma ſœur! qu'ils ſont beaux!
Tout la trahit, tout dit qu'elle aime;
Et ſi jamais je ſuis de même,
Je dirai bien, *c'eſt de l'amour.*
C'eſt auſſi clair que le jour,
Tout auſſi clair que le jour.

Oui, maman, oui, ſans ceſſe elle en eſt occupée.
Par aucun autre ſoin elle n'eſt diſſipée.
A propos de la pluie, à propos du beau tems,
Elle en parle à tous les inſtans.
S'il fait beau, par exemple, elle penſe à Bazile:
C'eſt pour lui tout exprès que ce beau jour a lui.
Et s'il vient à pleuvoir, elle n'eſt pas tranquille;
Bazile eſt dans les champs; aura-t-il un aſyle?
Il ſemble en vérité qu'il ne pleut que ſur lui.

HÉLÈNE.

Pauline, qu'en dis-tu? parle-moi ſans myſtère;
Tu le ſais, je ſuis bonne mère.

Eſt-ce bien l'époux qu'à plaiſir
Ton cœur auroit voulu choiſir ?

PAULINE.

AIR.

Eh ! comment ne pas le chérir ?
Il fait ſon bonheur de vous plaire.
C'eſt en me parlant de mon père,
En me diſant qu'il vous révère,
Que Bazile a ſu m'attendrir.
Eh ! comment ne pas le chérir ?
Il fait ſon bonheur de vous plaire.

C'eſt par vos yeux que je le vis ;
Je puiſai l'amour dans votre ame.
Vous l'avez nommé votre fils ;
N'eſt-ce pas me nommer ſa femme ?

Eh ! comment, &c.

HÉLÈNE.

Tu me combles de joie : oui, Bazile mérite,
De ton père & de moi, le plus tendre retour.
Sa récompenſe eſt ton amour ;
Et c'eſt ton cœur qui nous acquitte.

SCÈNE IV.

Les précédens, BAZILE.

BAZILE.

AIR.

TOUT le Village me l'envie.
C'est un amour, une folie !
Chacun voudroit l'avoir à soi.
Et moi je dis : *Elle est à moi*,
Elle est à moi, c'est pour la vie.
Son cœur va me donner sa foi.
Ah ! que mon ame en est ravie !
Elle est à moi, c'est pour la vie.
Son cœur va me donner sa foi.

Chère Pauline ! & vous, sa mère !
Et vous, sa sœur !
Sentez-vous bien tout mon bonheur !
Où donc est allé son père ?
Ah ! c'est lui, c'est ce bon père,
C'est lui qui lit dans mon cœur.

Dès à présent vienne l'ouvrage,
Le labourage ;

Les moissons,
Les vents, la pluie & l'orage;
Les chaleurs & les glaçons;
Pour tout cela j'ai du courage,
Aux cœurs contens
Tout est bon tems;
L'hiver, l'été, tout est printems,

Tout le Village me l'envie, &c.

HÉLÈNE.

Tu n'es donc plus fâché?

BAZILE.

De quoi?

HÉLÈNE.

Mais, du refus
Qu'elle t'a fait, dit-on, d'avouer qu'elle t'aime.

BAZILE.

Ah! pardon: j'avois tort moi-même;
Oui, j'avois tort; j'en suis confus.
J'aurois dû ménager cette pudeur extrême;
Et je sens que je dois l'en aimer encor plus.

HÉLÈNE.

Dans sa simplicité que la Nature est belle!
Va, c'est aussi trop bien penser,
Bazile; & c'est à moi de t'en récompenser.
Elle t'aime.

BAZILE.

Elle m'aime !

HÉLÈNE.

Et je le dis pour elle.
Mes enfans, qu'il est doux pour moi de vous unir !
Mais ton père ? bientôt ne va-t-il pas venir ?

BAZILE.

Mon père ? il est fâché, je ne puis vous le taire.
Il a passé chez le Notaire ;
Il a lu le contrat ; il en est mécontent,
Et le fait, sous ses yeux, corriger à l'instant.

HÉLÈNE.

Que dis-tu là ?

BAZILE.

Silvain nous a fait une injure.
Quoi ! sans nous en dire un seul mot ;
Il se dépouille, il donne à sa fille une dot !
Il nous croit donc l'ame bien dure.

HÉLÈNE.

N'est-il pas juste ?

BAZILE.

Non, ce n'est pas en agir
En ami véritable. Il nous a fait rougir.
Passe encor s'il étoit plus riche que mon père.
Mais se priver d'un bien dont nous n'avons que faire !

Ai-je besoin d'être payé
Pour épouser celle que j'aime ?
Non, sa dot est son cœur; son bien, c'est elle-même;
Nous vous quittons du reste; & l'article est rayé.

HÉLÈNE (*attendrie*).

Ma fille !

BAZILE.

Grace au ciel, je suis jeune & robuste;
Nos champs sont bons, la terre y répond au labeur;
Que nous faut-il de plus ? Non, cela n'est pas juste,
Gardez, gardez vos biens pour la petite sœur.

LUCETTE.

Le bon frère !

BAZILE.

N'ayez pas peur
Que jamais rien manque à ma femme.

PAULINE.

Ah, Bazile ! Quels droits n'as-tu pas sur mon ame !

DUO.

BAZILE.

Avec ton cœur, s'il est fidèle,
Qu'aurois-je encore à desirer ?

PAULINE.

Si tu ne veux qu'un cœur fidèle ;
Tu n'as plus rien à desirer.
Ce cœur t'attend.

BAZILE.

Le mien l'appelle.

ENSEMBLE.

Il est à { moi / toi } ce cœur fidèle.
Qu'Amour a bien su m'inspirer !
Oui, c'est pour t'adorer
Que je veux respirer.

BAZILE.

Il est à moi, ce cœur fidèle :
Je n'ai plus rien à desirer.

PAULINE.

Mais les soins, les travaux pénibles
Ne vont-ils pas troubler d'heureux loisirs ?

BAZILE.

Non, non, ils rendront plus sensibles
Les doux instans de nos plaisirs.

ENSEMBLE.

Que la peine qu'Amour partage ;
Est un poids léger pour l'Amour !

Heureux le soir de revoir { ton / son } ménage;
Oubliras-tu les / Se souvient-on des } fatigues du jour?
Le soir, au sein d'un bon ménage,
Nous oublirons les fatigues du jour.

SCÈNE V.

SILVAIN, les précédens & trois Gardes.

SILVAIN (*avec son fusil*).

RENTREZ, n'ayez pas peur.

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous?

PAULINE & LUCETTE.

Ah, mon père!

SILVAIN (*à Bazile*).

Emmène-les.

HÉLÈNE.

Je tremble.

PAULINE (*à Lucette*).

Il paroît en colère!

BAZILE.

Quelqu'un vous attaque?

SILVAIN.

Oui, des Gardes, ſur mes pas.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, & ne t'expoſe pas.

(*Bazile entre dans la maiſon, & revient ſur la ſcène une hache à la main. Les Gardes, armés chacun d'un fuſil, occupent le côté du bois; Silvain & Bazile le côté de la maiſon. Les femmes ſont au milieu du théâtre*).

SEPTUOR.

LES GARDES.

Arrête! mets bas les armes.
Rends-toi, ſans quoi
C'eſt fait de toi.

LES FEMMES.

Soyez touchés de nos larmes.

SILVAIN & BAZILE.

Moi! mettre bas les armes!
Non, non, je vous attends.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O ciel! prends ſa défenſe!
Hélas! hélas!
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Quoi ! tu fais résistance !

SILVAIN.

Je me défends.

BAZILE.

Je le défends.

LES GARDES.

Tu te défends !

LES FEMMES.

Ayez pitié de ses enfans.
O ciel ! prends sa défense !
Hélas ! hélas !
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Ne nous résistez pas.

SILVAIN & BAZILE.

Ne nous approchez pas.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O ciel ! prends sa défense.

LES GARDES.

Quoi ! tu fais résistance !
Cède, cède, il est tems.

SCÈNE VI.

DOLMON fils, & les précédens.

DOLMON *fils.*

L'A-T-ON pris enfin ?... Le voilà.
(*aux Gardes*).
Quoi, lâches! que faites-vous-là ?...
Et quelle frayeur vous arrête ?

SILVAIN.

Alte-là, jeune homme, alte-là.
De tous leurs mouvemens tu réponds sur ta tête.

DOLMON *fils* (*aux Gardes*).

Attendez, laissez-moi lui parler un moment.

SILVAIN.

Soit, approche, mais seul; & point d'emportement.

DOLMON *fils.*

Tu chassois; de quel droit ?

SILVAIN.

Du droit de la Nature;
Qui ne veut pas que nos moissons,
Ces fruits d'une lente culture,
Soient impunément la pâture.

Des animaux que nous chaſſons.
Si le nouveau Seigneur nous en fait la défenſe,
J'obéirai tout le premier.

DOLMON *fils.*

Il doit te ſuffire, je penſe,
Que ſon fils & ſon héritier
Te l'interdiſe, & s'en offenſe.

SILVAIN.

Vous! ſon héritier!

DOLMON *fils.*

Moi. Tu ne me connois pas?

SILVAIN.

Vous vous faites aſſez connoître.

DOLMON *fils* (*d'un ton plus haut*).

Tu me connoîtras mieux.

SILVAIN.

Peut-être.
En attendant parlez plus bas.
Vous ne ſavez pas qui nous ſommes.
Soyez plus prudent & plus doux;
Et ne mépriſez pas des hommes
Qui peuvent valoir mieux que vous.

DOLMON *fils.*

Je réprimerai cette audace.
Mon père n'eſt pas loin; tu vas bientôt le voir.

SILVAIN (*à part*).

Son père !

DOLMON *fils.*

Il te fera rentrer dans ton devoir.

(*Il sort*).

SCÈNE VII.

SILVAIN, HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE.

SILVAIN (*à part*).

CHÈRE Hélène, tu viens d'entendre sa menace. (*à ses filles*).
Mes enfans, laissez-nous.

(*Pauline & Lucette rentrent dans la maison. Bazile s'en va de l'autre côté, ayant l'air de suivre des yeux le jeune Dolmon & les Gardes*).

SCÈNE VIII.

SILVAIN, HÉLÈNE.

SILVAIN.

MON père !... où me cacher ?

HÉLÈNE.

Ah ! de mes bras, ſans doute, il viendra t'arracher.

DUO.

HÉLÈNE.

Dans le ſein d'un père
Ton cœur va voler.

SILVAIN.

Au nom de mon père
Je me ſens troubler.

ENSEMBLE.

SILVAIN.	HÉLÈNE.
Mais dût ſa colère	Je vois ſa colère
Cent fois m'accabler ;	Sur moi s'exhaler.
T'aimer fut mon crime :	M'aimer fut ton crime
Je ſuis la victime	Je ſuis la victime
Qui doit s'immoler.	Qu'il va s'immoler.

HÉLÈNE.

D'un nœud plein de charmes
Il vient t'affranchir.

SILVAIN.

Il peut à nos larmes
Se laiſſer fléchir.

HÉLÈNE.

Sa voix menaçante
Dira : *Sois ſoumis.*

SILVAIN.

Ma voix gémiſſante
Dira : *J'ai promis.*

ENSEMBLE.

O mon bien ſuprême !
Moitié de moi-même !

HÉLÈNE.

Je tremble,

SILVAIN.

J'eſpère.

HÉLÈNE.

Qu'un juge,

SILVAIN.

Qu'un père,

HÉLÈNE.

Qu'un juge terrible,

SILVAIN.

Qu'un père sensible,

HÉLÈNE.

N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

HÉLÈNE.

Si ton cœur chancèle,
Pour m'être fidèle
Pense à nos enfans.

SILVAIN.

Ta crainte me blesse.
Je sens ma foiblesse;
Mais tu m'en défends.

HÉLÈNE.

Que leur tendre mère,
Qui t'aima toujours,
Te soit toujours chère.

SILVAIN.

Oui, toujours plus chère
Qu'en nos plus beaux jours.

ENSEMBLE.

O mon bien ſuprême !
Moitié de moi-même !

HÉLÈNE.

Je tremble,

SILVAIN.

J'eſpère ;

HÉLÈNE.

Qu'un juge,

SILVAIN.

Qu'un père ;

HÉLÈNE.

Qu'un juge terrible ;

SILVAIN.

Qu'un père ſenſible

HÉLÈNE.

N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

ENSEMBLE.

L'amour & la foi
M'unit avec toi.

Ciel, en ta préſence
Je formai ces vœux.
Ô ciel! de nos feux
Tu vois l'innocence.
Eſt-il de puiſſance
Qui rompe ces nœuds?

SILVAIN.

Mais à ce combat ſi pénible,
Ma femme, pourquoi m'expoſer?
C'eſt à toi.... tu n'es pas connue; il eſt poſſible
Que mon père à ta voix ne ſoit pas inſenſible.
Oui, ſans moi, mieux que moi tu ſauras l'appaiſer.

SCÈNE IX.

BAZILE, SILVAIN, HÉLÈNE.

BAZILE.

Ne voilà-t-il pas que le père
Va nous faire encor du chagrin?

HÉLÈNE.

Tu l'as donc vu, Bazile? Eſt-il bien en colère?

BAZILE.

Eh vraiment! c'eſt lui que je crain.
Comme il a l'air triſte & ſévère!

Il ſe promenoit tout là-bas ;
J'étois loin, je voyois ; mais je n'entendois pas.
Son fils lui parloit ; voici comme
(*Il imite la contenance du père*).
Il l'écoutoit. Vers le château
Il a renvoyé le jeune homme ;
Et tout ſeul, il a pris le chemin du côteau.

SILVAIN.

Je vais donc le voir !

BAZILE.

Tout-à-l'heure.

SILVAIN.

Mon ami, laiſſe-nous.

BAZILE.

Qui ? moi ! non, je demeure.

SILVAIN.

Laiſſe-nous. Va trouver mes enfans. Je te ſuis.

(*Bazile entre dans la maiſon*).

SCÈNE X.

HÉLÈNE, SILVAIN.

SILVAIN.

HÉLÈNE! mon cœur se déchire.

HÉLÈNE.

Courage, mon ami.

SILVAIN.

Non... je sens... je ne puis...
Fais tout ce que l'amour t'inspire.
Pour moi, je ne sais où je suis.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE *seule.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

IL va venir. Je dois l'attendre.
Je dois paroître devant lui,
Seule, tremblante, & sans appui...
Ah! je frémis. Je crois entendre

28 ... BRA ... OTS

Le cri de la nature élevé dans son cœur :
« Venge-toi, la voilà, c'est elle
Qui t'a privé d'un fils, qui l'a rendu rebelle ;
» C'est elle qui fait ton malheur ». . . . .
Pardonne, ô mon juge ! ô mon père !
J'étois jeune & sensible ; & ton fils m'adoroit.
Le fol amour nous égaroit.
Mes enfans sont les tiens : ne punis que leur mère.
En les voyant il les plaindra ;
Pour eux son cœur s'attendrira. . . . .

AIR VIF.

Vaine apparence !
Songe insensé !
Non, non, pour moi plus d'espérance ;
Non, non, je l'ai trop offensé.
Qu'il abandonne
Ses droits trahis !
Qu'il me pardonne
Ses jours flétris !
Et qu'il couronne
Des nœuds proscrits !
Vaine apparence !
Songe insensé !
Non, non, pour moi plus d'espérance.
Non, non, je l'ai trop offensé.

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE.

PAULINE.

MON père vers vous nous renvoie,
Maman; de sa douleur il paroît oppressé.

LUCETTE.

Il se cache en pleurant, de peur qu'on ne le voie.

PAULINE.

Seroit-il encor menacé?

HÉLÈNE.

Oui, mes enfans. Son juge, & son maître, & le nôtre,
Va paroître à l'instant. Songez bien, l'une & l'autre,
Que notre sort dépend de lui.
Tombez à ses genoux, implorez son appui,

SCÈNE XIII.

Les précédens, DOLMON père, HÉLÈNE, PAULINE & LUCETTE.

Ah ! Monseigneur !

DOLMON *père.*

Que vois-je ? êtes-vous la famille
De ce chasseur audacieux ?

HÉLÈNE.

Je suis sa femme.

PAULINE & LUCETTE.

Et moi sa fille.

HÉLÈNE.

Il est criminel à vos yeux ;
Mais pour vous appaiser, il n'est rien qu'il ne fasse;
Aux pleurs de ses enfans laissez-vous émouvoir.
C'est un père, un époux, c'est notre unique espoir.

DOLMON *père.*

Savez-vous qu'à l'excès il a porté l'audace ?
Quoi ! c'est peu de se révolter ;
Il menace mon fils ! il ose l'insulter !

HÉLÈNE.

Accablé de votre colère,
Son malheur eſt de vous déplaire;
Son crime eſt de vous affliger.
Mais daignez nous entendre avant de nous juger.
La chaſſe étoit permiſe avant votre défenſe;
Et dans la bonne foi....

DOLMON *père.*

C'eſt-là ſa moindre offenſe.

HÉLÈNE.

Ah! je le ſais. Plus doux, plus humble en ſon malheur,
Il devoit ſe défendre avec moins de chaleur.
Mais dans le repentir dont ſa faute eſt ſuivie,
Il vous dira: *prenez ma vie,*
Elle eſt à vous.

DOLMON *père.*

Ma bonne, en vous tout me confond;
Cet air, ce maintien, ce langage....
Vous n'êtes pas née au village....
Et ce ſilence me répond:
Oui, tout en vous annonce une femme bien née.

HÉLÈNE.

Je le ſuis.

DOLMON *père.*

Quelle deſtinée
A donc pu vous réduire à cette obſcurité?

HÉLÈNE.

Un malheur bien étrange, & bien peu mérité!
Mais sous cet humble toit, où je suis confinée,
J'avois trouvé la joie & la tranquillité;
Et si j'avois fléchi votre cœur irrité,
J'y serois encor fortunée.

DOLMON *père.*

Laissons-là ma colère, & parlons du malheur
Qui vous poursuit.

HÉLÈNE.

Il est oublié, s'il vous touche.
Non, vous n'entendrez point de plainte de ma bouche;
Le bonheur est par-tout : sa source est dans le cœur.
Ici, dans une paix profonde,
Mon époux, mes enfans, voilà pour moi le monde.
Soumis avec constance à son sort rigoureux;
Mon époux a trouvé des amis généreux :
Ils l'ont aidé. Le tems, le besoin, l'habitude
Ont façonné ses mains aux travaux les plus durs.
D'élever mes enfans, moi, j'ai fait mon étude.
De tendres soins, mêlés de peu d'inquiétude,
Un repos, un sommeil, un réveil doux & sûrs;
Ce sont là nos plaisirs dans cette solitude.
Il en est de plus vifs, mais non pas de plus purs.

DOLMON *père.*

Hélas! que je vous porte envie
Vous goûtez, croyez-moi, les vrais biens de la vie.

Vous régnez sur des cœurs que vous avez formés ;
Vous aimez vos enfans ; vous en êtes aimés ;
(*bas.*)
Et moi!... j'ai des enfans ; mais, trop malheureux père
L'un est perdu pour moi, l'autre me désespère.
(*haut.*)
Ah ! j'ai bien des chagrins !

HÉLÈNE.

Je les partagerai.

DOLMON *père.*

En vous faisant du bien je les adoucirai.
Vos filles approchent de l'âge
Où l'on s'établit ; pensez-vous
A les marier au village ?

HÉLÈNE.

Oui, l'aînée est promise : elle aura pour époux
Le fils d'un voisin qui nous aime.
Sans ce qui vient de se passer,
Ils s'épousoient aujourd'hui même.
Mon mari, pour la noce, étoit allé chasser.

DOLMON *père.*

Et c'est moi qui trouble la fête !
Pardon : j'ai mal fait d'écouter
Un jeune homme imprudent, dont je connois la tête.
(*à Pauline*).
Ma fille, je veux vous doter.

HÉLÈNE.

HÉLÈNE & PAULINE.

Ah ! Monſeigneur !

LUCETTE.

Et moi, Monſeigneur ?

DOLMON *père* (*à Lucette*).

Oui, j'eſpère ;
Mon enfant, vous doter auſſi,
Quand vous aurez quinze ans.

LUCETTE.

Je ne tarderai guère.

DOLMON *père*.

Je vous le promets.

LUCETTE.

Grand merci.

DOLMON *père*.

Oui, je veux leur ſervir de père.

HÉLÈNE (*avec transport*).

Ah ! mes enfans !

(*Elles tombent à ſes pieds*).

DOLMON *père* (*en les relevant*).

C'eſt trop, pour de légers bienfaits.
(*à part.*)
Leur ſenſibilité m'arrache auſſi des larmes.
(*À Hélène.*)
Je veux voir votre époux.

HÉLÈNE (*tremblante*).

Mon époux ! non, jamais
Il n'osera.

DOLMON *père*.

Qu'il vienne ; & soyez sans alarmes.
Qu'il vienne, je le veux.

(*Hélène rentre dans la maison*).

SCÈNE XIV.

DOLMON père, LUCETTE, PAULINE.

LUCETTE.

Nous ferez-vous l'honneur
D'assister à la noce ?

DOLMON *père*.

Oui, si l'on m'y convie.
En serez-vous [illegible] ?

LUCETTE.

Ah ! j'en serai ravie.
Que vous êtes aimable ! Entendez-vous, ma sœur

DOLMON *père.*

Vous m'aimerez donc bien ?

LUCETTE.

Ah ! de tout notre cœur.

TRIO.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous.
C'est ici que l'on s'aime.

DOLMON *père.*

Oui, je viendrai vivre en paix avec vous.

PAULINE & LUCETTE.

C'est un plaisir si doux
Que d'aimer qui nous aime !

DOLMON *père.*

Oui, je viendrai le goûter avec vous ;
Ce plaisir pur, ce bien suprême.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous.

DOLMON *père.*

Oui, je viendrai vivre avec vous.

PAULINE.

Mon père a si bon cœur !

LUCETTE.

Et ma mère !

PAULINE.

Et Bazile !

ENSEMBLE.

Dans cet asyle
Tout est tranquille :
Jamais de bruit, jamais d'humeur ;
Tout est tranquille.

DOLMON *père*.

Calme enchanteur,
Où tout inspire,
Où tout respire
La paix du cœur !

PAULINE & LUCETTE.

Oui, tout respire,
Tout nous inspire
La paix du cœur !
Venez, &c.

DOLMON *père* (*à part.*)

Les jolis en[illegible] ! ... quelle joie ! ...
Mais, hél[illegible] ! le c[illegible] ne l'envoie
Qu'à ces pauvres gens-là, qui n'ont pas d'autre bien,
Ah ! je donnerois tout le mien, ...

PAULINE.

Vous vous plaignez !

LUCETTE.

Ma sœur, avec nous il s'ennuie.

PAULINE.

Avez-vous du chagrin ?

(*Elles lui baisent les mains*).

DOLMON *père.*

Que vous m'attendrissez ;

Mes enfans ! ... vous me caressez !

LUCETTE.

Je vois couler vos pleurs ! Ah ! que je les essuie.

(*Avec son tablier, elle veut essuyer les pleurs de Dolmon*).

DOLMON *père.*

Ce qui se passe en moi ne peut se concevoir.

Je sens un plaisir à les voir !

J'éprouve un charme à les entendre !

C'est en vain que je m'en défends ;

Je n'éprouvai jamais de mouvement si tendre.

(*Il les embrasse*).

SCÈNE XV.

Les précédens, SILVAIN, HÉLÈNE, [illegible]AZILE.

SILVAIN.

CIEL ! que vois-je ? mon père embrasse mes enfans !

DOLMON *père.*

Dieu ! mon fils !

SILVAIN.

A vos pieds vous voyez ce rebelle.
Ma femme, mes enfans, tombez à ses genoux.

DOLMON *père* (*tendrement*).

Ah ! malheureux !

HÉLÈNE.

Je suis la seule criminelle.

DOLMON *père.*

Quoi ! c'est-là ta femme !

SILVAIN.

Oui, c'est elle.
[illegible] le pè[illegible] l'époux ;
[illegible] aux [illegible], l'épouse fidelle :
Ils sont innoce[illegible]

DOLMON *père.*

Levez-vous.

(*En embraſſant ſon fils*).

De quinze ans de chagrin voilà donc la vengeance !

SILVAIN.

Ah ! mon père !

DOLMON *père*.

Je cède, & je ſens qu'avec vous
Mon cœur étoit d'intelligence.

SILVAIN.

Ce n'eſt pas tout : j'ai pour amis
Ce jeune homme & ſon père ; & je leur ai promis...

BAZILE (*triſtement*).

Vous n'avez rien promis. Je n'y dois plus prétendre.
Qu'elle me plaigne, c'eſt aſſez.

DOLMON *père*.

Des ſervices qu'ils t'ont pu rendre
Ils ſeront bien récompenſés :
Je les prends ſur moi.

SILVAIN.

Non, mon père.
Ce que j'ai fait dans la miſère,
Je n'en rougirai point dans la proſpérité.
Bazile a ma parole ; & le cœur de ma fille
Eſt un prix qu'il a mérité.
Elevez juſqu'à vous une honnête famille.
Mon père ! encor ce trait de généroſité.

DOLMON *père.*

Oui, je me rends, mon fils ; & ta reconnoiſſance
Force mes préjugés à reſpecter ſes droits.
Viens, Bazile : il eſt bon de montrer quelquefois
Que la ſimple vertu tient lieu de la naiſſance.

CHŒUR.

Rien de ſi tendre qu'un bon père.
C'eſt du ciel le plus heureux don.
S'il veut punir dans ſa colère,
L'Amour eſt là *, qui lui dit, *non* :
Il a beau faire le ſévère ;
Non, ce n'eſt jamais tout de bon.
Dans ſes regards c'eſt la colère ;
Mais dans ſon cœur c'eſt le pardon.
Aimons-le bien, ce tendre père :
C'eſt du ciel le plus heureux don.

DOLMON *père* (*avec le Chœur*).

Une ame tendre, un cœur de père,
Eſt du ciel le plus heureux don.

---

* *Silvain met la main sur le cœur de son père, en l'embraſſant.*

LA FAUSSE MAGIE;

OPÉRA COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le premier février 1775.

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.

ACTEURS.

DALIN.

DORIMON.

LUCETTE.

LINVAL.

Madame SAINT-CLAIR.

UNE BOHÉMIENNE.

TROUPE DE BOHÉMIENS.

La scène est dans une Maison de campagne.

LA FAUSSE MAGIE,

OPERA COMIQUE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme SAINT-CLAIR, LUCETTE.

Mme SAINT-CLAIR.

RESPIRONS cet air pur. Le beau lieu! le beau tems!
Je crois rajeunir au printems.
Le chant des oiseaux, la verdure,
Tout m'enchante; à mes yeux tout renait, tout jouit;
Et mon cœur, avec la Nature,
Se ranime & s'épanouit.

LUCETTE.

(*bas.*) (*haut.*)
Son cœur est tranquille. Ah, ma tante;
Que je vous porte envie! A toutes les saisons
Vous trouvez quelque charme; & d'en être contente
Vous avez toujours des raisons.

Mme SAINT-CLAIR.

Eh, oui, mon enfant, j'aime à vivre.
Le poison de mon âge est l'humeur, ou l'ennui :
Je l'évite autant que je pui.
Mais le plaisir ! Oh ! je m'y livre !
On ne vieillit point avec lui.
Et toi ? Je te trouve inquiète.

LUCETTE.

Moi, ma tante ?

Mme SAINT-CLAIR.

Allons, ma Lucette.
Tu sais bien que je t'aime ? Un peu de bonne-foi.

LUCETTE.

Souvent on est rêveuse, & l'on ne sait pourquoi.

Mme SAINT-CLAIR.

Va, va, tout au moins on s'en doute ;
Et quand on a *je ne sais quoi*,
L'on sait bien ce qu'on a. Tiens, par exemple, écoute ;
Je fus jeune aussi, & j'étois jolie.

LUCETTE.

Oh, oui !
Vous deviez être bien jolie !

Mme SAINT-CLAIR.

Un jeune homme galant, éveillé, réjoui,
Fait pour plaire, Saint-Clair, m'aimoit à la folie.

LUCETTE.

Et vous, ma tante ?

Mme SAINT-CLAIR.

Et moi, je l'aimois bien aussi.

LUCETTE.

Je le crois.

Mme SAINT-CLAIR.

Un barbon, que l'âge avoit transi,
Conçut de m'épouser la ridicule envie.
Je n'osois dire non, je gardois mon secret,
Et j'obéissois à regret.

AIR.

C'est un état bien pénible,
Que celui d'un jeune cœur,
D'un cœur timide & sensible
Que fait taire la pudeur.
L'amour lui fait violence ;
Le devoir lui dit : *silence !*
Comment faire ? à qui [illegible]
On ne sait auquel en[illegible]ure.
On est craintive, on est tendre
Comment faire ? à qui [illegible] ?
Et comment se d[illegible]ser ?

C'est un état bien pénible,
Que celui d'un jeune cœur, &c.

LUCETTE.

Vous étiez bien à plaindre !

Mme SAINT-CLAIR.

Une rougeur modeſte
Avoit beau me trahir ; mon vieillard ſe flattoit
Qu'en ſa faveur elle éclatoit.
Je touchois au moment funeſte ;
Et j'aurois voulu me nayer....
Mais je commence à t'ennuyer ;
Laiſſons cela : tantôt je te dirai le reſte.

LUCETTE.

Oh, non, de grace !

Mme SAINT-CLAIR.

Eh bien, par bonheur je trouvai
Dans une vieille tante, une indulgente amie.
Il falloit révéler le ſecret de ma vie.
Elle commença ; j'achevai.

LUCETTE.

Et que fit-elle ?

Mme SAINT-CLAIR.

Elle eut l'adreſſe
De ſervir ſi bien ma tendreſſe,
Que mon hymen fut différé,
Et mon jeune amant préféré.

LUCETTE.

Ah ! ma tante !

Mme SAINT-CLAIR.

Eh bien, *ma tante?*

LUCETTE.

Votre ſecret.... c'eſt le mien.

Mme SAINT-CLAIR.

Vois-tu? Je le diſois bien,
Que tu n'étois pas contente.

LUCETTE.

AIR.

Je ne le dis qu'à vous;
A vous que je révère.
Si j'avois une mère,
Sa fille, à ſes genoux,
Eût fait l'aveu ſincère
Du penchant le plus doux.
Mais je n'ai plus de mère;
Et cet aveu ſincère,
Je ne le fais qu'à vous.
Je ſuis timide:
Soyez mon guide,
Soyez mon guide & mon appui.
Vous aimerez celui que j'aime,
Et vous direz, comme moi-même:
Ton cœur ſenſible eſt fait pour lui.

Mme SAINT-CLAIR.

Il eſt donc bien aimable?

LUCETTE.

Oui, ma tante.

Mme SAINT-CLAIR.

Il ſe nomme ?

LUCETTE.

Linval.

Mme SAINT-CLAIR.

Quoi! Linval ? ce jeune homme ? . . .

LUCETTE.

Mais, le vôtre n'étoit pas vieux.

Mme SAINT-CLAIR.

Allons, raſſure-toi.

LUCETTE.

Je me ſens beaucoup mieux.

Mme SAINT-CLAIR.

Et t'aime-t-il bien ?

SCÈNE II.

LINVAL, LUCETTE, Mme SAINT-CLAIR.

LINVAL.

JE l'adore,

Madame.

Mme SAINT-CLAIR.

Il écoutoit !

LINVAL.

Oui, j'ai tout entendu;
Madame; & c'est vous que j'implore.
Vous le voyez, son cœur est un bien qui m'est dû.

AIR.

Ceux que trahit une infidelle,
Sont bien moins à plaindre que moi.
Lucette, aussi tendre que belle,
Tu ne m'as point manqué de foi.

Ceux que trahit une infidelle,
Sont bien moins à plaindre que moi.
Ils peuvent changer avec elle;
Et que puis-je aimer après toi?

M^me SAINT-CLAIR (*à part.*)

En vérité, je sens qu'il m'attendrit moi-même.
Oui, c'est de bonne-foi qu'il l'aime ;
Et j'en crois son air ingénu.
Çà, contez-moi comment cet amour est venu.

DUO.

LUCETTE & LINVAL.

Il vous souvient de cette fête,
Où l'on voulut nous voir danser ?
Pour faire de nous sa conquête,
L'amour n'eut qu'un trait à lancer.

LINVAL.

Dans mon sein, une douce flamme,
De veine en veine se glissa.

LUCETTE.

Je sentis que j'avois une ame :
Un feu naissant me l'annonça.
Ma main, qui trembloit dans la sienne,

LINVAL.

Sa main qui trembloit dans la mienne,

LUCETTE.

Donna pour moi,

LINVAL.

Reçut de moi,

ENSEMBLE.

Le tendre gage de ma foi.

LINVAL.

Je m'égarois parmi la danse ;
Je n'entendois plus le hautbois.

LUCETTE.

Je rencontrai ses yeux deux fois ;
Deux fois j'oubliai la cadence.
Ma main, &c.

LINVAL.

Sa main, &c.

Mme SAINT-CLAIR (*à part.*)

Comme tout cela m'intéresse !
Je me sens le cœur tressaillir,
Quand je vois deux amans s'aimer avec tendresse.
On ne médit de la jeunesse,
Que par le chagrin de vieillir.
(*à Lucette*).
Mais son oncle fait-il ?

LUCETTE.

Son oncle a la parole,
De mon tuteur, pour l'épouser.

Mme SAINT-CLAIR.

Va, cette assurance est frivole :
Ton tuteur s'en dédit, & va le refuser.

LUCETTE.

Hélas, oui, je le ſais; pour ſe mettre à ſa place.

Mme SAINT-CLAIR.

Vraiment, c'eſt ſa folie: il vient de s'aviſer
De me le dire, à moi, de me le dire en face;
Mais je ſais le moyen de le déſabuſer.

LUCETTE.

Ah!

Mme SAINT-CLAIR.

Nous allons nous amuſer.
Il fait de tems en tems des réflexions ſages.
L'inégalité de vos âges,
L'inconſtance d'un jeune cœur,
Tout l'alarme; il croit aux préſages;
Un ſonge même lui fait peur.
Il en a, cette nuit, fait un qui le dérange.
De s'en moquer il fait ſemblant,
Mais, quand il me l'a dit, je n'ai pas pris le change;
Et j'ai bien remarqué qu'il rioit en tremblant.
Il me vient même une autre idée,
Qui nous ſervira bien, ſi je ſuis fondée.

LINVAL.

Hélas! je n'eſpère qu'en vous.

Mme SAINT-CLAIR.

J'entends du bruit; éloignons-nous.

SCÈNE III.

DALIN *ſeul, tremblant.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

SI je croyois aux préſages,
Je ſens que j'aurois grand peur.
Chaſſons, chaſſons ces nuages.
Non, non, non, je n'ai pas peur;
Et tout préſage eſt trompeur.
Ah! c'eſt ce mauvais ſonge
Qui me tient en ſouci.
Tout le reſte eſt menſonge;
Mais ce ſonge! Ah! quel ſonge!
J'en ai le cœur tranſi.
Un vieux coq, vigilant,
Encore aſſez galant,
Gardoit une poulette.
Un Milan, qui la guette,
S'en vint, par trahiſon,
Enlever la poulette;
Et le coq ſe change en oiſon.
Ah, Lucette! Lucette!
N'es-tu pas la poulette?
Ne ſuis-je pas?... Non, non,

Non, non, je le répète,
Non, non, je n'ai pas peur :
Tout présage est trompeur.

SCÈNE IV.

DALIN, LUCETTE.

DALIN.

BONJOUR, mon aimable pupile.
La fraicheur d'un si beau réveil
Me dit que vous avez dormi d'un doux sommeil.

LUCETTE.

Non, je vous l'avouerai, je ne dors pas tranquille,
Depuis qu'à Dorimon vous voulez me donner.

DALIN (*à part*).

Bon !

LUCETTE.

Daignez me le pardonner ;
Mais pour cet homme-là je ne me sens point d'ame.

DALIN (*à part.*)

Tant mieux ! plus d'obstacle à ma flamme.

[illegible]CETTE.

AI[illegible]

Je ne dis pas quel objet
Le ciel destine à me plaire.

Aimer n'eſt pas un projet ;
C'eſt l'inſtant qui nous éclaire.
Mais je n'augure pas bien
D'un choix qui n'eſt pas le mien ;
Qu'on me donne à choiſir
Au gré de mon envie ;
Je vais avec plaiſir
M'engager pour la vie.
Mais malgré ſoi,
Donner ſa foi,
C'eſt menſonge, ou folie.
Non, je n'augure pas bien
D'un choix qui n'eſt pas le mien.

DALIN.

Va, j'ai changé d'avis. Dorimon n'eſt pas l'homme
Qui te convient. Il fait ſemblant d'être joyeux ;
De ſa gaîté bruyante il excède, il aſſomme ;
Il ſe croit jeune encore, & ſera bientôt vieux.
Et puis, t'épouſer, à ſon âge,
C'eſt voler ce neveu, que je vois, parmi nous,
Rêveur, inquiet & jaloux,
Nous reprocher ſon héritage.
Cela me déplaît : je ne veux
Rien dérober à ſes neveux.

LUCETTE.

! que c'eſt bien penſer !

DALIN.

L'époux que je te donne,
Bien moins âgé que lui, te convient tout-à-fait.
Il a, quoique dans ſon automne,
L'air jeune encore ; il eſt bien fait ;
Il ſait aimer mieux que perſonne ;
Il a ſur-tout l'ame ſi bonne !

LUCETTE.

Vous l'appellez ?

DALIN.

Devine. Il eſt peint trait pour trait.

LUCETTE.

[illegible] vous, je gage.

DALIN.

Eh, oui, friponne.
Tu ſouris ; c'eſt bon ſigne.

LUCETTE.

Et je ne ſais pourquoi ;
Car le danger qui nous menace,
Doit me cauſer bien de l'effroi !

DALIN.

Qu'eſt-ce donc ?

LUCETTE.

Quelque autre, à ma place,
Auroit grand ſoin de le cacher.

DALIN.

DALIN.

Explique-toi.

LUCETTE.

Je n'ose.

DALIN.

Oh! tu vas me fâcher.

LUCETTE.

Vous vous rirez de moi.

DALIN.

Vous savez bien, Lucette,
Que je ne ris jamais.

LUCETTE.

Un songe m'inquiète.

DALIN.

Un songe?

LUCETTE.

Hélas, oui, sans raison;
Je le sais; je sais que les songes
Ne sont jamais que des mensonges;
Mais ce Milan, ce Coq qui se change en Oison!

DALIN.

Comment? Qui vous a d[illegible]

LU[illegible]TTE.

Trois fois dans ma pensée
Le même songe est revenu.

DALIN.

Quoi ! vous avez rêvé ?...

LUCETTE.

Je l'avois bien prévu ;
Que vous me croiriez insensée.

DALIN (*à part.*)

Celui-ci, par exemple, est un peu fort.

LUCETTE.

Hélas !
Si vous aviez vu quelle joie
Me témoignoit l'oiseau de proie !

DALIN.

Il vous enlevoit ?

LUCETTE.

Oui vraiment ; & tout là-bas,
Je voyois mon oison si confus & si triste !

DALIN (*à part.*)

Quelle rencontre ! ô ciel ! N'importe, je persiste.

LUCETTE.

Je vous trouve l'air interdit ?

DALIN.

On l'auroit à moins. Je vous aime ;
Lucette.

LUCETTE.

Oh! je le crois. Vous me l'avez tant dit!

DALIN.

Eh bien, je ne sais pas ce qui nous est prédit;
Mais ce songe étonnant, je l'ai fait tout de même.

DUO.

LUCET. Quoi! } ce vieux Coq. { Quoi? } ce Milan;
DALIN. Oui, } { Oui. }

LUCET. Qui fond sur moi } tout d'un élan!
DALIN. Fondoit sur toi }

LUCETTE.

C'est cet Oison qui m'inquiète.

DALIN.

C'est ce Milan qui m'inquiète.

LUCETTE.

Et ce vieux Coq, & ce Milan!

DALIN.

Et la Poulette, & le Milan!
Cela dérange tout mon plan.

ENSEMBLE.

Tous les deux, la même nuit,
Même songe nous poursuit!

LUCETTE.

Cela tient du prodige.

DALIN.

Vraiment, c'eſt un prodige.

ENSEMBLE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon
Que ce ſonge m'afflige.

LUCETTE.

J'étois la poule.

DALIN.

Et moi l'oiſon.

ENSEMBLE.

Oui, tous deux nous avons raiſon.

DALIN.

Mais ce Milan funeſte,
Ce Milan, quel eſt-il?

LUCETTE.

Il a, je vous proteſte,
Le vol preſte
Et l'œil ſubtil.

DALIN.

Tous les de[illegible] même nuit,
Même ſonge nous pourſuit!

LUCETTE.

Cela tient du prodige.

DALIN.

Vraiment, c'eſt un prodige.

ENSEMBLE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon
Que ce ſonge m'afflige.

LUCETTE.

J'étois la poule.

DALIN.

Et moi l'oiſon.

ENSEMBLE.

Oui, tous deux nous avons raiſon.

Moi,	}	{ Et vous,	}	l'oiſon;
Vous,	}	{ Et moi,	}	

Oui, tous deux nous avons raiſon.

DALIN.

Quelle foibleſſe à moi! je ſuis plus enfant qu'elle.
Eh quoi! de ma frayeur mortelle,
Un jeu du haſard eſt l'objet!
Voici mon homme; il faut que je le congédie.
Va, moquons-nous d'un ſonge, & ſuivons mon projet.

(*Lucette ſe retire.*)

SCÈNE V.

DALIN *seul.*

J'AI beau dire. Il va du repos de ma vie.
Pour me rassurer, je veux voir
Ces Devins si vantés qu'on m'amène ce soir.

SCÈNE VI.

DORIMON, DALIN.

DORIMON (*à part.*)

(*à Dalin.*)
JE vais m'amuser. Eh bien ? Qu'est-ce,
Mon voisin ? Vous voilà bien grave !

DALIN.

Et vous, bien gai !

DORIMON.

A quand la nôce ? Le tems presse ;
Et je ne veux plus de délai.

DALIN.

Mais, j'ai consulté ma pupile.
Elle n'eſt pas auſſi docile
Que je l'eſpérois. Elle dit
Que votre âge & le ſien...

DORIMON.

J'entends. Et ce crédit
Que vous aviez ſur elle, eſt-ce un conte frivole ?
Cependant, ſur votre parole,
J'ai bien voulu finir avec vous nos procès.

DALIN.

Je ne doutois pas du ſuccès ;
Mais l'amour nous oppoſe un obſtacle invincible.

DORIMON.

L'amour !

DALIN.

Oui, Lucette eſt ſenſible ;
Et déjà ſon cœur s'eſt donné.

DORIMON.

Il eſt pris ?

DALIN.

Il eſt pris d'un goût paſſionné.
Et ſans cela, de ma promeſſe,
Aurois-je pu me dégager ?
Mais je connois trop bien votre délicateſſe ;
Et j'ai voulu la ménager.

DORIMON.

AIR.

Quand l'âge vient, l'amour nous laiſſe:
C'eſt une loi qu'il faut ſubir.
La jeuneſſe aime la jeuneſſe,
Comme la roſe le zéphir.
Mais, ſans gémir en vain
D'un ſort inévitable,
N'avons-nous pas le vin,
Et la chaſſe, & la table,
Tous ennemis du noir chagrin?
Voici le tems de la ſageſſe.
Sans nous flatter, allons au fait,
Allons au fait: on n'eſt pas fait
Pour plaire & pour aimer ſans ceſſe:
Voilà le fait.

Quand l'âge vient, &c.

Lucette a pris ſans doute un amant de ſon âge?
Rien n'eſt plus juſte, & j'y ſouſcris.

DALIN.

Non, elle a fait un choix plus ſage.
Mais je vous réponds, moi, que celui qui l'engage,
Peut plaire encore, & vaut ſon prix.

DORIMON.

Et c'eſt?

DALIN.

Moi.

DORIMON.

Vous ?

DALIN.

Moi-même. En êtes-vous surpris ?

DUO.

DORIMON.

Quoi ! c'est vous qu'elle préfère !

DALIN.

Oui, c'est moi.

DORIMON.

Vous ?

DALIN.

Moi.

DORIMON.

Vous ?

DALIN.

Moi.

DORIMON.

C'est à quoi l'on ne s'attend guère.

DALIN.

Mais je ne sais pas pourquoi.

DORIMON.

Là, soyons de bonne-foi :
Vous seriez au moins son père.

DALIN.

Je la chéris comme un père.

DORIMON.

Et vous la croyez ſincère ?

DALIN.

Très-ſincère.

ENSEMBLE.

Oui, je le croi.

DORIMON.

Et fidelle ?

DALIN.

Je l'eſpère,

ENSEMBLE.

DALIN. } Et je le croi.
DORIM. } Oui, je le croi.

DORIMON.

Et c'eſt vous qu'elle préfère ?

DALIN.

Oui, c'eſt moi, &c.

DORIMON.

Voilà donc cette jeuneſſe
Qui reverdit tous les ans ?

DALIN.

Vous avez ſur moi l'aîneſſe
De plus de deux ou trois ans.

DORIMON.

Quand on a la ſoixantaine,
Entre nous, c'eſt bien la peine
De voler deux ou trois ans!

DALIN.

Je n'ai pas la ſoixantaine;
Il s'en faut plus de trois ans.

ENSEMBLE.

DORIM. } Je le déſole.
DALIN. } Il ſe déſole.
Ah, que la vieilleſſe eſt folle!
Ah, que les hommes ſont plaiſans!

SCÈNE VII.

DORIMON, LINVAL.

DORIMON (*à part*).

AUX dépens l'un de l'autre, ici chacun s'amuſe.
Mais, ma foi, les plus vieux ne ſont pas les plus fins.
(*montrant Linval.*)
Le plus fin, le voilà. Voyons par quelle ruſe
Il croit arriver à ſes fins.
Eh bien? tu ſais mon aventure?

LINVAL.

Ah ! mon oncle, si je la sai !

DORIMON.

Que dis-tu de cette rupture ?

LINVAL.

Autant que vous, j'en suis blessé.

DORIMON.

(*bas.*) (*haut.*)
Bon ! il veut me piquer. Moi ? non, rien ne me blesse.
Dalin se sera consulté.
Il aime, il a cru plaire.

LINVAL.

Et sans difficulté
Vous lui cédez la place !

DORIMON.

Oui. Je plains sa foiblesse ;
Et plus sage que lui, je me tiens pour battu.

LINVAL.

Quoi, mon oncle !

DORIMON.

Eh bien, toi, voyons, que ferois-tu ?

LINVAL.

Je lui ferois bien voir, malgré son assurance,
Que ce n'est pas à lui d'avoir la préférence.

DORIMON.

Mais vraiment tu m'y fais penser.
Auroit-on voulu m'offenser?
Comment donc! se jouer d'un homme de mon âge!
Me prend-on pour un écolier?
Mon neveu, nous savons à quoi l'honneur engage;
Et nous sommes francs du collier.
Nous verrons si Dalin défendra sa conquête,
Comme un preux chevalier.

LINVAL (*à part*).

Dalin, preux chevalier!
Mon oncle a-t-il perdu la tête?

DORIMON.

Nous manquer de parole au moment de la fête!
Parbleu, le tour est singulier.

LINVAL.

Mon oncle, un peu moins de colère.
Dalin est un bon homme, & sa faute est légère.
Sans l'aveu de sa nièce il s'étoit engagé.
Il en est le tuteur, il n'en est pas le maître;
Et c'est elle-même, peut-être,
Qui vous trouve un peu trop âgé.

DORIMON.

Est-il plus jeune, lui?

LINVAL.

Mais croyez qu'il ſe vante.

DORIMON.

Non, non, c'eſt lui qui me ſupplante;
Et je veux en être vengé.

LINVAL.

Ecoutez-moi, je vous conjure.

DORIMON.

Voilà donc comme tu prends feu,
Quand il s'agit de mon injure?

LINVAL.

Mais ce n'en eſt pas une.

DORIMON.

Oh, non, ce n'eſt qu'un jeu.

LINVAL.

Ah, mon cher oncle! la clémence
Eſt une ſi belle vertu!

DORIMON.

Et ſi l'on t'enlevoit ta maîtreſſe, aurois-tu
La bonté d'oublier cette légère offenſe?
Va, je n'ai pas beſoin de toi pour ma défenſe.
Un autre peut-être oſera
Diſputer à Dalin le cœur de ſa pupile.

LINVAL.

Ciel ! qu'entends-je ?

DORIMON.

Un autre ſera
Plus hardi que toi, plus habile ;
Un autre enfin l'épouſera.

LINVAL.

Ah ! ſi c'eſt-là votre vengeance ;
Vous ſerez obéi.

DORIMON.

Non, tu m'as refuſé.

LINVAL.

Rien au monde n'eſt plus aiſé ;
Et Lucette avec nous ſera d'intelligence.

DORIMON.

Tu crois donc avoir ſon aveu ?

LINVAL.

Mais, j'y ferai tout mon poſſible.

DORIMON.

Il faudroit pour cela, l'aimer toi-même un peu.

LINVAL.

Oh ! moi, vous le ſavez, j'ai le cœur ſi ſenſible !

DORIMON.

Et lui perſuader que le don de ſa main
Ne dépend que d'elle.

LINVAL.

Oui, laissez, laissez-moi faire.

DORIMON.

Mais à se décider crois-tu qu'elle diffère ?

LINVAL.

Tenez, si vous voulez, tout sera fait demain.

DORIMON.

Demain ? C'est bien tard !

LINVAL.

Ce soir même ;
Si vous voulez.

DORIMON.

Ce soir ! Je n'avois donc pas tort ;
Mon drôle ? & je vois bien que vous êtes d'accord.

LINVAL.

Il est vrai. Pardonnez.

DORIMON.

Ah ! c'est donc toi qu'elle aime
Je m'en doutois.

SCÈNE VIII.

DORIMON, Mme SAINT-CLAIR, LINVAL.

Mme SAINT-CLAIR.

Eh bien? Qu'est-ce donc? Qu'ai-je appris?
Mon frère! ....

DORIMON.

Est mon rival, & j'en suis peu surpris.
Mais ce frippon, cette fripponne,
Mon neveu, votre nièce.... Ils s'aimoient.

Mme SAINT-CLAIR.

Tout de bon!

DORIMON.

Ils nous trompoient.

Mme SAINT-CLAIR.

Cela m'étonne.
Ma nièce une fripponne, & Linval un frippon!

LINVAL.

Vous qui savez, Madame, avec quelle innocence
Notre amour avoit pris naissance,
De grace, obtenez mon pardon.

DORIMON.

Oui dà ? Vous aussi, vous en êtes ;
Madame ?

Mme SAINT-CLAIR.

Et pourquoi pas ? Est-ce un mal de chérir
Deux jeunes enfans très-honnêtes ?
Est-ce un mal de vouloir guérir
D'un fol amour deux vieilles têtes ?

DORIMON.

Vieilles têtes : c'est un peu fort.

Mme SAINT-CLAIR.

Non, vous allez voir que j'ai tort.

AIR.

En conscience,
C'est bien à vous
D'être amoureux, d'être jaloux !
Vous me causez tous
Une impatience !
Mais où prenez-vous
Tant de confiance ?
Allez, vous êtes de vieux fous.
Et oui, vraiment, c'est bien à vous
D'être amoureux, d'être jaloux !
L'on vous en donnera

Des épouſes fidelles,
Jeunes, belles,
Fìdelles.
Eh oui, l'on vous en donnera;
Exprès pour vous on en fera.
N'avez-vous pas, de la jeuneſſe,
Mis à profit tous les inſtans?
Eh bien, chaque choſe a ſon tems.
Faut-il que le plaiſir renaiſſe,
Comme les fleurs, tous les printems?
Tenez, voyez ce portrait:
Je reſſemblois trait pour trait.
J'étois jeune, aſſez jolie;
On m'aimoit à la folie.
Eh bien, l'on ne m'aime plus.
Faut-il que je me déſole?
Non, non. Le tems qui s'envole,
Rit de nos vœux ſuperflus.

En conſcience, &c.

DORIMON.

Et voilà, voilà de mes femmes.
On n'en fait plus; c'eſt du bon tems.

Mme SAINT-CLAIR.

Le tems ne vieillit point les ames;
On peut, quand on eſt ſage, être jeune à cent ans.

DORIMON.

C'eſt bien dit : Soyons ſage. Allons, plus de diſpute
Mais je veux que Dalin, comme moi, s'exécute.
Qu'à ſa nièce il rende ſon bien ;
Je donne à Linval tout le mien.

Mme SAINT-CLAIR.

Et le mien, n'eſt-il pas à ma chère Lucette ?
Il lui fut promis au berceau.
D'abord, je ferai ſon trouſſeau,
Et dans quelque tems ſa layette.
Mais, jeune homme, ſouvenez-vous
Que vous ſeriez indigne d'elle,
Si des amans & des époux,
Vous n'étiez pas le plus fidèle.

LINVAL.

Ah, Dieu ! j'en ſerai le modèle.

Mme SAINT-CLAIR.

AIR.

Vous auriez à faire à moi,
Si vous lui manquiez de foi.
Gardez-vous, gardez-vous d'aller prendre
Les faux airs de nos francs étourdis ;
Car, tenez, c'eſt moi qui vous le dis :
Si ce cœur innocent, doux & tendre,
Si ce cœur s'étoit laiſſé ſurprendre,

Le trompeur auroit affaire à moi.
Gardez-vous de lui manquer de foi.
Ma Lucette est si touchante!
C'est comme une jeune plante
Qui cherche un appui léger,
Mais n'allez pas l'affliger;
C'est moi qui serois méchante.
Vous auriez affaire à moi,
Si vous lui manquiez de foi.

SCÈNE IX.

LUCETTE, DALIN, les précédens.

DALIN.

MA sœur, je ne me sens pas d'aise.

Mme SAINT-CLAIR.

Quoi donc!

DALIN.

Nous allons être heureux;
Elle y consent.

LINVAL.

O ciel!

DALIN.

Que Dorimon s'appaise,
Et qu'il soit de la noce, en rival généreux.

Mme SAINT-CLAIR.

Mais, mon frère, ne vous déplaise,
Vous rêvez quelquefois. Avez-vous bien l'aveu
De ma nièce ?

DALIN.

Oui, l'aveu formel & volontaire.
Adieu. Je cours chez le Notaire ;
Et je compte ce soir sur l'oncle & le neveu.

SCÈNE X.

LINVAL, LUCETTE, Mme SAINT-CLAIR DORIMON.

QUATUOR.

LINVAL.

Qu'ai-je entendu ?

Mme SAINT-CLAIR.

C'est une ruse.

DORIMON.

Ceci pourtant passe le jeu.

LINVAL.

Lucette !

M^me^ SAINT-CLAIR.

Il se flatte, il s'abuse.

LINVAL.

Lucette !

M^me^ SAINT-CLAIR.

Eh non, ce n'est qu'un jeu.

(*à Lucette.*)

N'est-il pas vrai ? Ce n'est qu'un jeu ?

LUCETTE.

Hélas ! non, ce n'est point un jeu.

LINVAL & DORIMON.

Quoi, Lucette ! vous { me / nous } trompez !

Du coup mortel vous { me / le } frappez !

M^me^ SAINT-CLAIR.

Mais rien n'est plus étrange,
Mais, mon enfant, dis-moi :
Est-ce que ton cœur change,
Et lui manque de foi ?

DORIMON.

Mais rien n'est plus étrange.
Lui manquez-vous de foi ?

LINVAL.

Quel changement étrange !
Vous ! me manquer de foi !

Mme SAINT-CLAIR.

Réponds-moi donc.

DORIMON.

Répondez-nous.

LINVAL.

Répondez-moi.

LUCETTE.

Laiſſez-moi, Linval, laiſſez-moi.
Je ne ſuis pas digne de haine.

Mme SAINT-CLAIR & DORIMON.

A quoi bon redoubler ſa peine?
A quoi bon le déſeſpérer ?

LINVAL.

Elle veut redoubler ma peine ;
Elle veut me déſeſpérer.

Mme SAINT-CLAIR & DORIMON.

Parlez-nous, au lieu de pleurer.

LUCETTE.

Un devoir rigoureux m'enchaîne.

TOUS LES TROIS.

Et quel devoir ? Et quel devoir ?

LUCETTE.

LUCETTE.

Un pouvoir absolu m'entraîne.

TOUS LES TROIS.

Et quel pouvoir ? Et quel pouvoir ?

LUCETTE.

J'ai lu ces mots, de la main de mon père :

Sur une fille qui m'est chère,

Je vous remets tout mon pouvoir.

LINVAL.

Il a sur vous les droits d'un père ;

Voilà mon arrêt, le voilà.

DORIMON.

Elle obéit aux loix d'un père ;

Je n'ai rien à dire à cela.

LUCETTE.

Il a sur moi ses droits d'un père :

Voilà mon malheur, le voilà.

Mme SAINT-CLAIR.

Ah, mon frère ! mon cher frère !

Vous abusez des droits d'un père ;

Vous ne m'aviez pas dit cela.

LINVAL, LUCETTE, DORIMON.

Ah ! quelle loi sévère !

M^me SAINT-CLAIR.

Voilà donc le myſtère ?
Et vous m'attendiez-là ?

LES TROIS.

Ah, quel devoir ! qu'il eſt ſévère !

M^me SAINT-CLAIR.

Paix, ne vous déſolez pas.

LINVAL, LUCETTE, DORIMON.

Dans { nos malheurs, / ce malheur, } que faire, hélas !

M^me SAINT-CLAIR.

Je médite dans ma tête,
J'imagine un trouble-fête
Auquel il ne s'attend pas.
Savez-vous l'Aſtrologie ?

DORIMON, LINVAL, LUCETTE.

Qui ? moi ? non. Ni moi. Ni moi.

M^me SAINT-CLAIR.

Croyez-vous à la Magie ?

DORIMON, LINVAL, LUCETTE.

Qui ? moi ? non. Ni moi. Ni moi.

M^me SAINT-CLAIR.

Eh ! laiſſez-donc faire à moi, —

DORIMON.

Vous y croyez de bonne-foi?

Mme SAINT-CLAIR.

Nous y croyons, mon frère & moi.

LINVAL & LUCETTE.

Pour nous unir ensemble,
Vous aurez son aveu?

Mme SAINT-CLAIR.

Vous allez voir dans peu.

LINVAL.

J'espère.

LUCETTE.

Et moi je tremble.

DORIMON.

Ah! quel plaisir d'unir ensemble
Votre Lucette & mon neveu!

Mme SAINT-CLAIR.

Je veux les voir unis ensemble;
Et qu'il y donne son aveu.
On a joué chez vous la comédie?

DORIMON.

De nos amis c'est la folie.

Mme SAINT-CLAIR.

Rassemblez-les.

DORIMON.

Je vous entends.

Mme SAINT-CLAIR.

Oui, vous ferez tous contens:
Ah ! mon frère !
Mon cher frère !
Vous abusez des droits d'un père?
Vous ne m'aviez pas dit cela.

DORIMON.

Lui, qui croit qu'on le préfère;
Il ne s'attend pas à cela.

LINVAL & LUCETTE.

Voilà donc le mystère ?
Quel appui nous avons-là !

Mme SAINT-CLAIR.

Laissez, laissez-moi faire;
Vous serez tous contens.

LES TROIS.

Laissons, laissons-la faire;
Nous serons tous contens.
Je vous entends :
C'est le mystère.

Mme SAINT-CLAIR

Songez à notre affaire.
Allez, je vous attends.

LES TROIS.

Et nous serons tous contens ?

Mme SAINT-CLAIR.

Et vous serez tous contens.

SCÈNE XI.

LUCETTE *seule.*

AIR.

COMME un éclair, la flatteuse espérance
Brille à mes yeux & semble voltiger.
En moi renaît le calme & l'assurance ;
Je ne vois plus que l'ombre du danger.
Calme trompeur, hélas ! vaine assurance !
Comme un éclair, comme un éclair léger,
Bientôt s'envole & s'éteint l'espérance ;
Et je revois l'image du danger.
Comme un éclair, la flatteuse espérance
Brille à mes yeux, & semble voltiger.
Pour la saisir mon cœur s'élance ;
Elle s'enfuit comme un songe léger.

SCÈNE XII.

LINVAL, LUCETTE.

LINVAL (*en traversant la théâtre*).

~~Tire bien.~~ Chacun fait son rôle à merveille ;
C'est moi qui ferai le devin.

SCÈNE XIII.

LUCETTE *seule.*

Hélas! comment jusqu'à la fin
Jouer, sans se trahir, une scène pareille?
Les voilà qui vont commencer.
Ah! quel moment je vais passer!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

DALIN *seul.*

Tandis que le contrat se dresse;
Mes Astrologues vont venir;
Et je veux de leur art tirer, avec adresse,
Le secret de mon avenir.

SCÈNE XV.

LINVAL, DALIN.

LINVAL (*à part.*)

QUEL bonheur m'eſt prédit !

DALIN (*à part.*)

Qu'eſt-ce donc qui l'agite ?

LINVAL.

Ah ! Monſieur, félicitez-moi.

DALIN.

Et de quoi voulez-vous que je vous félicite ?

LINVAL.

De ma bonne aventure.

DALIN.

Eſt-ce qu'il vous l'ont dite ?

LINVAL.

S'ils me l'ont dite ? ah ! je le croi.

(*En lui montrant ſa main.*)

AIR.

Voyez-vous ces lignes ?
Ce ſont-là les ſignes
D'un bonheur ſans fin.

Fille jeune & belle
Me promet ſa main,
Son cœur & ſa main;
Et s'il dépend d'elle,
Son amant fidèle
Aura, dès demain,
Son cœur & ſa main.
Voyez-vous ces lignes?
Ce ſont-là les ſignes
D'un bonheur ſans fin.
Un aſtre malin,
Nous pourſuit ſans ceſſe;
Mais, ſur ſon déclin,
Le voilà qui baiſſe.
Oui, Monſieur Dalin,
Le voilà qui baiſſe;
Son effort eſt vain.
Voyez-vous ces lignes, &c.

DALIN.

L'aſtre malin ſera bien ſot,
N'eſt-ce pas?

LINVAL.

Je l'eſpère.

DALIN.

Ah!... je crois les entendre.
Que Lucette vienne au plutôt;
Et laiſſez-moi ſeul les attendre.

(*Marche & entrée des Bohémiens*).

SCÈNE XVI.

LES BOHÉMIENS, DALIN, LUCETTE.

DALIN.

ÇA, voyons : qui de vous lira dans ma planète ?

UNE BOHÉMIENNE.

Moi.

DALIN.

Vous ?

LA BOHÉMIENNE.

Donnez la main. Vous tremblez ?

DALIN, *bas.*

J'avourai

Que mon avenir m'inquiète.

LA BOHÉMIENNE.

Bon, bon ! dans un moment je vous l'éclaircirai.

(*Elle lui regarde attentivement dans la main, & puis dans les yeux.*)

AIR.

Ah, le beau jour !
C'eſt une fête.
Eſt-ce l'Amour
Qui vous l'apprête ?

Oui, c'eſt la fête
De l'Amour.
Au ſon des hautbois on y danſe;
Le vin coule avec abondance.
L'heureux deſtin! L'heureux deſtin,
Si tout reſſemble à ce feſtin!
Mais j'entends l'orage qui gronde.
Ah! quelle crainte vous pourſuit!
Je vois, dans l'horreur de la nuit,
Le noir ſoupçon qui fait ſa ronde;
Et je vois l'Amour qui s'enfuit.

DALIN (*avec humeur*).

C'eſt-là ce que dit ma planète?
Elle n'a pas le ſens commun.
Voyons, à préſent, ſi quelqu'un
Lira plus clairement dans la main de Lucette.

LINVAL.

(*déguiſé en Bohémien, tenant la main de Lucette.*)

AIR DIALOGUÉ.

Autour d'elle, ſans deſſein,
Que de plaiſirs elle attire!

DALIN.

Oui, c'eſt bien dit, ſans deſſein.

LINVAL.

J'en vois voler un eſſaim.
Que de cœurs, ſous ſon empire
Elle engage ſans deſſein!

DALIN.

Oui, c'eſt bien dit, ſans deſſein.

LINVAL.

Elle eſt ſage.

DALIN.

Ah! je reſpire.

LINVAL.

Elle eſt ſage; mais enfin. . . .

DALIN.

Mais enfin! Quoi donc? qu'eſt-ce à dire?

LINVAL.

Autour d'elle ſans deſſein, &c.
Mais quelle métamorphoſe!

(*La ſymphonie rappelle le ſonge en imitant le chant du coq*).

DALIN.

C'eſt mon ſonge.

LINVAL.

Et co. . . . comment
S'eſt opéré ce changement?

DALIN.

Voilà ma poule.

LINVAL.

Et co. . . . comment?

DALIN.

Voilà le coq.

LINVAL.

Et co.... comment
S'est opéré ce changement ?

DALIN.

Paix donc, paix, vous dis-je, & pour cause.

LINVAL.

Oui, je me tais, & pour cau... cause.
Mais que vois-je rôder dans l'air ?

DALIN.

C'est le Milan, rien n'est plus clair.

LINVAL.

Et oui vraiment, rien n'est plus clair.

LUCETTE (*avec l'air de l'effroi*).

Monsieur, qu'est-ce donc qu'il veut dire ?
Mon songe va-t-il s'avérer ?
Il me fait peur.

DALIN.

Loin d'en pleurer,
Crois-moi, Lucette, il en faut rire.
Va-t-en.

(*Lucette se retire*).

SCÈNE XVII.

DALIN, LES BOHÉMIENS.

DALIN.

Ce n'eſt pas tout que de nous affliger;
Dans les aſtres vous ſavez lire ;
Mais ſavez-vous les corriger ?

LA BOHÉMIENNE.

Si nous le ſavons ? Laiſſez faire.
Ayez-moi ſeulement une glace bien claire ;
Et pour taliſman, je ne veux
Qu'un ruban, qui trois fois ait noué les cheveux
De celle à qui vous voulez plaire.

DALIN.

Je l'aurai. C'eſt donc là ce qui forme les nœuds ?

LA BOHÉMIENNE.

Ah ! que n'ai-je vos noms, écrits, comme l'on ſigne ;
En blanc, de votre main, & ſur la même ligne !
Le charme iroit bien mieux ! Mais je puis m'en paſſer.

DALIN.

Nous les aurons auſſi.

LA BOHÉMIENNE.

Je vais donc commencer.

(*Dalin ſort.*)

SCÈNE XVIII.

LES BOHÉMIENS.

CHŒUR.

O GRAND Albert !
Descends des sept planètes.
Mathieu Lansberch,
Prête-nous tes lunettes.
Et toi, qui fais le nouvel an,
Célèbre Almanach de Milan !

SCÈNE XIX.

Mme SAINT-CLAIR, LES BOHÉMIENS.

Mme SAINT-CLAIR.

EH bien ? notre homme....

LE CHŒUR (*bas*).

Allez-vous-en.

Mme SAINT-CLAIR.

Dites-moi donc où vous en êtes ?

LE CHŒUR.

Allez-vous-en, allez-vous-en.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

LES BOHÉMIENS.

CHŒUR.

O GRAND Albert!
Defcends des fept planètes.
Mathieu Lansberch,
Prête-nous tes lunettes.
Et toi, qui fais le nouvel an;
Célèbre Almanach de Milan!
A votre voix tout le ciel tremble.
Vous l'arrangez, le dérangez.
S'il n'eft pas tel que bon vous femble;
D'un tour de main vous le changez.
On voit arriver pêle-mêle,
Les vents, & la pluie & la grêle,
La giboulée, & le beau tems,
Un rude hiver, un doux printems.

O grand Albert, &c.

SCÈNE XXI.

DALIN, LES BOHÉMIENS.

DALIN.

Tenez, je vous apporte un ruban de Lucette,
Et nos deux noms, en blanc, écrits de notre main.

LA BOHÉMIENNE.

(*à un Bohémien*).

C'eſt aſſez. Venez, ſage Oſmin.
Tenez, combinez-moi ces deux noms. Prenez garde,
En faiſant vos calculs, de ne pas vous tromper.

DALIN (*à la Bohémienne*).

Permettez-vous que je regarde?

LA BOHÉMIENNE.

Oh! j'ai de quoi vous occuper.
A genoux. C'eſt dans cette glace
Que je vais conjurer l'influence des cieux.
Mais de cette claire ſurface,
Gardez-vous bien, ſur-tout, de détacher vos yeux.

SCÈNE XXII.

DALIN, LES BOHÉMIEN; Mme SAINT-CLAIR, DORIMON; LINVAL & LUCETTE.

(Ceux-ci se tiennent éloignés pendant le Duo, & ne se présentent qu'à propos, derrière la glace transparente que Dalin prend pour un miroir.

DUO.

LA BOHÉMIENNE.

NE troublez pas le mystère.

DALIN (*à genoux*).

Ne troublons pas le mystère.

LA BOHÉMIENNE.

Soyez immobile.

DALIN.

Soyons immobile.

LA BOHÉMIENNE.

Fort bien.

Que voyez-vous?

DALIN.

Je ne vois rien.

LA BOHÉMIENNE.

Que voyez-vous ?

DALIN.

Le charme opère.
Je vois Lucette. Elle ſourit.

LA BOHÉMIENNE.

Elle ſourit ?

DALIN.

Elle ſourit.

LA BOHÉMIENNE.

Voyez-vous à qui s'adreſſe
Ce regard plein de tendreſſe ?
C'eſt à l'amant qu'elle chérit.

DALIN.

Ciel ! eſt-ce à moi que s'adreſſe
Ce regard plein de tendreſſe ?
Eſt-ce l'Amour qui l'attendrit ?

LA BOHÉMIENNE.

Oui, c'eſt l'amour qui l'attendrit.
Ne troublez pas le myſtère.

DALIN.

Ne troublons pas le myſtère.

LA BOHÉMIENNE.

Vous le voyez, le charme opère.

DALIN.

Oui, je le vois, le charme opère.
Comme Lucette s'attendrit !

LA BOHÉMIENNE.

Et c'eſt l'Amour qui l'attendrit.

DALIN.

Quoi ! c'eſt l'Amour qui l'attendrit !

LA BOHÉMIENNE.

Oui, c'eſt l'Amour qui l'attendrit.
Voïci le moment de la criſe.
Gardez-vous bien d'une ſurpriſe.

DALIN.

N'ayez pas peur, je tiendrai bon.

LA BOHÉMIENNE.

Prenez-y garde.

DALIN.

Oh ! Non, non, non.

LA BOHÉMIENNE.

Prenez-y garde, & tenez bon.

DALIN.

N'ayez pas peur : je tiendrai bon.

LA BOHÉMIENNE.

Ne voyez-vous pas un homme ?

DALIN.

Oui ; mais....

LA BOHÉMIENNE.

Mais, quoi ?

DALIN.

Mais cet homme ;
Mais cet homme n'eſt pas moi ;
Et c'eſt Linval qu'on le nomme.

LA BOHÉMIENNE.

Je le ſais. Voyez-vous comme
'A Lucette il prend la main ?

DALIN.

Oui, je vois comme
'A Lucette il prend la main.
L'infidelle ! Eſt-il poſſible !
C'eſt pour lui qu'elle eſt ſenſible ?

LA BOHÉMIENNE.

Laiſſez faire.

DALIN.

Eſt-il poſſible !

LA BOHÉMIENNE.

L'affaire eſt en bon chemin.

DALIN.

Ah ! quel ſupplice inhumain !
De quels yeux il la regarde !

LA BOHÉMIENNE.

Prenez garde,
Et tenez bon.

DALIN.

De quels yeux il la regarde !

LA BOHÉMIENNE.

Non, ce n'eſt pas tout de bon:
A mon art tout eſt poſſible.
J'ai le ſecret infaillible
De diſpoſer de ſa main.

DALIN.

L'infidelle ! Eſt-il poſſible !
C'eſt pour lui qu'elle eſt ſenſible;
Ah ! quel ſupplice inhumain

LA BOHÉMIENNE.

Ce n'eſt rien qu'une menace;

DALIN.

C'eſt bien pis qu'une menace.

LA BOHÉMIENNE.

Si je ſouffle ſur la glace,
Dans le moment tout s'efface;

DALIN.

Soufflez donc sur cette glace.
Ah ! de grace, allons au fait.

LA BOHÉMIENNE.

Vous en allez voir l'effet.

DALIN.

O ciel ! Dorimon les embrasse !

LE CHŒUR.

C'est fait.

DORIMON.

C'est fait. De votre main
Vous avez terminé l'affaire.

DALIN.

Quoi ! de ma main !

TOUS.

De votre main.
N'avons-nous pas votre blanc seing ?

DALIN.

C'est un larcin.

TOUS.

A bon dessein
On peut faire un petit larcin.

Mme SAINT-CLAIR.

C'est pour vous une bonne affaire.

DALIN.

C'est un larcin, c'est un larcin,

DORIMON.

C'est pour vous une bonne affaire.

DALIN.

C'est un larcin, c'est un larcin,

TOUS.

On ne l'a fait qu'à bon dessein.

DORIMON.

Le sage Osmin est mon Notaire.

DALIN.

Ah, le perfide! ah, le faussaire!

TOUS.

C'est pour vous une bonne affaire,
Le sage Osmin....

DALIN.

C'est un faussaire,

DORIMON.

C'est mon Notaire.

DALIN.

C'est un larcin, c'est un larcin.

Mme SAINT-CLAIR.

Allons, mon frère, allons, courage,
Notre pupille est notre enfant.

LUCETTE.

Un peu de ruse est de notre âge;
Et comme on peut, on se défend.

LINVAL

Un peu de ruse est de notre âge ;
Et, comme on peut, on se défend.

Mme SAINT-CLAIR.

Allons, mon frère, allons, courage;
Est-ce à vous de faire l'enfant ?

LINVAL & LUCETTE.

Un peu de ruse, &c.

DORIMON.

Allons, mon cher, allons, courage.
Est-ce à vous de faire l'enfant ?

LES QUATRE.

Vous jouirez } de { votre } ouvrage.
Nous jouirons } de { notre } ouvrage.
Votre } pupille est { votre } enfant.
Notre } pupille est { notre } enfant.

DALIN.

Oui, c'est bien dit. Mais moi, j'enrage.
Comme le drôle est triomphant !

DORIMON & Mme SAINT-CLAIR.

L'Amour jouit de notre ouvrage:
C'est par nous qu'il est triomphant.

LINVAL & LUCETTE.

L'Amour jouit de votre ouvrage:
C'est par vous qu'il est triomphant.

DALIN.

DALIN.

Oui, c'eſt bien dit. Mais moi, j'enrage.
Comme le drôle eſt triomphant !

COUPLETS.

Mme SAINT-CLAIR.

Veut-on que la bonne aventure
N'ait rien de douteux ni d'obſcur ?
Le plus facile & le plus ſûr,
C'eſt d'interroger la Nature.
Chacun de nous a ſon Devin,
Qui ne répond jamais en vain.

DORIMON.

On ſait aſſez, quand on eſt ſage,
Ce que promet le lendemain.
Mais ce n'eſt pas ſur notre main ;
C'eſt dans nos cœurs qu'eſt le préſage.
Chacun de nous a ſon Devin,
Qui ne répond jamais en vain.

Mme SAINT-CLAIR.

Lorſqu'un vieillard veut encore plaire,
Qu'il ſe demande, *Eſt-ce mon tour ?*
Eſt-ce l'étoile de l'Amour
Qui me domine & qui m'éclaire ?
Chacun de nous a ſon Devin,
Qui ne répond jamais en vain.

DALIN.

J'avois prévu ce qui m'arrive ;
Et j'avois là, je ne ſais quoi,
Qui me diſoit, *Retire-toi :*
Il faut qu'à ſon tour, chacun vive.
Oui, la vieilleſſe a ſon Devin,
Qui ne répond jamais en vain.

LINVAL.

Pour être heureux avec ma femme ;
Je ne lirai pas dans les cieux.
Je lirai mon ſort dans ſes yeux.

LUCETTE.

Je lirai le mien dans ton ame.

TOUS LES DEUX.

L'Amour ſera notre Devin ;
Il ne répond jamais en vain.

Fin du Théâtre.

APOLOGIE

DU THÉATRE.

APOLOGIE

DU THÉATRE,

OU

ANALYSE de la Lettre de M. ROUSSEAU, citoyen de Genève, à M. D'ALEMBERT, au sujet des Spectacles.

CELUI qui a regardé les Belles-Lettres comme une cause de corruption des mœurs; celui qui, pour notre bien, eût voulu nous mener paître, n'a pas dû approuver qu'on envoyât ses concitoyens à une école de politesse & de goût: mais sans nous prévenir contre ses principes, discutons-les de bonne-foi.

M. d'Alembert a proposé aux Genevois d'avoir un théâtre de comédie. « Voilà, dit M. Rousseau, le » conseil le plus dangereux qu'on pût nous donner.

» Vous serez (dit-il à M. d'Alembert) le premier » Philosophe qui ait jamais excité un peuple libre, » une petite ville, & un État pauvre, à se charger » d'un spectacle public ».

Il fait voir que Genève est hors d'état de soutenir

un ſpectacle ſans un préjudice réel ; & il ajoute qu'il eſt impoſſible qu'un établiſſement, ſi contraire aux anciennes maximes de ſa patrie, y ſoit généralement applaudi. « Suppoſons cependant, pourſuit-il, ſuppoſons les Comédiens bien établis dans Genève, » bien contenus par nos loix, la comédie floriſſante » & fréquentée ; le premier effet ſenſible de cet établiſſement ſera une révolution dans nos uſages, qui » en produira néceſſairement une dans nos mœurs ».

Au lieu de ſpectacles, Genève a des cercles, ou ſociétés, de douze ou quinze perſonnes, qui louent, à frais communs, un appartement commode, où les aſſociés ſe rendent. « Là, chacun ſe livrant aux amuſemens de ſon goût, on joue, on cauſe, on lit, on » boit, on fume ; les femmes & les filles ſe raſſemblent de leur côté, tantôt chez l'une, tantôt chez » l'autre ; les hommes, ſans être fort ſévérement » exclus de ces ſociétés, s'y mêlent aſſez rarement... » Mais dès l'inſtant qu'il y aura une comédie, adieu » les cercles, adieu les ſociétés ». Voilà, dit M. Rouſſeau, la révolution que j'ai prédite.

Il avoue que l'on boit beaucoup, & que l'on joue trop dans les cercles ; mais il ſoutient, avec ſon éloquence, qu'il vaut mieux être ivrogne que galant, & croit l'excès du jeu très-facile à réprimer, ſi le gouvernement s'en mêle. Il convient auſſi que les femmes, dans leur ſociété, ſe livrent volontiers au plaiſir de médire ; mais par-là même elles tiennent

lieu de cenſeurs à la République. « Combien de » ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces » ſévères obſervatrices » ! Tout cela peut paroître ridicule à Paris, quoique très-ſenſé pour Genève ; M. Rouſſeau a ſur nous l'avantage de mieux connoître ſa patrie.

Il eſt vraiſemblable qu'en deux ans de comédie tout ſeroit bouleverſé, c'eſt-à-dire, qu'on n'iroit plus, à l'heure du ſpectacle, fumer, s'enivrer & médire dans les cercles ; & que l'agréable vie de Paris prendroit à Genève la place de l'ancienne ſimplicité. M. Rouſſeau ſe plaint déjà qu'on y élève les jeunes gens à la françoiſe.

« On étoit plus groſſier de mon tems, dit-il : les » enfans étoient de vrais poliſſons ; mais ces poliſſons » ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle » pour ſervir la patrie, & du ſang à verſer pour elle ».

M. Rouſſeau croit être à Lacédémone. Mais Genève, ne lui déplaiſe, a de meilleurs garans de ſa liberté que les mœurs de ſes citoyens ; & grace à la conſtitution de l'Europe, elle n'a pas beſoin d'élever des dogues pour ſa garde.

Cependant que le goût du luxe, inſéparable de celui du ſpectacle, que les maximes de nos tragédies, la peinture comique de nos mœurs, le ſilence même & la gêne qui règne dans nos aſſemblées, & qu'il regarde comme indigne de l'eſprit républicain, que tous ces inconvéniens ſoient tels qu'il les enviſage

par rapport à Genève, il eſt plus en état que nous d'en juger. Qu'il choiſiſſe à ſa patrie les fêtes, les jeux, les ſpectacles qui lui conviennent; c'eſt un ſoin que nous lui laiſſons. Nous applaudiſſons à ſon zèle; nous admirons ce patriotiſme éclairé, vigilant & courageux, cette éloquence noble & ſimple, qui n'a rien d'inculte & rien d'étudié, où la douceur & la véhémence, les images & les ſentimens, le ton philoſophique & le langage populaire ſont mêlés avec d'autant plus d'art, que l'art ne s'y fait point ſentir. Telle eſt la juſtice que j'aime à rendre aux intentions & aux talens de M. Rouſſeau. Mais que pour détourner les Genevois de l'établiſſement propoſé, il leur préſente le théâtre le plus décent de l'univers comme l'école du vice, les Poëtes comme des corrupteurs, les Acteurs comme des gens non-ſeulement infames, mais vicieux par état, les ſpectateurs comme un peuple perdu, & à qui le ſpectacle n'eſt utile que pour dérober au crime quelques heures de leur tems; c'eſt ce que l'évidence de la vérité peut ſeule rendre pardonnable. Je crains bien que M. Rouſſeau n'ait écrit toutes ces choſes dans cette *fermentation* qu'il croit appaiſée, & qui peut-être ne l'eſt pas aſſez. Quoi qu'il en ſoit, d'autres imiteront, en lui répondant, l'amertume de ſon ſtyle, & croiront être auſſi éloquens que lui, quand ils lui auront dit des injures.

Pour moi, je ſuppoſe qu'il a voulu effrayer ſes concitoyens, & qu'il a oublié Paris pour ne s'occuper

que de Genève. Je vais donc le suivre pas à pas, sans humeur & sans invective.

Il considère d'abord le spectacle comme un amusement. « Or, dit-il, tout amusement inutile est un mal, » pour un être dont la vie est si courte & le tems si » précieux ».

1°. Il avouera que ce mal existe à Genève sans le spectacle, à moins que boire, jouer & fumer ne lui semblent des occupations utiles. 2°. Un amusement qui délasse & console la vie laborieuse, qui occupe & détourne du mal la vie oisive & dissipée, n'est pas sans quelque utilité. 3°. Peut-être y a-t-il des devoirs pour tous les instans de la vie, peut-être une heure de dissipation est-elle un larcin fait à la société. Mais à qui le persuaderez-vous ? Et si la société se relâche elle-même de ses droits ; si elle vous dit, J'exige moins, pour obtenir plus sûrement, plus librement ce que j'exige ; si les hommes, pour n'être ni tyrans, ni esclaves les uns des autres, se permettent par intervalles cet oubli mutuel & passager ; s'ils vous répondent enfin qu'ils ne vivent ensemble que pour être heureux, & que le délassement est un besoin de leur foiblesse ; avez-vous à leur repliquer que vous êtes hommes comme eux, & que tous vos momens sont pleins ? Je sais qu'il n'y a que l'homme qui broute dont la société n'ait rien à exiger ; mais elle n'attend de personne une servitude assidue. Promenez-vous donc sans remords deux heures du jour à la campagne,

tandis qu'à Paris nous les passons à entendre Amalié ou Cinna, le Misanthrope ou le Tartuffe.

« Un Barbare à qui l'on vantoit la magnificence du » cirque & des jeux établis à Rome, demanda : Les » Romains n'ont-ils ni femmes ni enfans ? Ce Barbare » avoit raison ».

Ce Barbare ne savoit pas que le premier besoin d'une société est d'être en paix avec elle-même ; qu'il y avoit à Rome dans les esprits un principe de sédition, qui ne se dissipoit que dans les fêtes ; & que lorsqu'un peuple n'est pas content, il faut tâcher de le rendre joyeux. Ce Barbare auroit condamné les cercles de Genève comme les spectacles de Rome, & il auroit eu tort.

« Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher son » cœur sur la scène, comme s'il étoit mal au-dedans » de nous ».

Une bonne conscience fait qu'on ne craint pas la solitude, mais ne fait pas qu'on s'y plaise toujours. Il est peu d'hommes qui s'aiment assez pour jouir continuellement d'eux-mêmes sans langueur & sans ennui. L'on a beau être à son aise au-dedans de soi, l'on y fait souvent de la bile. Il n'y a que Dieu dont on puisse dire, *se suo intuitu beat* ; encore, selon notre foible manière de concevoir, a-t-il pris plaisir à se répandre.

« Les spectacles sont faits pour le peuple, & c'est » par leurs effets sur lui qu'on peut déterminer leurs

» qualités absolues... Quant à l'espèce des spectacles, » c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, & non » leur utilité qui la détermine ».

C'est au Poëte à rendre l'utile agréable, & tous les bons Poëtes y ont réussi : les détails en vont être la preuve. Mais c'est de quoi M. Rousseau est très-éloigné de convenir.

« La scène en général est, dit-il, un tableau des » passions humaines, dont l'original est dans tous les » cœurs ; mais si le peintre n'avoit soin de flatter ces » passions, les spectateurs seroient bientôt rebutés, » & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les » fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quel- » ques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à » celles qui ne sont point générales & qu'on hait » naturellement... Et alors ces passions de rebut sont » employées à en faire valoir d'autres, sinon plus » légitimes, du moins plus au gré des spectateurs. Il » n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la » scène. Un homme sans passions, ou qui les domi- » neroit toujours, n'y sauroit intéresser personne.... » Qu'on n'attribue donc pas au théâtre le pouvoir de » changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut » que suivre & embellir ».

La scène est un tableau des passions dont le germe est dans notre cœur : voilà le vrai ; mais l'original du tableau est dans le cœur de peu de personnes. S'il n'y avoit à la cour que des Narcisses, Britannicus n'y

feroit point fouffert ; s'il n'y avoit que des Burrhus, Britannicus y feroit inutile ; mais il y a des hommes vaguement ambitieux & irréfolus encore, ou mal affermis dans la route qu'ils doivent fuivre ; c'eft pour ceux-là que Britannicus eft une leçon, & n'eft point une infulte.

Il y a par-tout des paffions nationales & conftitutives de la fociété : tel étoit l'amour de la domination chez les Romains, l'amour de la liberté chez les Grecs, l'amour du gain chez les Carthaginois ; & parmi nous l'amour de la gloire, ou du moins celui de l'honneur. Il eft certain que le théâtre doit ménager, flatter même ces paffions, s'il veut gagner la faveur du Public ; rien n'eft plus naturel ni plus jufte. L'apôtre d'une morale oppofée au génie, au caractère, au gouvernement d'une nation, en eft communément ou le jouet, ou le martyr. Il eft fenfé que ce qui conftitue les mœurs nationales d'un peuple, convient à ce peuple : nul homme privé n'a droit de lui en demander compte. Mais toute paffion qui ne tient point à ce caractère général, eft livrée à la cenfure du théâtre. La haine, la vengeance, l'ambition perfonnelle, la baffe envie, l'amour effréné, l'orgueil tyrannique, tout ce qui attente à la fociété, tout ce qui lui nuit, tout ce qui peut lui nuire, les vices les plus répandus, les travers les plus à la mode, tout cela peut être attaqué fans ménagement. Plus la peinture en eft vive & la fatyre accablante, plus le fpectacle eft applaudi.

Il est une passion contre laquelle il seroit absurde de se déchaîner sans réserve : c'est la passion de l'amour ; & c'est la seule dont M. Rousseau ait pu dire qu'on la fait valoir au théâtre aux dépens de celles qu'on y peint avec des couleurs odieuses. Nous aurons lieu d'examiner dans la suite quand & comment l'amour est intéressant sur la scène, & pourquoi il y est protégé.

Il en est des goûts, des opinions, des ridicules na-[illegible], qui ne sont en eux-mêmes ni bien ni mal, comme des passions nationales dont je viens de parler. La société qui les adopte, se les rend personnels, & il n'est pas raisonnable de vouloir qu'elle soit la fable d'elle-même. Ainsi, par exemple, celui qui au milieu de Pekin iroit se moquer de l'architecture chinoise, & traiter d'imbécilles tous ceux qui habitent sous ces toits sans symmétrie & sans proportion, celui-là, dis-je, ne seroit pas sage : il auroit peut-être raison par-tout ailleurs ; mais à Pekin il auroit tort.

Ainsi tout n'est pas du ressort du théâtre : c'est l'école des citoyens, & non celle de la république. Voilà, ce me semble, quelle est la distinction réelle entre les mœurs que l'on doit ménager sur la scène, & celles qu'on y peut censurer. Si la constitution politique est mauvaise, si les mœurs fondamentales sont altérées ou corrompues dans leur masse, le théâtre n'y peut rien, je l'avoue ; mais en attaquant les vices épars & les passions isolées, le théâtre ne peut-il

pas affoiblir le poiſon dans ſa ſource ? ne peut-il pas arrêter ou ralentir la contagion de l'exemple ? C'eſt ce qui reſte à examiner.

M. Rouſſeau attribue à Molière & à Corneille des ménagemens auxquels je ſuis bien convaincu que ni l'un ni l'autre n'avoient penſé. Ils ont écrit pour leur ſiècle, ſans doute ; ils en ont conſulté les mœurs & le goût : c'eſt-à-dire, qu'ils ont [illegible] dans l'opinion de leur ſiècle les moyens de l'affecter, de l'intéreſſer à leur gré. Mais quel eſt le vice qu'ils ont ménagé ? quelle eſt la paſſion qu'ils ont flattée ? Si Molière avoit eu la timide circonſpection qu'on lui attribue, auroit-il jamais démaſqué l'hypocrite ? Dans le Cid, Corneille autoriſe le duel ; mais dans quelle circonſtance ? C'eſt un fils qui venge ſon père, & qui, réduit à l'alternative de deux devoirs oppoſés, préfère le plus inviolable. Ce n'eſt pas la vengeance, c'eſt la piété qui ſe ſignale dans le Cid, & qui enlève les applaudiſſemens.

Le duel eſt un uſage barbare ; mais, l'uſage établi, l'honneur de Dom Diègue mortellement offenſé, il n'étoit pas plus permis au Cid de pardonner l'inſulte faite à ſon père, que de lui enfoncer lui-même le poignard dans le ſein. C'eſt donc un acte de vertu, & le devoir le plus ſacré de la nature, qui eſt recommandé dans cette tragédie, l'une des plus morales & des plus intéreſſantes qui aient paru ſur aucun théâtre du monde.

« Si les chefs-d'œuvre de ces auteurs (Corneille

» & Molière) étoient encore à paroître, ils tombe-
» roient infailliblement aujourd'hui, dit M. Rousseau ;
» & si le Public les admire encore, c'est plus par honte
» de s'en dédire, que par un vrai sentiment de leurs
» beautés ».

M. Rousseau a-t-il pu croire, a-t-il voulu nous persuader que nous faisons semblant de rire, de pleurer, de frémir à ces spectacles ? Et le Public, pour savoir s'il s'amuse ou s'il est ému, sera-t-il obligé de demander comme ce jeune étranger à son Mentor : Mon gouverneur, ai-je bien du plaisir ? M. Rousseau mérite qu'on lui réponde plus sérieusement ; mais faut-il aussi nous réduire à prouver que Cinna, Polieucte, le Misanthrope, le Tartufe, &c. nous intéressent & nous enchantent ? Quand même l'impression en seroit affoiblie, combien de causes peuvent y contribuer, qui n'ont rien de commun avec les mœurs ? L'assertion est laconique ; la discussion ne le seroit pas.

S'il est vrai que sur nos théâtres la meilleure pièce de Sophocle tomberoit *tout à plat*, ce n'est point par la raison qu'on ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point. Car au fonds toutes les mères ressemblent à Jocaste, tous les enfans ressemblent à Œdipe, en ce qui fait l'intérêt & le pathétique de la tragédie de Sophocle ; & je ne pense pas qu'on nous soupçonne d'avoir moins d'horreur que les Grecs pour le parricide & l'inceste. Voyez, depuis, l'effet de l'Œdipe à Colone.

Ce n'eſt donc pas le fonds, mais la ſuperficie des mœurs qui a changé ; & c'eſt en quoi le Poëte eſt obligé de conſulter le goût de ſon ſiècle ; mais ceci demanderoit encore un long détail pour être expliqué.

« Il s'enſuit de ces premières obſervations, dit » M. Rouſſeau, que l'effet général du ſpectacle eſt de » renforcer le caractère national, d'augmenter les in- » clinations naturelles, & de donner une nouvelle » énergie aux paſſions ».

Cette concluſion a trois parties. La première eſt vraie dans un ſens : le théâtre ménage, favoriſe les mœurs nationales, les fortifie, & c'eſt un bien ; car les mœurs nationales tiennent à la conſtitution politique ; & celle-ci fût-elle mauvaiſe, tout citoyen doit concourir à en étayer l'édifice, en attendant qu'il ſoit reconſtruit. Si Tunis ne pouvoit ſubſiſter que par le pillage, la piraterie devroit être en honneur ſur le théâtre de Tunis. Mais ſi par les mœurs nationales on entend des habitudes étrangères ou nuiſibles au génie du gouvernement & au maintien de la ſociété, je n'en vois point, comme je l'ai dit, que le théâtre favoriſe ; je n'en vois point que le Public ne permette de cenſurer. Toutes les inclinations pernicieuſes ſont condamnées au théâtre, toutes les paſſions funeſtes y inſpirent la terreur, toutes les foibleſſes malheureuſes y font naître la pitié & la crainte. Les ſentimens qui, de leur nature, peuvent être dirigés au bien & au mal, comme l'ambition & l'amour, y ſont peints

avec des couleurs intéressantes ou odieuses, selon les circonstances qui les décident vertueux ou criminels. Telle est la règle invariable de la scène tragique; & le Poëte qui l'auroit violée, révolteroit tous les esprits: c'est un fait que je vais rendre sensible dans peu par les exemples même que M. Rousseau a choisis.

« Je sais, dit-il, que la poëtique du théâtre prétend » faire tout le contraire, & purger les passions en les » excitant; mais j'ai peine à bien concevoir cette » règle. Seroit-ce que pour devenir tempérant & » sage, il faut commencer par être furieux & fou »?

M. Rousseau étoit de bonne-foi: je n'en doute pas. Mais n'étoit-il pas trop animé du zèle patriotique, en écrivant ces choses étranges? Personne ne sait mieux que lui, qu'à Sparte, pour préserver les enfans des excès du vin, on leur faisoit voir des esclaves dans l'ivresse. L'état honteux de ces esclaves inspiroit aux enfans la crainte ou la pitié, ou l'une & l'autre en même tems; & ces passions étoient les préservatifs du vice qui les avoit fait naître. L'artifice du théâtre n'est autre chose, & M. Rousseau en est bien instruit. Dira-t-il que pour rendre leurs enfans tempérans & sages, les Spartiates les rendoient furieux & fous?

« Il ne faut, dit-il, pour sentir la mauvaise foi de » ces réponses, que consulter l'état de son cœur à la » fin d'une tragédie ».

Eh bien, je choisis les trois pièces du théâtre où la plus séduisante des passions est exprimée avec le

le plus de chaleur & de charmes, Ariane, Inès & Zaïre : je demande à M. Rousseau s'il croit que l'impression qui en reste soit une disposition à ce que l'amour a de vicieux ? Que seroit-ce si je parcourois les tragédies où la jalousie sombre & cruelle, où la vengeance atroce, où l'ambition forcenée ne paroissent qu'entourées de furies, & déchirées de remords ? M. Rousseau a-t-il consulté son cœur à la fin de Polieucte, de Cinna, d'Athalie, d'Alzire, de Mérope ? Est-ce le goût du vice, ou l'amour de la vertu, que ces spectacles y excitent ? J'atteste M. Rousseau lui-même, en supposant, comme de raison, qu'il ne se croit pas plus incorruptible que nous.

Mais voici bien un autre paradoxe. « Toutes les » passions sont sœurs ; une seule suffit pour en exciter » mille ; & les combattre l'une par l'autre, n'est qu'un » moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes ».

Observons d'abord qu'il s'agit de la terreur & de la pitié, qui sont les ressorts du pathétique. Ainsi tout ce qui excite en nous la pitié, nous dispose à la vengeance ; ainsi la crainte que nous inspirent les forfaits de l'ambition, les lâches complots de l'envie, les projets sanglans de la haine, cette crainte, dis-je, est elle-même le germe des passions qui la font naître. Est-ce dans la tête d'un Philosophe que tombent de pareilles idées ? La sensibilité sans doute est la base des affections criminelles, mais elle l'est de même des affections vertueuses. Tout ce qui l'excite la rend

féconde; mais elle produit des baumes ou des poisons, selon les semences qu'on jette dans l'ame; & s'il est des ames qui corrompent tout, ce n'est pas la faute du théâtre.

« Le seul instrument qui serve à les purger (les » passions), c'est la raison; & j'ai déjà dit que la raison » n'avoit nul effet au théâtre ».

Voilà deux assertions également dénuées de preuve, & qui toutes deux en avoient grand besoin. Je demande à M. Rousseau si la raison elle-même a quelque moyen plus sûr de contenir une passion, que de lui opposer pour contrepoids la crainte des dangers & des remords qui l'accompagnent? Est-ce par des calculs géométriques, est-ce par des définitions idéales que la raison corrige les mœurs?

Quant au fait que M. Rousseau avance pour la seconde fois, qu'il nous dise s'il regarde le rôle de Caton, dans la tragédie d'Adisson, comme déplacé au théâtre? Ce rôle, si intéressant & si beau, est la raison & la vertu même. Il est aussi calme qu'il est pathétique; & si l'héroïsme en étoit moins tranquille, il seroit beaucoup moins touchant. Mais pourquoi recourir au théâtre Anglois? Toutes les vertus, sur la scène Françoise, n'ont-elles pas leurs maximes pour règle? n'y voit-on que des furieux ou des fanatiques? L'humanité, la grandeur d'ame, l'amour de la patrie, l'enthousiasme même de la religion, n'y sont-ils pas aussi éclairés, aussi raisonnés qu'ils peuvent l'être

ſans froideur? M. Rouſſeau ne ſe ſouvient-il plus d'avoir entendu Zopire, Alvarès, Polieucte, Burrhus? &c.

« Qu'on mette, dit-il, pour voir, ſur la ſcène » Françoiſe, un homme droit & vertueux, mais » ſimple & groſſier.... qu'on y mette un ſage ſans » préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un ſpadaſſin, » refuſe de s'aller faire égorger par l'offenſeur; & » qu'on emploie tout l'art du théâtre pour rendre ces » perſonnages intéreſſans, comme le Cid au peuple » François, j'aurai tort ſi l'on réuſſit ».

On ne réuſſira point, & vous aurez tort. 1°. La groſſiéreté n'eſt bonne à rien, nous la rejettons de la ſociété & du théâtre: 2°. Le ſage eſt un perſonnage fort reſpectable; mais la bravoure eſt une de ces qualités nationales que le théâtre François doit honorer. Si le ſage eſt un Thémiſtocle, nous l'admirerons; s'il n'eſt que patient ou timide, il n'eſt pas digne d'occuper la ſcène. En un mot, l'homme ſans préjugé attaquera les nôtres; & il en eſt que l'on doit reſpecter. Mais indépendamment de ces convenances, l'intérêt doit naître de l'émotion: or un caractère que rien n'émeut, ne ſauroit nous émouvoir, à moins qu'il ne ſoit dans une ſituation pareille à celle de Caton: *Colluctantem cum aliquâ calamitate*. D'ailleurs la pitié, ce ſentiment ſi naturel & ſi tendre, nous touche plus que l'admiration: ainſi quelque empire qu'ait ſur nous la raiſon, il ne s'enſuit pas qu'elle doive être auſſi pathétique,

aussi théâtrale que l'amour combattu par l'honneur, tel qu'il nous est peint dans le Cid.

« Mais en supposant les spectacles aussi parfaits, & » le peuple aussi bien disposé qu'il soit possible, encore, » dit M. Rousseau, ces effets se réduiroient-ils à rien, » faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne » sache que trois instrumens à l'aide desquels on puisse » agir sur les mœurs d'un peuple; savoir, la force » des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du » plaisir: or les loix n'ont nul accès au théâtre........ » L'opinion n'en dépend point.... Et quant au plaisir » qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y » ramener plus souvent ».

Suivons, s'il est possible, le fil de ces idées, & voyons d'abord quelle est la supposition. *Le spectacle aussi parfait qu'il peut l'être*, c'est-à-dire, sans doute, l'innocence & le crime, le vice & la vertu, les bons & les mauvais exemples présentés sous le point de vue le plus moral. *Le peuple aussi bien disposé*, c'est-à-dire, au moins, avec ce goût général de la vertu, & cette aversion pour le vice, qui préparent le cœur humain à recevoir les impressions de l'une, & à repousser les atteintes de l'autre, quand la vertu lui est présentée avec ses charmes, & le crime avec son horreur. Cela posé, qu'est-il besoin de la force des loix, & de l'empire de l'opinion, pour lui faire goûter des peintures consolantes pour les bons, & effrayantes pour les méchans? L'attrait d'un plaisir honnête ne lui

ſuffit-il pas pour le ramener à un ſpectacle ſelon ſon cœur, où la vertu qu'il aime, eſt comblée de gloire, où le vice qu'il hait, ne ſe montre que chargé d'opprobre, & malheureux même dans ſes ſuccès ?

Parmi les inſtrumens à l'aide deſquels on peut agir ſur les mœurs, M. Rouſſeau a omis le plus puiſſant, qui eſt l'habitude. Des affections répétées naiſſent les inclinations, & celles-ci décidées au bien ou au mal, conſtituent les mœurs bonnes ou mauvaiſes. Tel eſt l'infaillible effet des émotions que le théâtre nous cauſe ; quelque paſſagères qu'elles ſoient, il en reſte au moins une foible empreinte, & les mêmes traces approfondies, ſe gravent ſi avant dans l'ame, qu'elles lui deviennent comme naturelles. Mais eſt-il beſoin de prouver quel eſt l'empire de l'habitude, & M. Rouſſeau lui-même peut-il ſe le diſſimuler ?

Il attribue, en paſſant, aux *Acteurs de l'Opéra*, un reſſentiment un peu vif de l'ennui qu'ils lui ont cauſé. « Néron, chantant au théâtre, faiſoit égorger ceux » qui s'endormoient. . . . Nobles Acteurs de l'Opéra » de Paris, ah ! ſi vous aviez joui de la puiſſance im- » périale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop » vécu ». Il faut que M. Rouſſeau attache à ſon ſom- meil une prodigieuſe importance, ou qu'il ne lui en coûte guère pour imaginer des aſſaſſins.

« Le théâtre rend la vertu aimable. . . . il opère un » grand prodige de faire ce que la vertu & la raiſon

» sont avant lui ! Les méchans sont haïs sur la scène ;
» sont-ils aimés dans la société ? »

J'observe, 1°. que si tous les hommes aiment la vertu, & détestent le vice de cet amour actif & de cette haine véhémente que l'on respire au théâtre, tous les hommes ont de bonnes mœurs; & si M. Rousseau peut me le persuader, j'aurai autant de plaisir que lui à le croire. 2°. Que si cet amour & cette haine sont assoupis dans l'ame, les impressions du théâtre font un bien en les réveillant. 3°. Que si l'on n'aime la vertu, & si l'on ne hait le vice que dans autrui, comme il le fait entendre, le grand avantage du théâtre est de nous ramener à nous-mêmes par la terreur & la pitié ; de nous mettre à la place du personnage dont les égaremens nous effraient, ou dont nous plaignons les malheurs ; en un mot de nous rendre personnelles ces affections que le vice & que la vertu nous inspirent quand nous les voyons dans autrui.

« Je doute que tout homme à qui l'on exposera » d'avance les crimes de Phèdre & de Médée, ne les » déteste plus encore au commencement qu'à la fin de » de la pièce ; & si ce doute est fondé, que faut-il » penser de cet effet si vanté du théâtre ? »

Ce ne sont pas les crimes, ce sont les criminels que l'on déteste moins à la fin de la pièce : l'art du théâtre les rapproche de nous, en les conduisant pas à pas, & par des passions qui nous sont naturelles, aux

forfaits monſtrueux dont nous ſommes épouvantés ; & c'eſt en cela même que ces exemples du danger des paſſions nous deviennent perſonnels. Une mère qui égorge ſes enfans, une femme inceſtueuſe & adultère, qui rejette ſur l'objet vertueux de cet amour déteſtable toute l'horreur qu'elle doit inſpirer, ces caractères, ſeulement annoncés, ſont auſſi éloignés de nous, que celui d'une lionne ou d'une vipère : il n'eſt point de femme qui appréhende de tomber dans cet excès d'égarement. Mais quand les gradations en ſont bien ménagées, quand on voit l'ame de Phèdre ou de Médée agitée des mêmes ſentimens qui s'élèvent en nous, ſuſceptible des mêmes retours, combattue des mêmes remords, s'engager peu à peu, & ſe précipiter enfin dans des crimes qui révoltent la nature, nous les plaignons comme nos ſemblables ; & ce retour ſur nous-mêmes, qui eſt le principe de la pitié, eſt auſſi celui de la crainte.

« La ſource de l'interêt qui nous attache à ce qui » eſt honnête, & nous inſpire de l'averſion pour le » mal, eſt en nous, & non dans les pièces ».

Oui, ſans doute, la ſource eſt en nous, mais l'art du théâtre la purifie. *L'homme eſt né bon*, je le crois ; mais a-t-il conſervé ce caractère ? Si les traits en ſont altérés, affoiblis, effacés par des habitudes vicieuſes ; quelle morale plus vive, plus ſenſible, plus pénétrante que celle du théâtre, peut en renouveller l'empreinte ? Si cette morale eſt ſaine & pure, elle

n'e

n'est donc pas infructueuse. *L'homme est né bon*; & c'est pour cela même que les bons exemples lui sont utiles : ils n'auroient point de prise sur son ame si la Nature l'avoit fait méchant. En un mot, ou toute instruction est superflue, ou celle du théâtre, comme la plus frappante, doit être aussi la plus salutaire : telle étoit du moins la *prétention* de Corneille, toute *vaine* & *puérile* que M. Rousseau la suppose : peut-être mieux approfondie, y eût-il trouvé plus *de bon sens*.

« Le cœur de l'homme est toujours droit sur ce qui » ne se rapporte pas personnellement à lui..... c'est » quand notre intérêt s'y mêle, que nous préférons » le mal qui nous est utile, au bien que nous fait » aimer la nature. Que va donc voir le méchant au » spectacle ? précisément ce qu'il voudroit trouver » par-tout : des leçons de vertu pour le public dont il » s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, » tandis qu'on n'exige rien de lui ».

J'avoue que pour ce méchant déterminé, il n'y a de bonne école que la grève. Mais ce méchant est plus juste que M. Rousseau dans l'opinion qu'il a du Public, puisqu'il jouit au spectacle du plaisir de voir former d'honnêtes gens dont la probité lui sera utile.

Quant à l'intérêt personnel, il n'éclipse jamais totalement les saines lumières de la conscience ; & plus l'homme est exercé à discerner le juste & l'injuste dans la cause d'autrui, moins il est exposé à s'y méprendre dans la sienne. Pour celui qui est injuste

avec pleine lumière, ou sa corruption est sans remède, ou l'habitude du théâtre doit réveiller dans son ame l'effroi, la honte & les remords.

« Quelle est cette pitié ? dit-il en parlant de celle » qu'inspire la tragédie : une émotion passagère & » vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a » produite ; un reste de sentiment naturel étouffé » bientôt par les passions ; une pitié stérile qui se repaît » de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre » acte d'humanité ».

C'est comme si je disois que la discipline de Sparte ou de Rome n'a jamais produit aucun acte de valeur. N'est-ce pas, dans l'un & dans l'autre cas, une impression habituelle qui modifie l'ame, & nous fait contracter insensiblement le caractère qui lui est analogue ? Si la fréquentation du théâtre n'influe pas sur les mœurs, il en doit être de même du commerce des hommes ; & dès-lors, que devient tout ce qu'on nous dit de la force de l'exemple ?

« Au fonds, quand un homme est allé admirer de » belles actions dans des fables, & pleurer des mal- » heurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? » N'est-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il » pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquitté de tout » ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de » lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? qu'il » la pratiquât *lui-même ? il n'a point de rôle à jouer ;* » il n'est pas comédien ».

Sur qui tombe cette ironie insultante ? Est-ce à Paris que M. Rousseau a trouvé tous les devoirs de l'humanité réduits à l'attendrissement qu'on éprouve au spectacle ? Il sait que le peuple y est doux, humain, secourable, autant qu'en aucun lieu du monde ; il doit savoir que les honnêtes gens y ont le cœur assez bon pour tolérer, plaindre & soulager ceux même qui les calomnient ; & il auroit pu attribuer à la fréquentation du théâtre, quelques nuances de ce caractère généreux & compatissant qu'il a reconnu dans les François.

« On se croiroit, ajoute-t-il, aussi ridicule d'adopter » les vertus de ses héros, que de parler en vers, & » endosser un habit de théâtre ».

Encore un coup, où a-t-il vu cela ? Se croiroit-on ridicule d'être humain comme Alvarès, & vertueux comme Burrhus ? Le gigantesque qui est ridicule au théâtre, le seroit dans la société ; j'en conviens. Mais ceux qui ont excellé dans la Tragédie, ont peint la nature dans sa vérité, dans sa beauté simple & touchante, & la réalité en est aussi révérée que la fiction en est applaudie.

« Tout se réduit à nous montrer la vertu comme » un jeu de théâtre, bon pour amuser le Public, mais » qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter sérieu- » sement dans la société ».

O vous, qui regardez la justice & la vérité comme les premiers devoirs de l'homme, êtes-vous juste &

vrai dans ce moment ? vous, pour qui l'humanité & la patrie sont les premières affections, oubliez-vous que nous sommes des hommes ? *Il y auroit de la folie* à une mère d'avoir les entrailles de Mérope ! à une épouse d'avoir les sentimens d'Inès ! De quel public nous parlez-vous ? Si je connoissois moins les gens vertueux que vous avez fréquentés, vous m'en donneriez une idée effroyable. Ce sont-là cependant les faits d'après lesquels vous décidez, « que la plus » avantageuse impression des meilleures tragédies, est » de réduire à quelques affections passagères, stériles » & sans effet, tous les devoirs de la vie humaine ».

« On me dira, poursuit M. Rousseau, que dans ces » pièces le crime est toujours puni, & la vertu toujours récompensée ».

On ne lui dira pas cela ; mais on lui dira que le crime y est toujours peint avec des couleurs odieuses & effrayantes, la vertu avec des traits respectables & intéressans. Si quelquefois cette règle a été violée, c'est une difformité monstrueuse que le Public ne pardonne jamais. M. Rousseau avoue qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, même après la catastrophe. Voilà tout ce qu'exige la bonté des mœurs théâtrales. Je lui abandonne tous les exemples vicieux & reconnus tels ; mais de cent tragédies, il n'y en a pas une où l'intérêt soit pour le crime. Je dis plus, il n'y en a pas une seule au théâtre qui ait réussi avec ce défaut.

« Le *ſavoir*, l'*eſprit*, le *courage* ont ſeuls notre admi-
» ration ; & toi, douce & modeſte vertu, tu reſtes
» toujours ſans honneurs ».

Remarquez que c'eſt après s'être plaint que l'on a avili le perſonnage de *Cicéron* pour flatter le goût du ſiècle, que M. Rouſſeau s'écrie que l'*eſprit* & le *ſavoir* ont ſeuls notre admiration. Qu'elle ſe préſente, Monſieur, cette vertu douce & modeſte, & ſur le théâtre, & dans la ſociété ; nos hommages iront au-devant d'elle : nous la reſpectons dure & farouche ; indulgente & ſociable, elle obtiendra nos adorations.

Les obſervations judicieuſes que fait M. Rouſſeau ſur la tragédie de Mahomet, devoient ſuffire, ce me ſemble, pour déterminer dans ſon eſprit les vrais principes des mœurs théâtrales. Mais comme il n'en veut rien conclure d'oppoſé à ſon ſyſtème, il tâche d'affoiblir l'idée d'utilité qu'elles préſentent naturellement. « Le fanatiſme, dit-il, n'eſt pas une erreur,
» mais une fureur aveugle & ſtupide, que la raiſon
» ne retient jamais. . . . Vous avez beau démontrer à
» des fous que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont
» pas moins ardens à les ſuivre ».

Auſſi le but moral de ce poëme n'eſt-il pas de guérir les peuples du fanatiſme, mais de les en garantir, en leur démontrant, non pas qu'on les trompe, mais comment on peut les tromper. L'erreur eſt la première cauſe de cette fureur aveugle, & c'eſt dans ſa ſource que l'attaque la tragédie de Mahomet. En un mot,

cet exemple épouvantable des horreurs de la ſuperſtition n'en ſeroit pas le remède, mais peut-en être le préſervatif.

« Je crains bien, ajoute M. Rouſſeau, qu'une pa-
» reille pièce jouée devant des gens en état de choiſir,
» ne fît plus de Mahomets que de Zopires ».

Je le crois : auſſi l'inſtruction n'eſt-elle pas pour le petit nombre des Mahomets, mais pour la foule des Seides.

M. Rouſſeau, en louant le goût antique dans le rôle de Thieſte, demande, avec raiſon, que l'on daigne nous attendrir quelquefois pour la ſimple humanité ſouffrante ; & c'eſt à quoi l'on devroit conſacrer ce genre ſi naturel & ſi touchant ; dont l'Enfant prodigue eſt le modèle, & que les gens qui ne réfléchiſſent ſur rien, ont tourné en ridicule. Mais j'aurai lieu d'examiner dans peu pourquoi les perſonnages, comme celui de Thieſte, ſont ſi *rarement* employés au théâtre. Cependant le goût des Grecs, fût-il en cela préférable au nôtre, M. Rouſſeau ne peut-il nous offrir la vérité que ſous une face inſultante ? « Les anciens, dit-il,
» avoient des héros, & mettoient des hommes ſur
» leurs théâtres ; nous, au contraire, nous n'y mettons
» que des héros, & à peine avons-nous des hommes ». Il rappelle un mot d'un vieillard qui avoit été rebuté au ſpectacle par la jeuneſſe Athénienne, & auquel les Ambaſſadeurs de Sparte avoient donné place auprès d'eux. « Cette action fut remarquée de tout le ſpec-
» tacle, & applaudie d'un battement de main univerſel.

» *Eh! que de maux*, s'écria le bon vieillard d'un ton » de douleur! *Les Athéniens savent ce qui est honnête; » mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philo- » sophie moderne, & les mœurs anciennes », observe M. Rousseau.

Ici je retiens ma plume : il ne seroit pas généreux d'opposer la personnalité à la satyre. J'avoue donc qu'il y a à Paris, comme à Athènes, des étourdis sans décence & sans mœurs. Mais la jeunesse Athénienne rebutoit un vieillard qui vraisemblablement n'insultoit personne; & M. Rousseau sait bien que nous n'en sommes pas encore là.

Il revient à son objet : « Qu'apprend-on dans » Phèdre & dans Œdipe, sinon que l'homme n'est » pas libre, & que le ciel le punit des crimes qu'il lui » fait commettre? Qu'apprend-on dans Médée, si » ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre » une mère cruelle & dénaturée »?

Voilà deux exemples fort différens, & qu'il est bon de ne pas confondre. La cause des événemens tragiques peut être ou personnelle ou étrangère, & celle-ci ou naturelle ou surnaturelle, c'est-à-dire, ou dans l'ordre des choses, ou dans la volonté immédiate des Dieux.

Les tragédies de ce dernier genre sont toutes tirées du théâtre ancien. Je ne sais quel intérêt pouvoient avoir les Grecs à frapper les esprits du système de la fatalité; mais il est certain qu'ils faisoient de l'homme

un instrument aveugle des décrets de la destinée. J'avoue que tout le fruit de ces tragédies se borne à entretenir en nous une sensibilité compatissante pour des crimes involontaires, & pour des malheurs indépendans de celui qui en est accablé, comme dans Œdipe & dans Phèdre. Heureusement elles sont en petit nombre, & l'idée de la fatalité s'évanouit avec l'illusion théâtrale.

Un autre genre est celui où la cause des événemens est dans l'ordre naturel, mais indépendante du caractère des personnes. Par exemple, en ne supposant à Andromaque & à Mérope que les sentimens naturels d'une mère, c'en est assez du danger de leurs fils pour les rendre malheureuses & intéressantes. La seule utilité de cette sorte de spectacle est de nourrir & d'exercer en nous les sentimens d'humanité qu'il réveille; car je compte pour très-peu de chose la prudence qu'il peut inspirer.

Un troisième genre place dans l'ame des Acteurs tous les ressorts de l'action & du pathétique, & c'est-là, selon moi, le plus moral & le plus utile. Le crime & le malheur y sont les effets des passions; & plus le crime est odieux, plus le malheur est déplorable, plus aussi la passion, qui en est la source, devient effrayante à nos yeux. Tout cela demanderoit à être développé, & rendu sensible par des exemples. Mais je ne suis déjà que trop long. Il suffit d'étudier Corneille pour voir la révolution qui s'est faite dans l'art

de la Tragédie, lorſqu'abandonnant les deux premiers genres, il y a ſubſtitué celui qui prend ſa force pathétique & morale dans le combat des paſſions & dans les mœurs des perſonnages.

« Les actions atroces préſentées dans la Tragédie, » ſont dangereuſes, dit M. Rouſſeau, en ce qu'elles » accoutument les yeux du peuple à des horreurs » qu'il ne devroit pas même connoître, & à des for- » faits qu'il ne devroit pas ſuppoſer poſſibles ».

1°. Le fait démontre que ſi les yeux du peuple s'y accoutument, ſon cœur ne s'y accoutume pas. M. Rouſſeau reconnoît le peuple François pour le plus doux & le plus humain qui ſoit ſur la terre. Il y a cependant bien des années que ce peuple voit Horace poignarder ſa ſœur, Agamemnon immoler ſa fille, Oreſte égorger ſa mère. 2°. Au lieu de prendre l'inutile ſoin de cacher au peuple la poſſibilité des actions atroces, il faut qu'il ſache que l'homme, dans l'excès de la paſſion, eſt capable de tout, afin de lui faire déteſter cette paſſion qui le rend féroce. Voilà quel eſt le but & l'objet de la Tragédie ; & quoi qu'en diſe M. Rouſſeau, tous les grands Maîtres l'ont rempli.

« Il n'eſt pas même vrai, dit-il, que le meurtre & » le parricide y ſoient toujours odieux. A la faveur » de je ne ſais quelles commodes ſuppoſitions, on les » rend permis ou pardonnables ».

Dans les exemples qu'il cite, voici quelles ſont ces

ſuppoſitions. Dans Iphigénie, Agamemnon immole ſa fille pour ne pas déſobéir aux Dieux & déshonorer la Grèce : Oreſte égorge ſa mère ſans le ſavoir, & en voulant frapper le meurtrier de ſon père ; Horace poignarde Camille dans un premier mouvement de fureur, excité par les imprécations qu'elle vomit contre ſa patrie, & dès ce moment il eſt déteſté. Agamemnon lui-même nous révolte dès qu'il met de l'orgueil à laiſſer immoler Iphigénie, en dépit d'Achille. Oreſte ſort du théâtre déchiré par les Furies, pour un crime aveuglément commis. Je demande ſi ſur de tels exemples on eſt fondé à écrire qu'il *n'eſt pas vrai* que ſur notre théâtre *le meurtre & le parricide ſoient toujours odieux ?*

« Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun » ſelon ſon caractère, eſt forcé de mettre dans la » bouche des méchans leurs maximes & leurs prin- » cipes revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & » débités d'un ton impoſant & ſentencieux, pour » l'inſtruction du Parterre ».

Il eſt vrai que l'un dit,

Et pour nous rendre heureux, perdons les miſérables.

L'autre,

Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge.

L'autre,

J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer.

Celui-ci s'endurcit contre les cris de la nature ; celui-là foule aux pieds tous les droits de l'humanité.

Il n'y a pas un méchant au théâtre qui dans l'intimité d'une confidence, ou dans quelque monologue, ne se trahisse, ne s'accuse, ne se présente aux spectateurs sous l'aspect le plus odieux; & les Auteurs ont porté cette attention au point de sacrifier souvent la vraisemblance à l'utilité morale. M. Rousseau, qui a vu assidument six ans de suite ce spectacle, devroit se rappeller ces faits.

« Non, dit-il, je le soutiens, & j'en atteste l'effroi » des Lecteurs, les massacres des Gladiateurs n'étoient » pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyoit » du sang, il est vrai; mais on ne souilloit pas son » imagination de crimes qui font frémir la nature ».

Si l'on versoit réellement une goutte de sang au théâtre, la scène tragique seroit tout au plus le spectacle de la grossière populace. Tel se plaît à frémir en voyant Mérope le poignard levé sur son fils, & Oreste ou Ninias venant d'assassiner sa mère; tel, dis-je, soutient ces fictions, qui jetteroit des cris de douleur & d'effroi à la vue d'un malheureux que l'on tueroit sur son passage. La Motte a très-bien observé que l'illusion théâtrale n'est jamais complette, & que le spectacle cesseroit d'être un plaisir, sans la réflexion confuse qui en affoiblit le pathétique, & qui nous console intérieurement. Quant à l'*imagination souillée*, c'est un mal, si le crime y est peint avec des couleurs qui nous séduisent; mais c'est un bien & un très-grand bien, si les traces qui en restent, inspirent l'horreur

& l'effroi. Les Arrêts qui flétriffent ou qui condamnent les criminels, fouillent l'imagination du peuple ; faut-il ne pas les publier ?

C'en eft affez, je crois, fur l'article de la Tragédie. Je vais approfondir ce qui regarde la Comédie, les mœurs des Comédiens, & l'amour, ce fentiment fi naturel & fi dangereux, qui eft l'ame de nos deux théâtres. Je l'ai déjà dit, l'affertion eft rapide & tranchante, la difcuffion eft ralentie à chaque inftant, par les détails ; mais j'examine, & ne plaide point : il ne me feroit que trop aifé d'être moins froid & plus preffant.

On a vu comment M. Rouffeau s'y eft pris pour nous prouver que la Tragédie allume en nous les mêmes paffions dont elle prétend infpirer la crainte, & qu'elle nous conduit aux crimes dont elle veut nous éloigner. Les mœurs de la Comédie lui femblent encore plus dangereufes, en ce qu'elles ont avec les nôtres un rapport plus immédiat. « Tout en eft » mauvais & pernicieux, tout tire à conféquence » pour les fpectateurs ; & le plaifir même du comique » étant fondé fur un vice du cœur humain, c'eft une » fuite de ce principe, que plus la Comédie eft agréable » & parfaite, plus fon effet eft funefte aux mœurs ».

Pour fe concilier avec M. Rouffeau, il ne fuffit donc pas d'avouer que le théâtre, quoique purgé de fon ancienne indécence, n'eft pas encore affez châtié ; que Dancourt, Montfleuri & leurs femblables,

devroient en être à jamais bannis; qu'en un mot, le seul comique honnête & moral doit être donné en spectacle. Si M. Rousseau n'eût dit que cela, il eût pensé comme tous les honnêtes gens; mais ce n'étoit pas assez pour lui: tout comique sans distinction est, s'il faut l'en croire, une école de vice: il n'en connoît point d'innocent. Il n'est donc pas question d'examiner s'il y a des comédies répréhensibles du côté des mœurs; mais s'il y a des comédies dont les mœurs soient bonnes, & les leçons utiles.

M. Rousseau commence par vouloir prouver l'inutilité de la Comédie. « Imaginez la Comédie aussi » parfaite qu'il vous plaira, où est celui qui, s'y rendant » pour la première fois, n'y va pas déjà convaincu » de ce qu'on y prouve »?

Celui qui n'en est pas convaincu, est, lui dirai-je, un Orgon aveuglément prévenu pour un Tartuffe; un jaloux qui ne voit de sûreté pour son honneur que dans une tyrannie odieuse; un avare qui croit trouver l'équivalent de tous les biens dans un trésor qui fera son supplice; un mari livré à une seconde femme qui lui fait haïr ses premiers enfans, & qui le flatte pour le dépouiller. Voilà les gens qui vont au spectacle le bandeau sur les yeux, & qui en reviennent capables de réflexions salutaires, à moins de les supposer imbécilles.

De ce que la Comédie se rapproche du ton du monde, M. R. conclut qu'elle ne corrige point les mœurs,

« Un laid visage ne paroît point laid à celui qui le » porte ». Quand cela seroit, comme cela n'est pas, de bonne-foi cette comparaison peut-elle être posée en principe ? La laideur & la beauté sont arbitraires jusqu'à un certain point ; il y a du préjugé ; de la fantaisie, du caprice même dans l'opinion qu'on en peut avoir. Mais en est-il ainsi des vices, & sur-tout des vices auxquels le Public attache le ridicule & le mépris ? Si le vicieux se méconnoît au théâtre, il se méconnoît encore plus dans un discours de morale, & dès-lors toute instruction générale devient inutile : ce que M. Rousseau n'a certainement pas prétendu.

A l'égard du théâtre, rappellons-nous ce qui s'est passé dans la nouveauté du Tartuffe. Croira-t-on que les faux dévots eussent du plaisir à s'y voir peints ? Croira-t-on que l'usurier se complaise dans le miroir de l'Avare ? Voilà les vicieux bien à leur aise, s'ils aiment à se voir tels qu'ils sont ! Mais du moins n'aiment-ils pas à être vus dans cette nudité humiliante. Leur raison a beau être corrompue au point de les justifier à eux-mêmes, ils savent, comme l'avare d'Horace, qu'ils sont la fable & la risée du peuple, & ils se cachent pour s'applaudir. D'où il résulte deux sortes de bien : l'un, qu'au défaut de la vertu, le desir de l'estime publique, la crainte du blâme & du mépris tiennent le vice comme à la gêne : l'autre, que l'exemple en est moins contagieux ; car l'attrait du vice a pour contrepoids la peine de l'humiliation,

à laquelle l'orgueil répugne. Est-ce-là, me direz-vous, faire à la vertu des amis désintéressés ? Eh non, Monsieur, nous n'en sommes pas là. Peu de gens aiment la vertu pour elle-même. Il faudroit, s'il est permis de le dire, prendre la fleur de l'espèce humaine pour en former une république qui seroit peu nombreuse encore.

La Comédie prend les hommes tels qu'ils sont partout, & à Genève comme ici, c'est-à-dire, sensibles à l'estime & au mépris de la société, n'aimant point du tout à se donner en dérision, & assez malins pour se plaire à voir répandre sur autrui le ridicule qu'ils évitent. Si donc les mœurs sont fidellement peintes sur le théâtre comique, si les vices & les travers en sont les jouets méprisés, la Comédie peut avoir son utilité morale, comme la censure des femmes de Genève. Que l'on médise sur le théâtre ou dans un cercle, c'est toujours la malignité humaine qui sert d'épouvantail au vice ; avec cette différence qu'au théâtre on peint les vicieux, & que dans un cercle on les nomme. J'avoue que sans ce fonds de malice, qui fait qu'on s'amuse des ridicules d'autrui, la Comédie seroit insipide, & par conséquent infructueuse : aussi ne seroit-elle pas soufferte dans une société toute composée de vrais amis. Mais tant qu'il y aura dans le monde un amour-propre envieux & malin, la Comédie aura l'avantage de démasquer, d'humilier les vices, & de les livrer en plein théâtre à l'insulte des spectateurs ;

« Si on veut corriger les mœurs par leurs charges, » on quitte la vraiſemblance & la nature, & le tableau » ne fait plus d'effet ».

La peinture du théâtre eſt une imitation exagérée ; mais voici comment. Molière veut peindre l'Avare ; chacun des traits doit reſſembler : c'eſt-à-dire, que l'Avare ne doit agir & penſer ſur la ſcène que comme il penſe & agit dans la ſociété. Mais l'action théâtrale ne dure que deux heures ; & l'art de l'intrigue conſiſte à réunir, ſans affectation, dans ce court eſpace de tems, un aſſez grand nombre de ſituations, pour engager naturellement le caractère de l'Avare à ſe développer en deux heures, comme dans la ſociété il ſe développeroit en ſix mois. Ce n'eſt là que rapprocher les traits qui doivent former ſon image. De plus, comme la Comédie n'eſt pas une ſatyre perſonnelle, & que non-ſeulement un vicieux, mais tous les vicieux de la même eſpèce doivent ſe reconnoître dans le tableau, le Peintre y réunit les traits les plus frappans du même vice, répandus dans la ſociété, tous copiés d'après nature.

« Qu'importe la vérité de l'imitation, dit M. Rouſ- » ſeau, pourvu que l'illuſion y ſoit » ?

L'illuſion n'y ſeroit pas, ſi l'imitation n'étoit pas vraie. Quand eſt-ce, en effet, que ceſſe l'illuſion ? Dès qu'il échappe au Poëte ou à l'Acteur quelque trait qui n'eſt pas dans la nature, c'eſt-à-dire, quelque trait qui contredit ou qui force le caractère. Ainſi le plaiſir

que nous fait la bonne comédie, dépend de la vérité des peintures; & son utilité est fondée sur le mépris qu'elle attache au vice, & sur la répugnance qu'a le vicieux à se voir en butte au mépris.

Si *le bien est nul*, comme le conclut M. Rousseau, ce n'est donc pas pour les raisons qu'il en a données. Voyons à présent si le comique remplit son objet; & d'abord, avec M. Rousseau, prenons pour exemple Molière. « Qui peut disconvenir que ce Molière même, » des talens duquel je suis plus l'admirateur que per- » sonne, ne soit une école de vices & de mauvaises » mœurs, plus dangereuse que les livres même où » l'on fait profession de les enseigner » ?

Il faut avouer que M. Rousseau ne nous ménage guère, & je ne crois pas qu'on puisse, en termes plus énergiques, faire le procès à notre police & à notre gouvernement. Ce n'est donc pas contre un babil philosophique, mais contre une imputation très-grave que je m'élève. Il s'agit de faire voir que depuis cent ans les pères & les mères ne sont pas assez imbécilles ou assez pervers, & dans la capitale & dans toutes les villes du royaume, & dans toutes celles de l'Europe, où cet excellent comique est joué, pour mener leurs enfans à la plus pernicieuse école du vice.

« Son plus grand soin, dit M. Rousseau en parlant » de Molière, est de tourner la bonté & la simplicité » en ridicule, & de mettre la ruse & le mensonge du » parti pour lequel on prend intérêt...... Examinez

» le comique de cet Auteur, vous trouverez que les » vices de caractère en sont l'instrument ; & les défauts » naturels, le sujet ; que la malice de l'un punit la » simplicité de l'autre, & que les sots sont les victimes » des méchans : ce qui, pour n'être que trop vrai dans » le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre » avec un air d'approbation, comme pour exciter les » ames perfides à punir, sous le nom de sottise, la » candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

» Voilà l'esprit général de Molière, & de ses imita- » teurs ».

Cette page d'accusation exigeroit pour réponse un volume ; je vais abréger si je puis.

Il y a deux sortes de vices dans les hommes : les uns, vices des frippons ; & les autres, vices des dupes. Quand les premiers attentent gravement à la société, ils sont odieux & terribles : le ridicule fait place à l'infamie. Quand ils ne portent au bien public & particulier que de légères atteintes, la Comédie, qui ne doit pas être plus sévère que les loix, se contente de les châtier. A l'égard des vices des dupes, ils sont humiliés au théâtre, mais ils n'y sont jamais flétris. Cette distinction appliquée aux exemples, va, je crois, devenir sensible ; elle contient toute la philosophie de Molière, & ma réponse à M. Rousseau.

Le but de Molière a donc été de démaſquer les frippons, & de corriger les dupes; or c'eſt l'objet le plus utile qu'il pût jamais ſe propoſer. En effet, ſuppoſons qu'il n'eût mis au théâtre que des gens de bien, voilà tous les frippons en paix: qu'il n'eût mis au théâtre que des frippons, dès-lors la ſcène comique n'étoit plus qu'une académie de fourberies: qu'il eût mis au théâtre des gens de bien & des frippons, mais ceux-ci moins actifs, moins habiles, moins induſtrieux que les gens de bien, la ſcène comique n'auroit eu ni vérité, ni utilité morale: qu'enfin Molière eût fait tromper par des frippons d'honnêtes gens éclairés, vigilans & ſages; c'étoit donner au vice, ſur la vertu, un avantage qu'il n'a pas. Et que conclure de ces leçons? Que la probité, inutilement ſur ſes gardes contre la malice & la fauſſeté, n'en peut être, quoi qu'elle faſſe, que le jouet ou la victime. C'eſt alors que le théâtre comique ſeroit une école pernicieuſe par le découragement & le dégoût qu'il inſpireroit pour la vertu. De toutes les combinaiſons poſſibles dans le mêlange & le contraſte des mœurs, Molière s'eſt donc attaché à la ſeule qui ſoit utile. Il a pris des gens de bien, foibles, crédules, entêtés, confians, ou ſoupçonneux à l'excès, imprudens même dans leurs précautions, & toujours punis, non pas de leur bonté, mais de leurs travers ou de leurs foibleſſes: tels ſont le Bourgeois-Gentilhomme, George-Dandin, le Malade imaginaire, les Tuteurs jaloux, de l'Ecole des

Femmes & de l'Ecole des Maris. Que l'on me cite un ſeul exemple où l'honnêteté pure & ſimple ſoit tournée en ridicule ; & je condamne la pièce au feu. Voyez ſi l'on rit aux dépens de Cléante, dans le Tartuffe ; aux dépens de Chriſale, dans les Femmes ſavantes ; aux dépens d'Angélique, dans le Malade imaginaire ; aux dépens d'Ariſte, dans l'Ecole des Maris ; aux dépens même de Madame Jourdain, dans le Bourgeois-Gentilhomme. Qu'eſt-ce donc que Molière a joué dans les honnêtes gens, ou plutôt dans les bonnes gens dont on ſe moque à ces ſpectacles ? L'aveugle prévention d'Orgon & de ſa mère pour un ſcélérat hypocrite ; la manie de l'érudition & du bel-eſprit dans une ſociété d'honnêtes femmes à qui des pédans ont tourné la tête ; le foible d'un homme puſillanime pour une marâtre qu'il a donnée à ſes enfans, & qui n'attend que ſon dernier ſoupir pour s'enrichir de leur dépouille ; l'imbécille prétention de deux jaloux à ſe faire aimer de leurs pupiles en les tenant dans la captivité ; la ſotte ambition d'un Bourgeois de paſſer pour gentilhomme en imitant les gens de Cour : voilà ſur quoi tombe le ridicule de ces comédies. Eſt-ce là jouer la vertu, la ſimplicité, la bonté ? Je le demande au Public qui ſait bien de quoi il s'amuſe ; je le demande à M. Rouſſeau lui-même, qui peut avoir ces tableaux auſſi préſens que moi.

Tous les vices que je viens de parcourir ſont, comme l'on voit, ceux des dupes : il n'eſt donc pas

étonnant que Molière oppose à ces personnages des frippons adroits & souvent heureux : c'est ce qui rend ses leçons utiles. Mais ces frippons eux-mêmes ont-ils jamais l'estime des spectateurs ? Je m'en tiens à l'exemple que M. Rousseau a choisi : c'est le Gentilhomme qui dupe M. Jourdain. « Ce personnage, dit-il, » est l'honnête homme de la pièce ». Un homme donné sans ménagement par Molière pour un fourbe, pour un escroc, pour un flatteur, pour un vil complaisant, & pour quelque chose de pis encore, c'est l'honnête homme de la pièce ! Est-ce dans l'opinion de Molière ? Il est évident que non. Est-ce dans l'opinion des spectateurs ? En est-il un seul qui ne conçoive le plus profond mépris pour cet infame caractère ? Est-ce dans l'opinion de M. Rousseau lui-même ? Je ne révoque pas en doute sa sincérité ; je ne me plains que de sa mémoire : mais il eût été bon, je crois, d'avoir Molière sous les yeux en faisant le procès à ses pièces, afin de ne pas altérer la vérité dans un objet de toute autre conséquence que le Sonnet du Misanthrope.

« Quel est, ajoute M. Rousseau, quel est le plus » criminel, d'un paysan assez fou pour épouser une » demoiselle, ou d'une femme qui cherche à désho» norer son époux ? Que penser d'une pièce où le » Parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à » l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du ma» nant puni » ?

Que penser de cette pièce ? Que c'est le plus terrible coup de fouet qu'on ait jamais donné à la vanité des mésalliances. Ce n'est point à l'intention de Molière que je m'attache, car l'intention pourroit être bonne, & la pièce mauvaise ; je m'en rapporte à l'impression qu'elle fait. De quoi s'agit-il dans George-Dandin ? De faire sentir les conséquences de la sottise de ce villageois. Molière a donc peint ses personnages d'après nature. Mais en exposant à nos yeux le vice, l'a-t-il rendu intéressant ? a-t-il donné un coup de pinceau pour l'adoucir & le colorer ? Lui, qui savoit si bien nuancer les caractères, a-t-il seulement pris soin de rendre cette coquette aimable, & son complice séduisant ? Rien n'étoit plus facile sans doute ; mais s'il eût affoibli le mépris qu'il devoit répandre sur le vice, il se fût contredit lui-même, il eût oublié son dessein : c'est donc pour rendre sa pièce morale qu'il a peint de mauvaises mœurs ; & ceux qui lui en ont fait un reproche, ont confondu la décence avec le fonds des mœurs théâtrales. La décence est violée dans la comédie de George-Dandin, comme dans la tragédie de Théodore ; mais ni l'une ni l'autre pièce n'est une leçon de mauvaises mœurs.

Si quelqu'un nous attache dans cette pièce, c'est George-Dandin lui-même, & on le plaint comme un bon-homme, quoiqu'on en rie comme d'un sot.

Ce qui a fait, je crois, que M. Rousseau s'est mépris sur l'impression de ces comédies, ce sont les

applaudiſſemens. Mais il nous ſuppoſe bien vicieux nous-mêmes, s'il nous accuſe d'approuver tout ce que nous applaudiſſons. Il a entendu applaudir à ces mots d'Atrée : « Reconnois-tu ce ſang » ? Et à ce vers de Cléopatre :

Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble !

Les ſpectateurs, à ſon avis, adhèrent-ils dans ce moment aux mœurs de Cléopatre ou d'Atrée ? C'eſt le génie, c'eſt l'art du Poëte qu'on admire & qu'on applaudit dans la peinture du crime, comme dans celle de la vertu. Que l'artifice d'un fourbe, que l'habileté d'un méchant, que toute ſituation qui met la ſottiſe & la fripponnerie en évidence, ſoit applaudie au théâtre ; ce n'eſt pas qu'on aime les frippons, mais c'eſt qu'on aime à les connoître : ce n'eſt pas qu'on mépriſe la bonté, l'honnêteté dans les dupes, mais ſeulement les travers ou les foibleſſes qui les font donner dans le piège, & dont on eſt ſoi-même exempt. La preuve en eſt, que ſi le perſonnage dont on ſe joue eſt eſtimable, & que le tort qu'on lui fait devienne ſérieux, la plaiſanterie ceſſe & l'indignation lui ſuccède. On en voit l'exemple dans le cinquième acte du Tartuffe, ce chef-d'œuvre du théâtre comique, dont M. Rouſſeau ne dit pas un mot.

Il eſt vrai que les valets frippons ſont communément du côté des perſonnages auxquels on s'intéreſſe. Il y a nombre de comédies dont les mœurs ſont

répréhensibles à cet égard ; & quelques-unes même des pièces de Molière peuvent être mises dans cette classe ; mais ce n'est ni le Tartuffe, ni le Misanthrope, ni les Femmes Savantes, ni aucune de ses bonnes comédies ; & l'on ne doit pas juger Molière sur les fourberies de Scapin. « Il feroit d'autant moins juste, » c'est M. Rousseau qui parle, d'imputer à Molière » les erreurs de ses modèles & de son siècle, qu'il » s'en est corrigé lui-même ».

Mais venons au plus sérieux, & voyons comment *les vices de caractère sont l'instrument de son comique, & les défauts naturels, le sujet.* Dans le Tartuffe, le sujet du comique est la confiance obstinée d'un honnête homme pour un scélérat. Cette confiance est-elle un défaut naturel ? Dans l'Ecole des Femmes & dans l'Ecole des Maris, le sujet du comique est la prétention d'un Tuteur jaloux à s'assurer du cœur de sa pupille par la gêne & la vigilance. Cet abus de l'autorité confiée est-il un défaut naturel ? En est-ce un dans l'Avare que la manie de se priver soi-même & ses enfans des besoins d'une vie honnête, pour accumuler & enfouir des trésors ? En est-ce un dans les Précieuses & dans les Femmes savantes, que la folie du bel-esprit & la négligence des choses utiles ? En est-ce un que l'aveugle prévention du Malade imaginaire pour sa femme & son médecin ; que la sotte vanité de George-Dandin & du Bourgeois-Gentilhomme ; que le foible du Misanthrope pour une coquette qui le trompe ?

&

& si la bonté, la simplicité naturelle de quelques-uns de ces personnages est la cause du ridicule qu'ils se donnent, est-ce à la cause que Molière l'attache ? l'a-t-il confondue avec l'effet ?

M. Rousseau peut me répondre que le Public ne fait pas ces distinctions philosophiques, & que le mépris attaché à l'effet rejaillit insensiblement sur la cause. C'est de quoi je ne conviens point. Que l'on mette au théâtre un homme vertueux & simple, sans aucun de ces vices de dupe dont j'ai parlé, & que l'Auteur s'avise de le rendre le jouet de la scène ; on verra si le Parterre n'en sera pas indigné. Qu'un valet se joue du vieil Euphémon ou du père du Glorieux ; je passe condamnation, s'il fait rire. Le comique de Molière n'attaque donc pas des défauts naturels, mais des vices de caractère, la vanité, la crédulité, la foiblesse, les prétentions déplacées ; & rien de tout cela n'est incorrigible.

L'examen de l'Avare & du Misanthrope vont rendre plus sensible encore mon opinion sur les mœurs du théâtre de Molière.

« C'est un grand vice, dit M. Rousseau, d'être avare » & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus » grand encore à un fils de voler son père, de lui » manquer de respect, de lui faire mille insultans re-» proches, & quand ce père irrité lui donne sa malé-» diction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que » faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente,

» en est-elle moins punissable ; & la pièce où l'on fait » aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins » une école de mauvaises mœurs » ?

Supposons que dans un sermon l'Orateur dît à l'avare : Vos enfans sont vertueux, sensibles, reconnoissans, nés pour être votre consolation ; en leur refusant tout, en vous défiant d'eux, en les faisant rougir du vice honteux qui vous domine, savez-vous ce que vous faites ? Votre inflexible dureté lasse & rebute leur tendresse. Ils ont beau se souvenir que vous êtes leur père ; si vous oubliez qu'ils sont vos enfans, le vice l'emportera sur la vertu, & le mépris dont vous vous chargez étouffera le respect qu'ils vous doivent. Réduits à l'alternative, ou de manquer de tout, ou d'anticiper sur votre héritage par des ressources ruineuses, ils dissiperont en usure ce qu'en usure vous accumulez ; leurs valets se ligueront pour dérober à votre avarice les secours que vos enfans n'ont pu obtenir de votre amour. La dissipation & le larcin seront les fruits de vos épargnes, & vos enfans, devenus vicieux par votre faute & pour votre supplice, seront encore intéressans pour le public que vous révoltez.

Je demande à M. Rousseau si cette leçon seroit scandaleuse ? Eh bien, ce qu'annonceroit l'Orateur, le Poëte n'a fait que le peindre, & la comédie de Molière n'est autre chose que cette morale en action. Ni l'Orateur, ni le Poëte ne veulent encourager-là

les enfans à manquer à ce qu'ils doivent à leur père ; mais tous les deux veulent apprendre aux pères à ne pas mettre à cette cruelle épreuve la vertu de leurs enfans. Paſſons aux mœurs du Miſanthrope, que M. Rouſſeau a choiſi par préférence, comme le chef-d'œuvre de Molière.

« Je trouve, dit-il, que cette pièce nous découvre » mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle » Molière a compoſé ſon théâtre, & nous peut mieux » faire juger de ſes vrais effets. Ayant à plaire au » Public, il a conſulté le goût le plus général de ceux » qui le compoſent. Sur ce goût il s'eſt formé un mo-» dèle, & ſur ce modèle, un tableau des défauts » contraires, dans lequel il a pris ſes caractères comi-» ques, & dont il a diſtribué les divers traits dans ſes » pièces ».

Arrêtons-nous un moment à cette théorie générale. Molière, en conſultant ſon ſiècle, a donc vu qu'un uſage honnête de ſes biens étoit du goût général, & il a attaqué l'avarice ; qu'on aimoit à voir chacun ſe tenir dans ſon état, & il a joué le Bourgeois Gentilhomme ; qu'une femme occupée modeſtement de ſes devoirs étoit une femme eſtimée, & il a jetté du mépris ſur les Précieuſes & les Savantes ; qu'une piété ſimple & ſincère inſpiroit le reſpect, & il a démaſqué le Tartuffe ; que la gêne & la violence dans le choix d'un époux étoit une tyrannie odieuſe, & il a fait de deux tuteurs les jouets de deux amans. Que

M. Rousseau me dise où est le mal, & en quoi le goût du siècle a nui aux mœurs du théâtre de Molière ?

Je sens bien que tous les ridicules dont Molière s'est joué, ne sont pas ce que j'ai entendu par les vices des frippons. Mais il est des vices qui ne nuisent qu'à nous, & que j'appelle les vices des dupes. C'est, comme je l'ai dit, de cette dernière espèce de vices que Molière a voulu nous guérir. Il savoit bien, ce Philosophe, qu'on ne corrigeoit pas un frippon, & que ce n'étoit qu'en le dénonçant qu'on pouvoit le déconcerter. Allez persuader à un Charlatan de ne pas tromper le peuple, vous y perdrez votre éloquence. C'est au peuple qu'il faut apprendre à se défier du Charlatan. Voilà, selon moi, tout l'art de Molière, & je ne conçois rien de plus utile aux mœurs.

« Mais, reprend M. Rousseau, voulant exposer à » la risée publique tous les défauts opposés aux qua- » lités de l'homme aimable, de l'homme de société ; » après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit » à jouer celui que le monde pardonne le moins, le » ridicule de la vertu. C'est ce qu'il a fait dans le Mi- » santhrope. Vous ne sauriez me nier deux choses, » ajoute le Censeur du théâtre : l'une, qu'Alceste, » dans cette pièce, est un homme droit, sincère, » estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, » que l'auteur lui donne un personnage ridicule ».

Vous ne sauriez me nier deux chos[illegible], du[illegible]

mon tour à M. Rouffeau : l'une, qu'Alcefte eft un homme paffionné, violent, infociable ; l'autre, que dans fa vertu Molière n'a repris que l'excès. Vous donnez à Molière le projet d'un fcélérat, & je trouve dans fon ouvrage le deffein du plus honnête homme. Il feroit malheureux pour vous que la raifon fût de mon côté.

Imaginons pour un moment qu'un Auteur dans un feul ouvrage ait voulu attaquer tous les vices de fon fiècle, & mettre le fouet de la fatyre dans la main de l'un de fes acteurs. Quel perfonnage a-t-il dû choifir? Un fage accompli? Non : le fage eft indulgent & modéré. L'étude qu'il a faite de lui-même l'a rendu modefte & compatiffant. Il hait le crime, déplore l'erreur, aime la bonté, refpecte la vertu, & regarde les vices répandus dans la fociété, comme un poifon qui circule dans le fein de la nature humaine. S'il y applique quelque remède, ce n'eft ni le fer, ni le feu. Il fait que le malade eft foible, inquiet, difficile, & qu'il faut gagner fa confiance pour obtenir fa docilité. Il parle aux hommes comme un père, & non comme un juge : la douceur fe peint dans fes yeux, la perfuafion coule de fes lèvres ; mais le plaifir délicat de l'entendre n'étoit pas un attrait pour la multitude. Le fage au théâtre eût paru froid & n'eût point attiré la foule. Un homme vertueux, plus févère & plus véhément, fans aucun travers, fans aucune foibleffe, eût indifpofé tous les efprits. On n'amufe point ceux

qu'on humilie. Le Misanthrope, exempt de ridicule, seroit tombé : M. Rousseau l'avouera lui-même. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de son siècle & de son pays, mais de tous les lieux & de tous les tems, c'est-à-dire, à la malignité qui prend sa source dans l'amour-propre, & rendre le censeur ridicule par quelque endroit, pour consoler à ses dépens ceux qu'humilieroit la censure. Mais ce ridicule, en amusant le peuple, ne devoit pas affoiblir l'autorité de la vertu ; & le comble de l'art étoit de composer un caractère à la fois respectable & risible, qualités qui semblent s'exclure & que Molière a su concilier. Tel a été son dessein en composant ce bel ouvrage. Ceci n'est pas une subtilité vaine, c'est l'effet que tout le monde éprouve. On adore le *fonds* du caractère du Misanthrope : sa droiture, sa candeur, sa sensibilité inspirent la vénération. *Ah, Molière ! que n'ai-je le bonheur de ressembler à cet honnête homme !* s'écrioit M. le Duc de Montausier, Molière auroit donc bien manqué son coup, s'il eût voulu rendre la vertu ridicule. Mais cette même probité s'irrite, passe les bornes & tombe dans l'excès. Le Misanthrope déraisonne & devient ridicule, non pas dans sa vertu, mais dans l'excès où elle donne. Ecoutez ce dialogue :

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !
Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion!
Encor en est-il bien dans le siècle où nous sommes.
Non, elle est générale, & je hais tous les hommes.

C'est de cet emportement que l'on rit. Le Misanthrope a beau le motiver, ce ne peut être qu'un accès d'humeur : car au fond, la haine qu'il a conçue pour les méchans n'est fondée que sur son amour pour les gens de bien, & sur la supposition qu'il en reste encore.

« S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs, dit » M. Rousseau, le Misanthrope aimeroit tout le » monde ».

Mais s'il n'y avoit que des gens de bien, des gens sincères, il n'auroit plus aucun lieu de haïr ni les flatteurs, ni les frippons.

On vient de lui lire des vers qu'il a trouvés mauvais ; il le fait entendre avec ménagement ; il le dit enfin avec pleine franchise : ses amis lui reprochent sa sincérité ; c'est alors qu'il devient extrême.

Je lui soutiendrai moi, que ses vers sont mauvais,
Et qu'un homme *est pendable* après les avoir faits.

Comme on ne s'attend pas à ces traits, & qu'ils consolent la vanité humiliée, on en rit d'un plaisir malin causé par la surprise, mais sans que le mépris s'en mêle ; & l'on semble dire au Misanthrope : *Eh bien, censeur qui vous croyez si sage, vous vous passionnez donc aussi, vous déraisonnez comm un autre ?*

C'est de cette colère exaltée, de cette humeur qui déborde, de cette impatience poussée à bout par le calme de Philinte, que Molière nous a fait rire. Ce n'est donc pas le ridicule de la vertu qu'il a voulu jouer ; mais un ridicule qui accompagne quelquefois la vertu, & qui naît de la même source, une fougue qui l'emporte au-delà de ses limites, une âpreté qui la rend insociable, une extrême sévérité qui nous fait des crimes de tout, un zèle inflammable que la contradiction & les obstacles font dégénérer en fureur : voilà ce que Molière attaque dans le Misanthrope ; & pour le ramener aux sentimens de l'humanité compatissante, il lui fait voir qu'il est homme lui-même, & qu'il peut être, comme nous, le jouet de ses passions.

Mais, pour justifier le dessein de Molière, j'ai un témoignage auquel M. Rousseau ne peut se refuser : voici ce que je viens de lire.

« Dans toutes les autres pièces de Molière, le per-
» sonnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ;
» dans celle-ci, quoique Alceste ait des défauts réels,
» dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au
» fond du cœur un respect pour lui, dont on ne peut
» se défendre.... Molière étoit personnellement hon-
» nête homme, & jamais le pinceau d'un honnête-
» homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits
» de la droiture & de la probité. Il y a plus ; Molière
» a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre

» de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il » s'étoit voulu peindre lui-même ».

Confrontons ce témoignage avec le sentiment de M. Rousseau.

« Ayant à plaire au public, Molière a consulté le » goût le plus général... après avoir joué tant d'autres » ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde » pardonne le moins, le ridicule de la vertu: c'est ce » qu'il a fait dans le Misanthrope ».

Il est évident que l'une de ces deux opinions est fausse; car si Molière, pour plaire à son siècle, a voulu tourner la vertu en ridicule, un si lâche adulateur du vice n'étoit rien moins qu'un honnête homme; s'il a voulu se peindre lui-même dans Alceste, il n'a pas prétendu s'exposer à la risée du public; s'il fait aimer & respecter ce caractère sans le vouloir, & en dépit de son art, le ridicule de la vertu n'est donc pas celui que le monde pardonne le moins. Que M. Rousseau accorde, s'il le peut, son opinion, avec l'autorité que je lui ai opposée; son contradicteur, c'est lui-même.

Le dessein de Molière a donc été, en composant le caractère du Misanthrope, de se servir de sa vertu comme d'un exemple, & de son humeur comme d'un fléau. Voilà le vrai, tout le monde le sent.

Il lui a donné pour ami, non pas *un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des frippons;* non pas *un de ces gens si*

doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien; parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; mais un de ces gens qui, aimant le bien & condamnant le mal, se contentent de pratiquer l'un & d'éviter l'autre; qui ne se croient ni assez de vertu, ni assez d'autorité pour s'ériger en censeurs publics, & faire le proces à la nature humaine; qui, sans être complices ni partisans des vices destructeurs de l'ordre, tolèrent les défauts, ménagent les foiblesses, flattent les vaines prétentions, passent légérement sur les épines de la société, & s'épargnent les chagrins & les dégoûts d'un déchaînement inutile.

Un honnète homme est celui qui remplit fidellement les devoirs de son état, & ce n'est le devoir d'aucun particulier d'exercer la police du monde. Il est vrai que Philinte, soit manque de goût, soit excès de politesse, loue des vers qui ne valent rien. Mais tout mensonge n'est pas un crime: c'est l'importance du mal qui en fait la gravité. Je ne sais même si, dans la morale la plus austère, il ne vaut pas mieux flatter un homme sur une bagatelle, que de s'exposer, par une sincérité qui l'offense, à se couper la gorge avec lui.

Du reste, si Molière eût fait un vicieux du Misanthrope, il lui eût donné pour contraste un modèle de vertu; mais comme il n'en fait qu'un homme insociable, c'est un modèle de complaisance & d'egards qu'il a dû lui opposer. Philinte n'est donc pas un sage

de la pièce, mais seulement l'homme du monde : son sang-froid donne du relief à la fougue du Misanthrope ; & quoique l'un de ces contrastes fasse rire aux dépens de l'autre, l'avantage & l'ascendant que Molière donne à Alceste sur Philinte, prouve bien qu'il lui destinoit la première place dans l'estime des spectateurs.

« Le tort de Molière n'est pas, selon M. Rousseau, » d'avoir fait du Misanthrope un homme colère & » bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles » sur des sujets qui ne doivent pas l'émouvoir. Le ca- » ractère du Misanthrope n'est pas en la disposition » du Poëte ; il est déterminé par la nature de sa passion » dominante : cette passion est une violente haine du » vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie » par le spectacle continuel de la méchanceté des » hommes ; il n'y a donc qu'une ame grande & noble » qui en soit susceptible..... Cette contemplation » continuelle des désordres de la société, le détache » de lui-même pour fixer son attention sur le genre » humain. Qu'il s'emporte sur tous les désordres » dont il n'est que le témoin... mais qu'il soit froid sur » celui qui ne s'adresse qu'à lui ; qu'une femme fausse » le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que » de foibles amis l'abandonnent, il doit le souffrir sans » en murmurer ; il connoît les hommes. Si ces dis- » tinctions sont justes, Molière a mal fait le Misan- » thrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non sans » doute ; mais voilà par où le desir de faire rire aux

» dépens du personnage l'a forcé de le dégrader contre
» *la vérité* du caractère ».

Si M. Rousseau parle d'une vérité métaphysique, je ne lui dispute rien ; chacun se fait des idées comme il lui plaît. Le Misanthrope métaphysique est donc, si l'on veut, un être surnaturel qui aime tous les hommes, excepté lui seul ; qui prend feu sur les injustices qu'ils éprouvent, & qui est de glace pour celles qu'il essuie lui-même ; qui combat tous les vices, hormis ceux qui lui nuisent ; auquel un petit mal qui lui est étranger, peut donner *une très-grande colère*, & qui n'est point ému d'un très-grand mal qui lui est personnel. Mais Molière n'a pas voulu peindre un personnage idéal. Le Misanthrope, tel qu'il l'a vu dans la nature, se comprend au moins dans le nombre des hommes qu'il aime ; il ne donne pas dans l'absurde inconséquence de regarder comme *des inclinations basses* le soin de son honneur, de sa renommée, de son repos, de sa fortune, en un mot, de ces mêmes biens auxquels il ne peut souffrir que l'on porte atteinte dans ses semblables ; il n'a point une ame sensible pour eux, & une ame impassible pour lui ; & cette trempe de caractère qui reçoit de si vives impressions des plaies faites à l'humanité, n'est pas impénétrable aux traits qui sont lancés contre lui-même. Je crois bien que le courage & la force étouffent ses plaintes quelquefois ; mais enfin *l'homme est toujours homme*. Molière a donc très-bien pris, je ne dispute

caractère idéal, mais le caractère réel du Misanthrope, tel qu'il le voyoit dans le monde, & qu'il vouloit le corriger.

J'avouerai même que je ne conçois pas le Misanthrope de M. Rousseau. Si la connoissance qu'il a des hommes doit l'avoir préparé aux trahisons de sa maîtresse, aux outrages & à l'abandon de ses amis, à l'iniquité de ses juges, il doit donc être sérieusement convaincu que tous les hommes sont perfides & méchans ; & cela posé, il doit n'aimer personne. Comment est-il donc si touché des désordres d'un monde où il n'aime rien ? Il hait le vice, il aime la vertu ; mais le vice & la vertu ne sont rien de réel que relativement aux hommes. Que lui importe la guerre des vautours, si la société n'a plus de colombes ?

Dira-t-on que le Misanthrope aime les hommes quels qu'ils soient, & ne hait en eux que le vice ? C'est le caractère du sage tel que je l'ai peint ; mais ce n'est pas le caractère du Misanthrope. Celui-ci enveloppe dans sa haine & le vice & le vicieux ; il déteste dans les méchans les ennemis des gens de bien : mais s'il est persuadé qu'il y a des gens de bien dans le monde, il est naturel qu'il ait eu cette opinion de ses juges, de ses amis, de sa maîtresse ; & lorsque l'iniquité, la perfidie, la trahison qu'il en éprouve, le tirent de cette douce erreur, il doit en être d'autant plus affecté, que ces coups rompent les derniers liens d'affection qui l'attachoient à ses semblables.

Le Misanthrope, que rien de personnel ne touche, & qui se passionne sur tout ce qui lui est étranger, est donc, selon moi, un être fantastique; & Molière, pour rendre le sien d'après nature, a dû le peindre comme il a fait. Du reste, que l'on se rappelle la position de ce personnage : il accable son ami de reproches, humilie Oronte, apostrophe les Marquis, & leur impose le silence; confond & refuse Célimène, domine d'un bout de la pièce à l'autre, efface tout, n'est jamais effacé, & sort du théâtre, ennemi de la nature entière, autant admiré qu'applaudi. Voila donc le personnage que Molière a voulu humilier, pour flatter le goût de son siècle! Si Molière a prétendu faire briller Philinte aux dépens d'Alceste, jamais Auteur, j'ose le dire, n'a été plus mal-adroit.

Philinte a loué la chûte du sonnet d'Oronte. Le Misanthrope indigné, lui dit :

> La peste de ta chûte, empoisonneur au diable;
> En eusses-tu fait une à te casser le nez.

M. Rousseau désapprouve ce jeu de mots, & il s'écrie, *Et voilà comme on avilit la vertu!* Je n'ai qu'à citer du même rôle cinq cens des plus beaux vers & des plus applaudis qu'on ait jamais faits, & à m'écrier à mon tour : *Et voilà comme on honore la vertu!* Est-il possible que d'un frivole jeu de mots qui, dans la vivacité, peut échapper à tout le monde, on tire une conséquence

déshonorante pour la mémoire d'un homme qu'on fait profession d'admirer ?

« On voit Alceste tergiverser & user de détour » pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le » Misanthrope, dit M. Rousseau ; c'est un honnête » homme du monde qui se fait peine de tromper » celui qui le consulte. La force du caractère vouloit » qu'il lui dît brusquement : Votre Sonnet ne vaut » rien, jettez-le au feu. Mais cela auroit ôté le comi- » que qui naît de l'embarras du Misanthrope, & de » ses *je ne dis pas cela*, répétés, qui pourtant ne sont » au fond que des mensonges ».

Les *je ne dis pas cela* sont très-plaisans ; mais ce n'est point aux dépens du Misanthrope qu'ils font rire : du reste il ne faut que savoir distinguer la grossiéreté d'avec la franchise pour justifier cette réticence. M. Rousseau sait bien que le mensonge n'est pas dans les mots ; & il me seroit aisé de lui prouver, par son propre exemple, que, sans déguiser la vérité, on peut la couvrir d'un voile modeste. Le Misanthrope répète à Oronte, *je ne dis pas cela ;* si Philinte lui demandoit : *Eh! que dis-tu donc, traître?* la réponse seroit facile : *Je ne suis point traître, je me fais entendre ; je dis ce qu'exige l'honnêteté, & ce que permet la bienséance.*

M. Rousseau demande *jusqu'où peuvent aller les ménagemens d'un homme vrai ?* Je lui réponds, *exclusivement jusqu'à l'équivoque.* Suivant ses principes, le Misanthrope ne doit user d'aucun détour, & doit dire

crument tout ce qu'il penſe : mais ſi Molière eût voulu mettre un tel perſonnage ſur la ſcène, il l'eût pris au fond des forêts.

Il eſt inutile de donner au théâtre des leçons d'une morale outrée, qu'il ne feroit ni poſſible ni honnête de pratiquer dans le monde, où l'on peut très-bien, quoi qu'en diſe M. Rouſſeau, n'être ni fourbe ni brutal. Molière n'a donc pas prétendu, ni pu prétendre dégrader la vérité & la vertu, en les faiſant un peu moins farouches que M. Rouſſeau ne l'exige ; & franchement il n'y a qu'un Philoſophe qui regrette le tems où l'homme marchoit à quatre pattes, qui puiſſe trouver le Miſanthrope de Molière trop doux & trop civiliſé.

M. Rouſſeau dit de ce perſonnage : « L'intérêt de » l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non » pas fou ; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du » Public, s'il étoit tout-à-fait ſage ».

Après l'eſquiſſe que j'ai tracée du caractère du ſage tel que je le conçois, il eſt inutile d'ajouter que le Miſanthrope de M. Rouſſeau n'eſt pas digne à mes yeux de ce titre : il eſt plus inutile encore de réfuter ſa concluſion contre la morale du Miſanthrope & de tout le théâtre de Molière. Si les principes ſont détruits, la conſéquence tombe d'elle-même.

Je ſuis convenu avec M. Rouſſeau qu'il reſtoit encore au théâtre François des comédies répréhenſibles du côté des mœurs ; & quoiqu'elles ſoient

ton si bas & d'un si mauvais goût, que n'ayant rien de séduisant, elles me semblent peu dangereuses; quoique je sois très-éloigné de regarder tous ceux qui rient du testament de Crispin comme des frippons dans l'ame; il seroit bon, je l'avoue, de bannir ce comique méprisable d'un théâtre qui doit être l'école de l'honnêteté.

Mais que ces défauts « soient tellement inhérens à » ce théâtre, qu'en voulant les en ôter, on le dé» figure », c'est de quoi je ne puis convenir; & je crois avoir bien prouvé, que sans les filoux & les femmes perdues, Molière a fait d'excellentes comédies. Ainsi, quand il seroit vrai que les pièces modernes, *plus épurées*, n'auroient plus de vrai comique, & qu'*en instruisant beaucoup, elles ennuiroient encore davantage*, la pureté des mœurs n'en seroit pas la cause. Les mœurs du Glorieux, de la Métromanie, de l'Enfant prodigue, des Dehors trompeurs, de l'Ecole des mères, du Méchant, sont épurées; & je ne puis croire que M. Rousseau les compare à d'ennuyeux sermons. Quelles sont les pièces morales qui nous ennuient? Celles dont les peintures sont froides, les vers lâches, le coloris foible, les sentimens fades, l'intrigue languissante, les caractères mal dessinés; celles, en deux mots, dont le comique manque de sel, ou le sérieux de pathétique.

Le vice n'est donc point inhérent aux mœurs de la scène-comique françoise, à moins que l'amour,

comme le prétend M. Rouſſeau, ne ſoit, même dans les perſonnages vertueux, un exemple vicieux au théâtre.

Que tout ce qui reſpire la licence, que tout ce qui bleſſe l'honnêteté ſoit condamné dans la peinture de l'amour; il n'eſt perſonne qui n'y ſouſcrive. Mais ce n'eſt point là ce que M. Rouſſeau reproche à la ſcène françoiſe; c'eſt l'amour décent, l'amour vertueux qu'il y attaque.

« Ce qui achève de rendre ſes images dangereuſes, » c'eſt, dit-il, qu'on ne le voit jamais régner ſur la » ſcène qu'entre des ames honnêtes.... Les qualités » de l'objet ne l'accompagnent point juſqu'au cœur; » ce qui le rend ſenſible, intéreſſant, s'efface..... » Les impreſſions vertueuſes en déguiſent le danger, » & donnent à ce ſentiment trompeur un nouvel » attrait, par lequel il perd ceux qui s'y livrent.... » En admirant l'amour honnête, on ſe livre à l'amour » criminel ».

Telle eſt l'opinion de M. Rouſſeau. Voyons comment il la développe.

« Les Auteurs concourent à l'envi, pour l'utilité » publique, à donner une nouvelle énergie & un nou- » veau coloris à cette paſſion dangereuſe; & depuis » Molière & Corneille, on ne voit plus réuſſir au » théâtre que des Romans, ſous le nom de pièces » dramatiques ».

Athalie, Mérope, l'Orphelin de la Chine, Iphigénie

en Tauride ont réuſſi. Eſt-ce l'amour qui en a fait le ſuccès? Mais paſſons ſur ces propoſitions incidentes, & accordons à M. Rouſſeau que Britannicus, Zaïre, Alzire, Inès, & toutes les tragédies où règne l'amour, ſont des romans, ſans lui demander ce qu'il entend par des pièces dramatiques, ſi de tels romans n'en ſont pas. Une action régulière & intéreſſante, où l'une des plus violentes paſſions de la nature tient ſans ceſſe l'ame des ſpectateurs agitée entre la crainte & la pitié, ſera donc ce qu'il lui plaira. Mais ſi l'amour y eſt peint comme il doit l'être, terrible & funeſte dans ſes excès, reſpectable & touchant dans ce qu'il a d'honnête, de vertueux, d'héroïque, ce tableau de l'amour ſera une leçon morale, ſans en excepter Zaïre qui meurt, non pas victime de l'amour, mais victime de ſon devoir & des fureurs de la jalouſie; ſans en excepter Bérénice qui ſeroit tombée, quoi qu'en diſe M. Rouſſeau, ſi Titus ſacrifioit l'orgueil des Romains, tout injuſte qu'il nous ſemble, au tendre & vertueux amour que nous reſſentons avec lui.

Comme le ſentiment de l'amour n'eſt pas toujours violent & paſſionné, qu'il ſe modifie ſelon les caractères, que les épreuves en ſont plus ou moins pénibles, ſuivant la ſituation des perſonnages, & les intérêts qui lui ſont oppoſés; comme ce ſentiment le plus naturel, le plus familier dans tous les états, eſt auſſi le plus propre à développer les vices, & à mettre le ridicule en jeu; la Comédie l'a pris dans la

peinture de la vie commune, tantôt pour objet principal, & tantôt pour premier mobile. Voilà comment & pourquoi l'amour a été introduit sur nos deux théâtres : eſt-ce un bien, eſt-ce un mal pour les mœurs ? C'eſt ce qui reſte à examiner.

L'uſage des Anciens eſt un préjugé contre nous ; mais par-tout & dans tous les tems le théâtre a dû ſuivre les conſtitutions nationales. Chez les Grecs, la Tragédie étoit une leçon politique ; chez nous, elle eſt une leçon morale, & ne peut ni ne doit avoir rapport à l'adminiſtration de l'Etat. Il n'eſt donc pas étonnant que l'amour, qui n'avoit rien de commun avec le gouvernement d'Athènes, n'y fût point admis au théâtre, & que ce même ſentiment, qui eſt d'un ſi grand poids dans nos mœurs, ſoit devenu le premier reſſort de la ſcène tragique françoiſe.

Une différence non moins ſenſible dans les mœurs de la ſociété, dont la Comédie eſt le tableau, y a fait ſubſtituer des femmes libres & honnêtes aux eſclaves & aux courtiſanes des Comiques Grecs & Romains. Mais comment M. Rouſſeau trouveroit-il les honnêtes femmes placées au théâtre ? Il trouve même indécent qu'elles ſoient admiſes dans la ſociété.

« Les Anciens, dit-il, avoient en général un très » grand reſpect pour les femmes ; mais ils marquoient » ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement » du Public, & croyoient honorer leur modeſtie, en » ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Chez nous, au

» contraire, la femme la plus estimée est celle qui » fait le plus de bruit, qui parle le plus, qu'on voit » le plus dans le monde », &c.

Il semble que M. Rousseau n'a ni compté, ni pesé [illegible] & après tout, ces parallèles vagues, ces tableaux de fantaisie ne prouvent que l'art & le talent du Peintre. Considérons les choses en elles-mêmes, & tâchons d'y saisir le vrai.

Dans tous les Etats où les citoyens sont admis à l'administration de la République, il est naturel que les femmes soient éloignées de la société des hommes, & reléguées dans l'obscurité. La guerre, les conseils, les négociations, le commerce, les fonctions pénibles du gouvernement élèvent l'orgueil des hommes au-dessus des soins de la galanterie & des inquiétudes de l'amour. Comme ils ont seuls la force d'agir, ils s'attribuent à eux seuls la sagesse de délibérer; & jaloux du droit de gouverner, ils n'y instruisent que leurs semblables.

Pour expliquer comment les femmes ont été d'abord éloignées de l'administration des Etats, il n'est donc pas besoin d'attribuer aux hommes un savoir & des talens qui leur soient propres: il suffit de remonter à l'institution des gouvernemens. La première concurrence pour l'autorité fut décidée à coups de poing; la seconde, à coups de massue: ensuite vinrent la hache & l'épée; & dans cette manière de régler les droits, il est clair que les femmes n'avoient rien à

prétendre. Or, comme dans un Etat républicain tout homme participe au gouvernement, ou aspire à y participer, notre sexe y conserve son ancienne prérogative.

Mais dans un pays où les citoyens, [illegible] d'un Monarque & sous la tutèle des loix, ne tiennent à la constitution politique que par le droit de propriété, & par le tribut d'obéissance; où personne n'influe sur l'administration de l'Etat, qu'autant qu'il y est appelé; où l'homme privé ne peut rien; où chacun vit pour soi & pour un certain nombre de ses semblables, selon ses affections plus ou moins étendues, sans autre soin que de contribuer, autant qu'il est en lui, aux douceurs de la société; dans cet Etat, dis-je, il est naturel que les femmes soient admises à ce concours paisible de devoirs mutuels, pour y établir l'harmonie, pour adoucir les mœurs des hommes naturellement féroces, pour tempérer en eux cette indocilité superbe qui s'indigne du frein des loix; en un mot, pour cultiver & nourrir dans leur ame l'amour de la paix & de l'ordre, qui est la vertu de leur condition.

Il seroit mieux peut-être que chacun, avec sa compagne, vécût dans sa maison au milieu de ses enfans; mais ces mœurs ne peuvent subsister que chez un peuple attaché au travail par le besoin. La richesse invite à l'oisiveté; celle-ci à la dissipation: le cercle de la société s'étend, & les hommes y appellent les

femmes. Mahomet, pour engager les Musulmans à viv[illegible] chacun chez soi, fut obligé de leur donner un serra[illegible] & de leur en confier la garde. Ailleurs la jalousie tie[illegible] [illegible]mmes captives. Mais les mœurs en sont plus féro[illegible] plus pures; & il vaut encore mieux se disputer le cœur des femmes à coups d'œil, qu'à coups de poignard.

Cependant les hommages que nous leur rendons nous dégradent, nous avilissent aux yeux de M. Rousseau; & c'est-là sur-tout ce qui cause son déchaînement contre les pièces de théâtre où l'amour domine.

« L'amour est le règne des femmes, dit-il; un effet » naturel de ces sortes de pièces est donc d'étendre » l'empire du sexe. Pensez-vous, Monsieur, (demande- » t-il à M. d'Alembert) que cet ordre soit sans incon- » vénient, & qu'en augmentant avec tant de soin » l'ascendant des femmes, les hommes en soient mieux » gouvernés? Il peut y avoir, poursuit-il, dans le » monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un » honnête homme; mais est-ce d'elles en général qu'il » doit prendre conseil; & n'y auroit-il aucun moyen » d'honorer leur sexe sans avilir le nôtre »?

Prendre conseil d'une femme, c'est avilir notre sexe! Il est donc bien établi dans l'opinion d'un Philosophe, que la supériorité nous est acquise en fait de prudence? Je le souhaite; mais j'en doute encore.

« Le plus charmant objet de la Nature, le plus digne d'émouvoir un cœur sensible & de le porter au bien,

» eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe ;
» mais cet objet céleſte, où ſe cache-t-il» ?

M. Rouſſeau, ſelon ſes principes, trouve ſi peu d'hommes de bien ! Il n'eſt pas étonnant qu'il trouve ſi peu de femmes vertueuſes, [illegible] les mœurs des peuples qui vivoient il y a trois mille ans.

« Il n'y a pas de bonnes mœurs pour les femmes,
» hors d'une vie retirée & domeſtique... Rechercher
» les regards des hommes, c'eſt déjà s'en laiſſer cor-
» rompre, & toute femme qui ſe montre, ſe désho-
» nore.... Une femme hors de ſa maiſon, perd ſon
» luſtre ; & dépouillée de ſes vrais ornemens, elle ſe
» montre avec indécence ».

Or, chez nous toutes les femmes ſe montrent ; elles ſont donc toutes déshonorées : toutes celles qui ont de la beauté ſont bien aiſes qu'on s'en apperçoive ; les voilà donc déjà corrompues : aucune d'elles ne ſe renferme dans l'intérieur de ſon domeſtique ; il n'y a donc pas de bonnes mœurs pour elles. De-là nos feſtins, nos promenades, nos aſſemblées, ainſi que le bal que M. Rouſſeau veut inſtituer à Genève, ſont les rendez-vous du déshonneur, & les ſources de la corruption. En un mot, toute femme qui s'expoſe en public eſt une femme ſans pudeur ; la perte de la pudeur entraîne celle de l'honnêteté, qui eſt l'ame des bonnes mœurs : nos femmes vivent en public, elles n'ont par conſéquent ni pudeur, ni honnêteté, ni vertu. Le raiſonnement eſt ſimple, & il n'en [illegible]

pas

pas davantage, pour prouver qu'un ſpectacle qui nous diſpoſe à les aimer, eſt un ſpectacle pernicieux.

Cependant M. Rouſſeau ne croit pas cet argument ſans réplique : il s'en fait une, mais il a ſoin de la choiſir facile à détruire. Il ſuppoſe qu'on lui répond que la pudeur n'eſt rien, & il s'attache à prouver que la pudeur eſt inſpirée aux femmes par la nature.

Je le crois : je ſuis perſuadé que l'attaque eſt le rôle naturel de l'homme, & la défenſe, celui de la femme ; & quoique la raiſon très-ſenſible qu'en donne M. Rouſſeau ait pu ne venir que par réflexion ; quoique la diſpoſition habituelle des deux ſexes n'engage les femmes qu'à nous attendre, ſans leur faire une loi de nous réſiſter, & que par conſéquent la preuve de M. Rouſſeau ſoit inſuffiſante contre ceux qui veulent que la pudeur qui réſiſte ſoit une vertu factice & un devoir de convention ; ce n'eſt pas-là ce que je prétends. La pudeur naturelle interdit-elle aux femmes la ſociété des hommes ? Voilà ce que je nie ; & ce que M. Rouſſeau ne prouvera jamais. Il ſemble que pour elles, vivre avec les hommes, ou s'abandonner aux hommes, ſoient ſynonymes, & qu'à ſon avis il ne ſoit pas poſſible de nous réſiſter ſans nous fuir. Qu'un petit-maître le diſe, à la bonne-heure ; mais un Philoſophe peut-il le penſer ? La ſociété ſans doute a multiplié les loix de la pudeur ; & quelque capricieux que ſoit l'uſage, le ſexe doit s'y conformer : mais dans ce qui n'eſt pas preſcrit par la Nature, le

pudeur d'un pays n'eſt pas celle d'un autre. Chez les Grecs, l'uſage défendoit aux femmes de ſe montrer en public. Chez nous, l'uſage les y autoriſe.

Or celle-là eſt honnête & décente, qui ob[illegible] que lui preſcrit la pudeur, l'honnêteté, la [illegible] des mœurs du pays qu'elle habite. Il n'y a d'inſtitution naturelle que le devoir de la réſiſtance, ou plutôt l'interdiction de l'attaque : tout le reſte varie ſuivant les lieux & les tems. Voici ce que penſe un orateur chrétien de l'opinion que M. Rouſſeau renouvelle.

« Un ancien diſoit autrefois que les hommes étoient » nés pour l'action & pour la conduite du monde, & » que les dieux leur avoient donné en partage la » valeur dans les combats, la prudence dans les » conſeils, la modération dans les proſpérités, & la » conſtance dans la mauvaiſe fortune ; que les Dames » n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite ; » que toute leur vertu conſiſtoit à être inconnues, » ſans s'attirer ni blâme ni louange, & que celle-là » étoit ſans doute la plus vertueuſe, de qui l'on avoit » le moins parlé : ainſi il les retranchoit de la répu» blique pour les renfermer dans l'obſcurité de leur » famille ; de toutes les vertus morales il ne leur ac» cordoit qu'une pudeur farouche ; il leur ôtoit même » cette bonne réputation qui ſemble être attachée à » l'honnêteté de leur ſexe ; & les réduiſant à une oiſi» veté qu'il croyoit louable, il ne leur laiſſoit pour » toute gloire que celle de n'en avoir point. Il eſt [illegible]

» de reconnoître l'injuſtice de ce ſentiment, &c. ».
(F[illegible]échier, *Oraiſon funèbre de Madame de Montauſier.*)
[illegible] ſais, dit M. Rouſſeau, qu'il règne en d'autres
» [illegible] coutumes contraires à celles des anciens :
» mais voyez auſſi quelles mœurs elles ont fait naître.
» Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer
» mes maximes ».

Il eſt facile de faire la ſatyre de nos mœurs ; & cent exemples vicieux pris ſur un million de citoyens, feroient un tableau épouvantable de la ville de l'univers la mieux policée. Mais ſur l'article de la galanterie & de l'amour, faut-il avouer ce que je penſe des mœurs les plus licencieuſes de Paris ? que M. Rouſſeau ſe rappelle ſes pigeons.

« La blanche colombe va ſuivant pas à pas ſon
» bien-aimé, & prend chaſſe elle-même auſſi-tôt qu'il
» ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction, de légers
» coups de bec le réveillent : s'il ſe retire, elle le
» pourſuit : s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas
» l'attire encore ; l'innocence de la nature ménage
» les agaceries & la molle réſiſtance, avec un art
» qu'auroit à peine la plus habile coquette ».

Eh bien, Monſieur, les coquettes ont à-peu-près cet art-là : vous ne voyez *dans cette image charmante* rien de bien pernicieux au monde, & un peuple de pigeons, avec ces mœurs, vaut bien un peuple de vautours. Quand même à la coquetterie des colombes ſe mêleroit un peu d'inconſtance, ce ſeroit encore

un jeu de la nature dont vos yeux seroient égayés: C'est ce que je voulois vous faire observer en passant.

Mais revenons aux principes de l'honnêteté qui prescrit d'autres mœurs aux femmes ; & en désavouant la conduite de celles dont la colombe est l'image, voyons si vous n'êtes pas injuste d'envelopper tout le sexe dans un mépris universel.

Vous êtes indigné qu'au théâtre une femme pense & raisonne, qu'on lui donne un esprit ferme, une ame élevée, des principes & des vertus. Et si les femmes s'offensoient qu'on mît au théâtre des héros & des sages, les croiriez-vous moins fondées? A votre avis, ces modèles sont-ils plus communs parmi nous? « Les imbécilles spectateurs vont, dites-vous, » apprendre d'elles ce qu'ils ont pris soin de leur » dicter ». Et à qui, Monsieur, n'a-t-on pas dicté sa leçon? En naissant, savions-nous la nôtre?

« Parcourez la plupart des pièces modernes, c'est » toujours une femme qui sait tout, qui fait tout; la » bonne est sur le théâtre, & les enfans sont au par- » terre ».

Quand on met au théâtre Cornélie, Sémiramis, Elisabeth, il faut bien supposer qu'elles savoient quelque chose: ces femmes-là n'étoient pas des enfans. Quand on peint des femmes bien nées, il faut bien qu'elles aient des principes d'honnêteté, de vertu, d'humanité : la nature leur tient, je crois, le même langage qu'à nous ; le monde leur donne les mêmes

connoissances; & il est vraisemblable qu'elles l'étu-di[illegible]t avec d'autant plus d'attention, qu'elles sont moins [illegible]pées. L'amour règne au théâtre, il faut bien q[illegible] règnent, & qu'elles exercent sur la scène [illegible] empire que dans la société. Est-ce un mal? Nous le verrons. A l'égard des leçons qu'elles donnent au Parterre, si ces leçons peuvent être utiles, elles n'en sont que plus goûtées; & je ne connois que vous seul parmi les hommes qui croyez en être avili.

M. Rousseau ne peut se persuader qu'une femme soit son égale. Demandons-lui donc enfin quels sont les talens de l'esprit & les qualités du cœur dont la nature a doué l'homme, à l'exclusion de la femme? quels sont les vices qu'elle a essentiellement attachés à ce sexe, les délices du nôtre? quels sont les pièges qu'elle nous cache sous les fleurs de la beauté?

« Les femmes en général n'aiment aucun art, ne » se connoissent à aucun ».

Ce seroit-là un bien petit mal: cependant si les femmes étoient naturellement privées du sentiment du beau, elles pourroient l'être du sentiment du vrai, du juste & de l'honnête; & cette proposition jettée en l'air peut tirer à conséquence. Que M. Rousseau nous dise donc s'il a pris cette opinion dans l'étude de l'organisation physique, ou dans le commerce du monde. Les femmes ont-elles les organes moins délicats que nous, le coup-d'œil ou l'oreille moins juste, le sentiment en général plus lent ou plus confus?

Eſt-ce l'exercice & l'étude qui leur manquent? Il s'enſuit que nous avons ſur elles, à cet égard, l'av[illegible]n-tage de l'éducation; mais ſi M. Rouſſeau av[illegible] moins éloigné par ſes principes du com[illegible] monde & des femmes, il en auroit vu beaucoup q[illegible] ont acquis par elles-mêmes les lumières qu'on leur envioit. Tout ce qui n'exige qu'une raiſon ſaine, un eſprit droit & une ſenſibilité modérée, leur eſt donc au moins commun avec les hommes. Je le dis à propos des arts, je le dirai même par rapport aux choſes les plus ſérieuſes de la vie; & une multitude d'hommes qui ne ſont ni complaiſans ni paſſionnés, l'atteſteront avec moi.

« Mais ce feu céleſte qui échauffe & embraſe l'ame, » ce génie qui conſume & dévore, cette brûlante élo» quence, ces tranſports ſublimes qui portent leur » raviſſement juſqu'au fond des cœurs, manqueront » toujours aux écrits des femmes ».

Si cela eſt, elles en ſont moins capables des fortes productions du génie: mais tout cela eſt-il eſſentiel au goût des arts? Tout cela eſt-il relatif aux mœurs de la ſociété, qui eſt l'objet de notre diſpute? Faut-il être un Demoſthène, un Boſſuet, pour être bon citoyen, bon parent, bon ami? Où ſont même, parmi les hommes, les génies brûlans dont vous nous parlez? En voulez-vous former une république? Qui les gouverneroit, bon Dieu! Le monde moral ſeroit un magaſin à poudre.

« Les écrits des femmes ſont tous froids, & jolis » comme elles. Ils auront tant d'eſprit que vous » voudrez, jamais d'ame. Ils ſeront cent fois plutôt » [illegible]s, que paſſionnés : elles ne ſavent ni ſentir ni » [illegible] l'amour même. *La ſeule Sapho*, que je ſache, » *& une autre*, méritent d'être exceptées ».

Que les écrits des femmes ſoient rarement paſſionnés, la pudeur ſeule peut en être la cauſe : que M. Rouſſeau & moi en ayons peu connu qui ſachent décrire & ſentir l'amour, c'eſt un malheur particulier, qui eſt peut-être ſans conſéquence. Cependant s'il arrivoit que chacun pût dire comme M. Rouſſeau, qu'il connoît deux femmes, *Sapho & une autre*, qui méritent d'être exceptées, il ſe trouveroit, au bout du compte, autant de femmes capables de décrire & de ſentir l'amour, qu'il y auroit eu d'hommes capables de l'inſpirer ; & ſi M. Rouſſeau a trouvé une ſeconde Sapho, il ne peut, avec bienſéance, diſputer le même avantage à perſonne.

Mais ſuppoſons que le ſentiment ſoit plus foible dans les femmes que dans les hommes ; que leurs écrits, &, par conſéquent, leurs caractères ſoient plus ſenſés que paſſionnés ; eſt-ce à M. Rouſſeau, qui connoît ſi bien le danger des paſſions, à regarder cette froideur comme un vice ? Qu'il s'accorde enfin avec lui-même, & qu'il nous diſe, ſi un naturel paſſionné lui ſemble préférable à un caractère moins ſuſceptible de mouvemens impétueux ? Si la vertu s'exerce à

tempérer dans les hommes cette fougue, cette véhémence de fentiment que les femmes n'ont pas : la vertu ne fait donc en eux que ce qu'a fait la Nature en elles. Ce font les paffions qui troublent [illegible] : les femmes, réduites à des affections tranquilles, feroient donc le fexe le plus flexible à la règle, le plus docile aux loix de la fociété ; & par conféquent, elles feroient faites pour en être les liens.

Si donc la nature n'a pas interdit aux femmes d'être raifonnables, fenfibles, honnêtes, vertueufes, fi elle leur a donné une ame comme à nous, mais plus calme, plus modérée ; de quel droit, fur quel rapport, d'après quel examen affurez-vous qu'elles abufent de tous ces dons, & qu'elles les tournent à leur honte ? *L'homme eft né bon*, dites-vous, & fous ce nom fans doute vous comprenez la femme.

« Ce fexe, hors d'état de prendre notre manière » de vivre trop pénible pour lui, nous force de » prendre la fienne trop molle pour nous ».

Voilà le danger le plus férieux que puiffe avoir le commerce des hommes avec les femmes.

M. Rouffeau n'entend pas qu'elles nous ôtent les fentimens du courage & de l'honneur. « Les femmes, » dit-il, ne manquent pas de courage, elles préfèrent » l'honneur à la vie : l'inconvénient de leur fexe eft » de ne pouvoir fupporter les fatigues de la guerre & » l'intempérie des faifons ». C'eft donc cette foibleffe qu'elles nous communiquent, felon M. Rouffeau,

» Or, dit-il, cet inconvénient, qui dégrade l'homme, » est très-grand par-tout ; mais c'est sur-tout dans les » états, comme le nôtre, (il parle de Genève) qu'il » importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne » des hommes ou des femmes, cela lui doit être assez » égal ; mais dans une république il faut des hommes ».

Il faut des hommes à Genève : c'est-à-dire, dans son sens, des corps assez bien constitués pour résister aux fatigues de la guerre & à l'intempérie des saisons. Encore une fois, M. Rousseau se croit-il à Lacédémone ? N'est-il pas singulier que l'on s'échauffe l'imagination au point d'appliquer sérieusement les principes de Lycurgue à une ville industrieuse & paisible, qui ne peut être que cela ? Eh Monsieur ! si l'équilibre, qui fait sa sûreté, venoit à se rompre, pour le coup c'est bien à Genève qu'il seroit indifférent d'être peuplée d'hommes ou de femmes. Qu'une république entourée de républiques rivales & toujours prêtes à l'accabler, s'exerce sans relâche à défendre sa liberté menacée ; qu'elle renonce à tous les arts, pour ne s'occuper que de l'art de combattre ; qu'elle endurcisse, par une discipline austère, les mœurs de ses citoyens, dont elle se fait un rempart ; c'est une nécessité cruelle, mais indispensable, & la férocité guerrière entre dans sa constitution. Telle fut Sparte ; mais est-ce là Genève ? Qu'on y joue, qu'on y danse, puisque vous le voulez, qu'on y donne des fêtes, ou des spectacles, qu'on y vive avec les femmes ou sans les

femmes ; pourvu que l'induſtrie & le négoce y ſoient en vigueur, & que la police y ſoit vigilante & ſévère, les fondemens de votre liberté n'en feront ni plus forts ni plus foibles. La force de Genève n'eſt pas dans ſon ſein.

C'eſt un grand mal pour un peuple belliqueux de n'être pas auſſi robuſte que brave ; & c'eſt-là, nous l'avouons, le déſavantage de tous les peuples qui, nourris ſous un ciel doux, n'ont pas été endurcis dès l'enfance aux travaux de cet art deſtructeur, l'unique métier des Romains. Mais vous attribuez ici au commerce des femmes, ce qui a des cauſes bien plus réelles. Vous ne prétendez pas ſans doute que les femmes amolliſſent le laboureur & l'artiſan, ni que le peuple de nos villes & de nos campagnes ſoit énervé par les délices d'une vie oiſive & voluptueuſe. C'eſt de-là cependant que l'on tire nos ſoldats, & c'eſt le ſoldat qui ſuccombe aux travaux d'une guerre éloignée & à l'inclémence d'un ciel étranger. Les inconvéniens du luxe de nos villes n'en ſont pas moins réels ; mais attendez-vous des hommes qu'ils ſe bornent aux premiers beſoins de la vie, tandis que les ſuperfluités voluptueuſes les ſollicitent de toutes parts ? Vous voyez que Lycurgue lui-même, pour fermer au luxe l'entrée de ſa république, fut obligé d'en écarter tous les moyens de s'enrichir. Les femmes ne ſont rien à cela : tout le vice eſt dans les richeſſes.

Du reſte, quelle climat, les richeſſes, ou les femmes

amolliſſent la férocité d'un peuple ardent & courageux, & lui ôtent la faculté de porter la déſolation & le ravage chez les nations étrangères, en lui laiſſant la bravoure, la vigueur & l'activité dont il a beſoin pour ſa propre défenſe; que ce peuple invincible dans ſes frontières, y ſoit comme repouſſé par la nature, dès qu'il en ſort les armes à la main; eſt-ce à un Philoſophe à regarder cela comme un mal? Je pardonnerois tout au plus ce langage au flatteur d'un roi conquérant.

Les femmes nous rendent femmes: c'eſt donc à dire, dans votre ſens, qu'elles nous rendent moins paſſionnés, plus doux, plus ſenſés, plus humains? Elles ne nous inſpirent pas cette éloquence brûlante qui convenoit à la tribrune, mais elles nous enſeignent cette éloquence perſuaſive & conciliatrice qui convient à la ſociété; & le don de gagner les cœurs eſt, ſans comparaiſon, plus réel & plus infaillible que le talent de les ſubjuguer.

Elles affoibliſſent en nous l'ardente ſoif du ſang & la fureur du brigandage; mais elles nourriſſent dans nos ames l'amour de l'honneur & l'émulation de la gloire. Un homme flétri par une lâcheté, n'oſe plus paroître à leurs yeux; & ſi l'on interrogeoit les cœurs, on verroit qu'elles ne ſont pas oubliées dans la harangue intérieure qu'un jeune guerrier ſe fait à lui-même quand il marche à l'ennemi.

A l'égard des avantages d'une ſévère diſcipline,

qu'on en fasse un devoir essentiel, qu'on y attache l'honneur militaire, que la négligence de ce devoir soit un obstacle invincible à l'avancement, & qu'on observe surtout avec une exacte équité des distinctions glorieuses pour les uns, & humiliantes pour les autres : j'ose répondre que les hommes ne seront pas retenus, ne seront pas même soufferts parmi les femmes, au moment où le devoir & l'honneur les appelleront aux drapeaux.

Voyons quel est dans la société en général, le vice de leur domination ; & si l'amour, tel qu'il est peint sur le théâtre, contribue ou remédie au mal que leur commerce peut causer.

La plupart des disputes philosophiques ne sont que des disputes de mots. Nous, qui cherchons la vérité de bonne-foi, commençons par nous bien entendre. Il s'agit de l'amour que M. Rousseau condamne au théâtre. Quelle est d'abord l'idée qu'il attache à ce nom d'amour ? Il y a un amour physique répandu dans la nature, & qui en est l'ame & le soutien. Voici ce qu en pense M. Rousseau.

« Si les deux sexes avoient également fait & reçu » es avances, *le plus doux de tous les sentimens eût à » peine effleuré le cœur humain, & son objet eût été mal » rempli.* L'obstacle apparent qui semble éloigner cet » objet, est, au fond, ce qui le rapproche : les desirs » voilés par la honte n'en deviennent que plus sédui» sans ; en les gênant la pudeur les enflamme. Ses

» craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, » sa tendre & naïve finesse disent mieux ce qu'elle » croit taire, que la passion ne l'eût dit sans elle. C'est » elle qui donne du prix aux faveurs, & de la douceur » aux refus : le véritable amour possède en effet ce » que la pudeur lui dispute. Ce mélange de foiblesse » & de modestie le rend plus touchant & plus tendre. » Moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient » augmente ; & c'est ainsi qu'il jouit à la fois & de ses » privations & de ses plaisirs ».

Je défie tout le talent des Actrices, tout le manège des coquettes, de rendre l'amour plus séduisant que ne fait ici la pudeur. Si l'amour physique étoit un mal, la pudeur seroit donc la plus redoutable de toutes les enchanteresses, & le morceau charmant que je viens de transcrire, la plus pernicieuse de toutes les leçons.

Or, selon M. Rousseau, la pudeur est non-seulement une vertu, mais la première vertu d'une femme : sans la pudeur *une femme est coupable & dépravée*. L'amour que la pudeur *enflamme*, qu'elle *rend plus touchant & plus tendre*, est donc un bien : nous voilà d'accord. Encore quelques-unes de ses maximes ; c'est m'embellir que de le citer.

« Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur » qui les donne... Vouloir contenter insolemment ses » desirs, sans l'aveu de celle qui les fait naître, est » l'audace d'un satyre ; celle d'un homme est de » savoir les témoigner sans déplaire, & les rendre

» intéreſſans ; de faire enſorte qu'on les partage ; » d'aſſervir les ſentimens avant d'attaquer la perſonne. » Ce n'eſt pas aſſez d'être aimé : les deſirs partagés ne » donnent pas ſeuls le droit de les ſatisfaire ; il faut » de plus le conſentement de la volonté : le cœur » accorde en vain ce que la volonté refuſe. L'honnête » homme & l'amant s'en abſtient même quand il » pourroit l'obtenir. Arracher ce conſentement tacite, » c'eſt uſer de toute la violence permiſe en amour ; » le lire dans les yeux, le voir dans les manières malgré » le refus de la bouche, c'eſt l'art de celui qui ſait » aimer : *S'il achève alors d'être heureux*, il n'eſt pas » brutal, *il eſt honnête*, il n'outrage point la pudeur, » *il la reſpecte*, *il la ſert* ; il lui laiſſe l'honneur de dé» fendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné ».

Ovide & Quinault ne diſoient pas mieux ; & le théâtre n'eut jamais de plus indulgente morale. D'après ces principes, j'oſe aſſurer M. Rouſſeau que l'amour honnête eſt l'amour à la mode, qu'il y a peu de ſatyres dans le monde, & que c'eſt préciſément ſelon ſa méthode qu'on y achève d'être heureux.

Mais cet amour innocent, dans l'état de ſimple nature, peut ne l'être pas dans la conſtitution actuelle des choſes : il y a même des circonſtances où il eſt puni par les loix, comme crime de ſéduction ; il ne ſeroit donc pas prudent de s'en tenir à cette règle. M. Rouſſeau admet dans les ſentimens de l'homme en ſociété, une moralité inconnue aux bêtes ; & quoiqu'il

fût aisé de trancher toute difficulté, en rejettant, comme lui, *l'impertinent préjugé des conditions*, & toutes les conventions de la même espèce, en donnant pour raison de ce qu'on appelle licence, *Ainsi l'a voulu la nature, c'est un crime d'étouffer sa voix ;* quoiqu'il n'y ait pas de libertinage qu'on ne pût justifier en disant comme lui, *La nature a rendu les femmes craintives afin qu'elles fuient, & foibles afin qu'elles cèdent ;* en un mot, quoique, pour combattre M. Rousseau, il suffit peut-être de l'opposer à lui-même, je ne profiterai pas de l'avantage que me donne le peu d'accord que je crois voir entre ses maximes. Je reconnois donc, de bonne-foi, que les institutions naturelles doivent se plier aux règles établies entre les hommes ; & que ce qui étoit bon dans les bois, peut être mauvais dans nos villes. Ainsi je vais considérer l'amour dans ses relations politiques & morales, & voir en quoi le théâtre qui le favorise est nuisible à la société.

D'abord, observons dans l'amour des sentimens très-distincts, qu'il est bon de ne pas confondre. S'il n'y avoit que ce que M. Rousseau appelle modestement *les desirs du cœur*, l'amour seroit un mouvement passager & périodique, comme tous les besoins, & tel que M. Rousseau nous l'a fait remarquer lui-même dans l'homme sauvage.

Cet amour, inspiré par la nature, n'est honnête dans les mœurs de la société, qu'autant qu'il se mêle

confusément, & comme à notre insu, à des sentimens plus purs & plus nobles : ces sentimens sont l'estime, la bienveillance, la douce & tendre intimité ; d'où résulte la complaisance de soi-même dans un objet de prédilection auquel on attache son être. Quand l'affection est mutuelle & au même degré, c'est l'union la plus étroite, c'est le plus parfait accord qui puisse régner entre deux êtres sensibles ; c'est enfin, s'il est permis de le dire, la transfusion & la coexistence de deux ames.

Cependant on abuse de tout. Examinons comment les exemples de cette union si délicieuse & si pure, peuvent être pernicieux.

J'avoue d'abord que l'amour, dans la plupart des hommes, n'est que le desir naturel, sans aucune trace de moralité ; j'avoue que cet amour est plus commun dans les villes opulentes & peuplées ; j'avouerai même, si l'on veut, qu'il règne à Paris autant & plus qu'en aucun lieu du monde. Est-ce au spectacle qu'il faut l'attribuer ? L'amour vertueux est, comme je l'ai dit, un sentiment composé du physique & du moral, mais dans lequel celui-ci domine. Ce mélange ne se fait dans l'ame que lentement & par degrés : l'estime, la confiance, l'amitié ne s'inspirent pas d'un coup-d'œil. Or, si des plaisirs faciles préviennent le desir naissant, s'il n'a qu'à se manifester pour être comblé sans obstacle, l'amour ne sera dans l'homme en société que ce qu'il est dans l'homme sauvage :

c'est ce qui arrive par-tout où règnent l'opulence & le luxe; & c'est ainsi que le germe de l'amour vertueux est étouffé dans l'ame des hommes, quelquefois même avant la saison où il doit se développer. Les femmes foiblement aimées aiment foiblement à leur tour : l'exemple, le dépit, la séduction, les déterminent à imiter un amant trompeur, un époux dédaigneux ou volage ; & bientôt le déréglement, de part & d'autre, devient une espèce d'émulation.

Dans une ville qui contient cent mille célibataires nubiles, qu'il y ait des spectacles, qu'il n'y en ait point, tout ce qu'on peut souhaiter & attendre, c'est que la contagion du vice ne pénètre pas dans le sein des familles; c'est que les plaisirs tolérés ne dégoûtent pas des plaisirs permis ; que le vice n'ait que le superflu d'une société tumultueuse & surabondante, & que l'hymen toujours respecté, soit l'asyle inviolable de l'innocence & de la paix. Or l'amour seul, & j'entends l'amour tel qu'il est représenté au théâtre, honnête, vertueux, fidèle, peut être le contre-poison de ce vice contagieux.

Qui n'aime aucune femme en a mille à craindre. L'homme le plus facile à égarer est celui qui, n'étant frappé vivement d'aucun objet déterminé, présente à la séduction un cœur vuide. Et ce que je dis d'un sexe doit s'entendre de tous les deux. Le vice de notre siècle n'est donc pas l'amour tel qu'il est peint dans nos spectacles, mais l'amour tel que l'inspire la nature,

& au-devant duquel les plaiſirs vont en foule, quand le luxe les met à prix.

Le théâtre, dit-on, allume les deſirs; comme s'il étoit beſoin d'aller au ſpectacle pour être homme. Ces deſirs, la nature les donne, elle ſait bien les réveiller. Un peu plus, un peu moins de vivacité ou de raffinement, ne change rien à cette impulſion univerſelle. L'homme livré à l'inſtinct des bêtes chercheroit partout ſa moitié; & au défaut de la beauté, la laideur ſeroit adorée. L'occaſion eſt un attrait; mais ſi l'occaſion ne venoit pas au-devant de lui, il iroit bientôt au-devant d'elle. Ce n'eſt donc pas cet amour d'inſtinct qu'il faut éluder ou tâcher de détruire; il s'agit de le diriger, de l'éclairer, s'il eſt poſſible; il s'agit de lui donner cette moralité qui l'épure, qui l'ennoblit, qui l'élève au rang des vertus. L'émotion qu'on éprouve au ſpectacle attendrit l'ame, je l'avoue, & c'eſt par-là qu'il la diſpoſe à l'amour vertueux. L'amour phyſique n'a beſoin que des ſens; l'amour vertueux a beſoin de toute la ſenſibilité, de toute la délicateſſe de l'ame. Plus l'ame eſt ſenſible, plus elle eſt délicate; je dis l'ame, & l'on m'entend bien: or la délicateſſe des ſentimens en garantit l'honnêteté. Un caractère de cette trempe s'attache à ſon devoir par tous les liens qu'il lui préſente: l'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance le captivent; la nature & le ſang ont ſur lui des droits abſolus. Au lieu qu'une ame froide & légère ne tient à rien, & cède à un ſouffle: elle oublie la vertu qu'elle

n'aime pas, pour un vice qu'elle n'aime guère, & se perd sans savoir pourquoi. Si j'ai bien étudié les mœurs de notre siècle, le vrai moyen de les corriger seroit le don de nous attendrir.

La sensibilité dirigée au bien s'attache à tout ce qui est honnête: de-là vient que toutes les vertus se tiennent par la main : or le théâtre, en nous intéressant, prend soin de réunir, dans une émotion commune, tous les sentimens vertueux qui doivent se combiner ensemble. Ainsi l'amour y a pour compagnes la pudeur, la fidélité, l'innocence; tous ces caractères analogues y sont comme fondus en un seul. C'est donc nous supposer une ame déjà bien corrompue, que de prétendre qu'elle analyse ces émotions composées, pour en extraire du poison. Voyons cependant comment cela s'opère.

« Quand il seroit vrai, dit M. Rousseau, qu'on ne » peint au théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-» il de-là que les impressions en sont plus foibles, que » les effets en sont moins dangereux ? comme si les » vives images d'une tendresse innocente étoient » moins douces, moins séduisantes, &c.

S'il est vrai que la pudeur qui inspire si bien l'amour, & dont *les craintes, les détours, les réserves, les timides aveux, la tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle*; s'il est vrai, dis-je, que la pudeur soit une vertu, l'amour qu'elle inspire n'est donc pas un crime. En supposant que les

peintures du théâtre produisent les mêmes effets, le théâtre devroit donc, ce me semble, partager les éloges que M. Rousseau donne à la pudeur.

« Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas » par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en » font naître le besoin. Elles ne donnent pas précisé- » ment de l'amour, mais elles préparent à en sentir; » elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, » mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles » ne sont innocentes ou criminelles, que par l'usage » que nous en faisons, selon notre caractère; & le » caractère est indépendant de l'exemple ».

Si M. Rousseau parle du desir, il est indépendant du caractère, comme le caractère l'est de l'exemple. Dans tous les hommes, le desir tend au même but; il y arrive, & il s'éteint : c'est le période de l'amour physique. S'il parle de l'amour composé où dominent les affections morales, je nie que les émotions du théâtre n'en déterminent pas l'objet. Ce n'est pas telle ou telle personne que le théâtre nous dispose à aimer, mais une personne douée de telle ou telle qualité. Ces qualités nous affectent plus ou moins selon notre caractère; mais celui qui en est vivement affecté au spectacle, le sera dans la société : il ne le sera de même que par des qualités semblables; & plus l'émotion du spectacle aura été vive, plus il sera indifférent pour tout ce qui ne ressemble pas au tableau dont il est frappé. Estime, respect, confiance, vif intérêt,

tendre penchant, voilà ce qui lui reste de l'impression qu'il a reçue ; & le besoin d'aimer n'est ici que le desir impatient de posséder l'objet réel dont on vient d'adorer l'image. Ce desir n'est rien moins que vague ; la cause en décide l'objet.

« L'amour est louable en soi, comme toutes les » passions bien réglées ; mais les excès en sont dan- » gereux & inévitables : si l'idée de l'innocence em- » bellit quelques instans le sentiment qu'elle accom- » pagne, bientôt les circonstances s'effacent de la » mémoire, tandis que l'impression d'une passion si » douce reste au fond du cœur ».

Un peuple qui va chaque jour s'attendrir à ce spectacle, doit donc être un peuple très-passionné? Ecoutez ce qu'en dit M. Rousseau lui-même.

« On flatte les femmes, sans les aimer ; elles sont » entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans. » Ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût amou- » reux d'une seule ? Qu'ils ne s'en inquiètent pas : il » faudroit avoir d'étranges idées de l'amour ».

Voilà donc cette foule de spectateurs, qui reviennent du théâtre avec un besoin si pressant d'aimer ! Voilà l'effet de ces émotions qui préparent à sentir l'amour ! Voilà, dis-je, cet amour dont les excès sont inévitables !

Dans les climats où la sensibilité naturelle est plus que suffisante pour remplir l'objet de la société, il seroit dangereux sans doute de l'exciter par des émotions

trop violentes; mais il eſt un milieu entre la langueur & l'ivreſſe, & nous ſommes bien loin encore de cette vivacité de ſentiment, qui, mutuelle entre les deux ſexes, fait le charme de leur union. Voilà ce qui manque à nos mœurs, ce qu'il ſeroit à ſouhaiter que pût nous donner le théâtre; & ce n'eſt pas à nous de craindre que la foible illuſion qu'il nous cauſe ne ſe change en égarement. On revient ému d'Ariane, d'Inès & d'Alzire; mais, de bonne-foi, en revient-on ivre d'amour?

Quelques-uns des malheurs de la ſociété ſont les effets d'une paſſion aveugle; car il y a par-tout des caractères violens: mais ſi quelque choſe pouvoit les contenir, quelle leçon plus frappante pour eux que le tableau des excès de l'amour, tel qu'il eſt peint ſur la ſcène françoiſe? L'amour tendre y eſt ſéduiſant, mais l'amour paſſionné y eſt terrible. L'un y cauſe de douces émotions, l'autre y fait frémir la nature.

Quel eſt donc cet amour criminel où nous conduit l'amour honnête? Je ſais quelles ſont les mœurs d'une jeuneſſe diſſipée; mais de tant d'extravagances dont nous ſommes témoins, y en a-t-il une entre mille dont le ſentiment de l'amour ſoit la ſource? Ce n'eſt point le cœur qui mène à la débauche; & c'eſt le cœur, le cœur lui ſeul, qui reçoit les douces émotions d'un amour tendre & vertueux.

L'amour a deux ſortes d'objets: ſavoir, les objets qui affectent l'ame, & les objets qui émeuvent les

sens. Le théâtre peut faire l'une & l'autre impression ; mais ces deux effets n'ont pas la même cause. Que Zaïre soit jouée par une actrice d'une rare beauté, sa beauté affecte les sens ; mais son rôle n'affecte que l'ame. L'un tient à l'autre, me dira-t-on. Point du tout ; car le rôle de Zaïre attendrit également les deux sexes. Une Zaïre moins belle toucheroit moins avec le même talent ; mais cela vient d'une cause si pure, que Zaïre, moins belle, toucheroit moins les femmes elles-mêmes. Cette cause est le charme innocent de la beauté, l'intérêt naturel qu'elle inspire, l'illusion qu'ajoute une figure ravissante au rôle d'une amante adorée ; enfin l'harmonie & l'accord des sentimens vertueux & tendres qu'elle exprime, avec le caractère touchant & noble de sa figure & de son action. Mais tout cela n'affecte que l'ame, je le répète ; & la preuve en est, qu'un sage vieillard en revient plus touché que le plus voluptueux jeune homme.

L'expression d'un rôle tendre ajoute aux charmes de la beauté ; mais je tiens que de mille spectateurs, il n'y en a pas un qui en soit ému, comme il est dangereux de l'être. Ne nous flattons point d'avoir tant à nous craindre. Il n'est pas aussi aisé de nous enflammer qu'on le dit. Je vois même parmi la jeunesse beaucoup de fantaisie, très-peu de passion. Et quand les hommes seront capables d'un sentiment délicat & vif, ils n'auront pas à redouter la séduction de ces goûts frivoles.

Le ſpectacle cependant peut être dangereux comme pantomime; mais ſi tout ce qu'on y voit invite à l'amour phyſique, tout ce qu'on y entend n'inſpire que l'amour moral: plus l'ame y eſt émue, moins les ſens doivent l'être. Quelle eſt, de ces deux impreſſions, celle qui domine & qui reſte? C'eſt-là ce qui dépend des caractères; mais je ſuis ſûr qu'elles ſe combattent, & qu'avec les mêmes objets, le ſpectacle ſeroit plus dangereux, par exemple, ſi l'on ne faiſoit qu'y danſer. Il ne m'eſt pas permis d'approfondir cette queſtion; mais j'en dis aſſez pour me faire entendre. Revenons à l'amour moral.

Le plus grand de ſes dangers eſt celui des inclinations déplacées: elles peuvent l'être, ou relativement aux convenances, ou relativement aux perſonnes. Sur l'article des convenances, M. Rouſſeau n'eſt pas ſévère. Il reconnoît la bonté des mœurs de Nanine, « où l'honneur, la vertu, les purs ſentimens de la » nature ſont préférés à l'impertinent préjugé des » conditions ». Cependant c'eſt-là ce qui rend ſi dangereuſe, aux yeux de la plupart des hommes, la ſenſibilité des jeunes gens.

L'amour ne connoît point l'inégalité des conditions; il tend quelquefois à rapprocher des cœurs que la naiſſance ou que la fortune ſépare. Il renverſe donc le plan économique des familles, l'ordre commun de la ſociété, l'empire de la coutume & de l'opinion.

La ſociété exige dans les alliances certains rapports

qui

que la nature n'a point consultés. Le mariage, au lieu d'être l'accord des volontés, est devenu celui des convenances. Ce plan une fois établi, l'inclination des enfans contredit souvent les intentions des pères. Mais si dans cette position il est malheureux que le cœur de l'homme soit tendre & sensible, s'il est à craindre par conséquent que le théâtre ne contribue à le rendre tel ; est-ce au théâtre, est-ce à la nature qu'un Philosophe doit s'en prendre ?

Je parle ici, non à M. Rousseau, mais à un père de famille jaloux de son nom, soigneux de sa postérité ; sensible à l'honneur de son fils, & inquiet sur le choix que ce jeune homme feroit peut-être ; si la nature ou l'habitude disposoit son cœur à l'amour.

Vous souhaitez à votre fils une ame insensible, lui dirai-je ; c'est souhaiter le plus dur esclavage à sa femme & à ses enfans. Si par malheur vos vœux sont remplis, il n'aimera rien excepté lui-même ; & l'amour-propre n'est jamais si fort que dans une ame où il règne seul. Grace à vos soins, son ame endurcie ne sera capable d'aucune affection morale ; mais les animaux les plus stupides ont des sens ; votre fils en aura comme eux, & comme eux il en sera l'esclave.

Aimez-vous mieux, me dira ce père, aimez-vous mieux que je l'abandonne imprudemment aux vains caprices de l'amour ? Non, sans doute, lui répondrai-je ; mais supposons que votre fils ne soit pas naturellement pervers, qu'il soit né *bon* comme tous les

hommes, son bonheur & sa vertu sont dans vos mains: plus son ame sera attendrie, plus vous la trouverez docile; & qui vous empêche de diriger sa sensibilité vers des objets qui en soient dignes?

Un tel soin, je l'avoue, exige une attention vigilante & assidue: cette attention est un devoir pénible; on le néglige, & l'on se plaint des égaremens d'un jeune cœur que l'on a livré à lui-même. Mais dans tout cela, que fait le théâtre? Il supplée par la peinture des affections honnêtes, vertueuses, & par-là même intéressantes, à ce qui manque à l'éducation du côté des exemples & des leçons domestiques.

Ce qui alarme le plus M. Rousseau, c'est le danger des inclinations déplacées relativement à la personne. « Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la » scène, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller » à la vertu, est de chercher une maîtresse qui l'y » conduise, espérant bien trouver une Constance, ou » une Cénie tout au moins ».

Je veux que ce jeune homme n'ait vu au théâtre que des Constances, des Cénies, qu'il n'y ait vu peindre l'amour qu'intéressant & vertueux: l'ame pleine de ces idées, il cherchera, dites-vous, une Cénie, une Constance; mais est-ce dans la société des femmes perdues qu'il ira la chercher? Le supposez-vous assez insensé? Ne faut-il pas s'abstenir aussi d'exposer sur le théâtre l'amitié pure & sainte, de peur que quelque jeune homme, épris de ses charmes,

ne la cherche parmi des frippons ? La jeunesse facile & crédule donne souvent dans le piège d'un faux amour, comme dans celui d'une fausse amitié ; mais est-ce pour avoir appris au spectacle à discerner le véritable ? Comment s'y prendroit M. Rousseau lui-même pour éclairer un jeune homme dans le choix d'un objet digne d'être aimé ? Vous reconnoîtrez, lui diroit-il, une femme honnête à ses principes, à ses sentimens, au caractère de son amour. Si elle est plus occupée que vous-même de vos devoirs & de votre gloire, de vos talens & de vos vertus ; si elle prend soin d'embellir votre ame & de vous rendre plus cher à ses yeux en vous rendant plus estimable ; voilà l'objet qui doit vous attacher. C'est la leçon qu'il lui donneroit, & cette leçon est celle du théâtre. Il ajouteroit à ce tableau le contraste d'une femme impérieuse & vaine, qui veut que tout cède à ses caprices, que tout soit sacrifié à sa fantaisie & à ses plaisirs ; qui ne connoît dans son amant de devoir, de soin, d'intérêt que celui de lui plaire ; qui se fait un jeu de sa ruine, un amusement de ses folies, un triomphe de ses égaremens. Voilà, diroit-il, ce que vous devez craindre ; & le théâtre l'a dit mille fois. Il seroit bon sans doute de mettre en action ces préceptes ; il seroit bon de représenter sur la scène l'Enfant Prodigue au milieu des malheureuses qui l'ont égaré, ruiné, chassé, méconnu ; mais par malheur, la décence s'y oppose. Il s'ensuit que la scène françoise n'est pas, à cet égard,

aussi morale qu'elle peut l'être : mais on y dit ce que l'on n'ose y peindre ; & si les impressions n'en sont pas assez vives, si elles frappent l'oreille sans toucher le cœur, ce n'est pas la faute du théâtre.

« Zaïre meurt, & l'on ne laisse pas de souhaiter de » rencontrer une Zaïre ». Je le crois bien ; aussi n'est-ce pas la crainte d'aimer une Zaïre, mais la crainte de l'immoler dans les accès d'une jalousie aveugle & forcenée, que ce spectacle doit inspirer.

On s'intéresse à l'amour de Titus pour Bérénice, quoiqu'il soit opposé à son devoir. Pourquoi ? Parce que ce devoir n'en est pas un dans nos mœurs, & que le cœur doit prendre parti pour un sentiment naturel contre une opinion nationale. Que le Cid sacrifiât son père à Chimène ; qu'Horace abandonnât la cause de Rome pour complaire à Sabine : je demande à M. Rousseau s'il croit que l'intérêt de l'amour l'emportât dans nos cœurs sur l'intérêt sacré de la Nature ou de la Patrie ? Qui de nous, dans l'ame, est complice de la trahison du fils de Brutus ? Mais qu'il plaise aux Romains de faire un crime à leur empereur d'épouser une reine ; cet orgueil nous irrite, loin de nous toucher. Nous applaudissons dans Titus l'effort généreux qu'il fait sur lui-même ; mais son respect pour une loi superbe ne se communique point à nous, & les charmes naturels de la beauté & de la vertu conservent tous leurs droits sur nos ames. M. Rousseau a donc raison de dire qu'aucun des spectateurs n'est

Romain dans ce moment; mais aucun ne pardonneroit à Titus de cesser de l'être. C'est par principe qu'on l'admire; c'est par sentiment qu'on le plaint.

« L'amour séduit, ou ce n'est pas lui ». Qu'est-ce à dire, l'amour séduit? Il intéresse, il attache? oui, sans doute. Il nous fait tomber dans les pièges du crime, au moment qu'il suit lui-même le chemin de la vertu? C'est ce que je ne puis concevoir.

« Les circonstances qui le rendent vertueux au » théâtre, s'effacent, dit M. Rousseau, de la mémoire » des spectateurs ». Ainsi quand les yeux mouillés de larmes je viens de voir Zaïre ou Bérénice, j'oublie qu'elles étoient vertueuses, qu'elles ont sacrifié le sentiment le plus cher de leur ame, l'une à la religion de ses pères, l'autre, à la gloire de son amant? Quand je viens d'entendre & d'admirer Lise, Constance ou Cénie, j'oublie la cause, la seule cause de l'intérêt vif & tendre dont je suis encore tout ému? Voilà une façon de sentir dont je n'avois pas même l'idée. Il me semble au contraire que le souvenir des circonstances qui ont excité l'émotion, survit long-tems à l'émotion elle-même; & ce n'est que par ces images que les peines & les plaisirs passés nous sont encore présens. Comment donc M. Rousseau a-t-il prétendu que l'amour reste, & que l'objet s'efface? Feroit-il consister l'impression de l'amour au spectacle, dans l'émotion physique des sens? Si telle est son idée, j'ose lui répondre, qu'aucune des pièces où l'amour

eſt peint vertueux, ne produit cet effet, il ne peut le produire. Je dis plus : un ſeul trait qui dans une pièce décente réveilleroit une idée obſcène, indiſpoſeroit tous les eſprits. S'il n'y a donc que l'émotion pure de l'ame ſans aucun mélange de vice, quel eſt le caractère dépravé qui change en affection criminelle le ſentiment que viennent d'exciter en lui la bonté, la candeur, l'innocence, la vertu même ? Que M. Rouſſeau compoſe lui-même ce caractère déteſtable ; je ne lui oppoſe point ce principe, que *tout homme eſt né bon ;* je veux qu'il y en ait de naturellement pervers, & je ſuppoſe un tel homme au ſpectacle. Ou la peinture d'un amour vertueux le touchera, & pour un moment il ſera moins méchant ; ou il n'en ſera point ému, & le ſpectacle dès-lors ne ſera pour lui qu'inſipide. Il en revient, me direz-vous, avec l'ardeur du deſir dans les ſens, & il va l'appaiſer par un crime. Cela peut être ; mais ce que le théâtre a fait, le ſpectacle le plus innocent l'eût fait de même. Penſez qu'il s'agit d'un homme perdu : tout eſt poiſon pour une telle ame. Mais ſuppoſons ce qui eſt plus commun, c'eſt-à-dire, un homme qui ne ſe livre à l'amour vicieux que parce qu'il y ſuppoſe un charme & des plaiſirs qui manquent à l'amour honnête : pour celui-ci, plus la peinture de l'amour honnête ſera touchante, plus le contre-poids du vice aura de force, & moins par conſéquent le vice lui-même aura d'attraits. Prenez un jeune débauché au dénouement

de l'Enfant Prodigue ; s'il eſt attendri, s'il a verſé des larmes, il eſt vertueux, au moins dans ce moment. Il a partagé les regrets, la honte, les remords de ſon ſemblable ; il a goûté avec lui le plaiſir de déteſter, aux pieds d'une femme honnête, ſenſible & généreuſe, le crime de l'avoir trahie. Il a pleuré ſes égaremens, ſon cœur s'eſt dilaté au moment du pardon ; il a baiſé, avec Euphémon, la main de ſa vertueuſe amante : voilà donc les circonſtances que vous prétendez qu'il oublie, pour ne conſerver que l'impreſſion.... de quoi ? D'un amour ſans objet, ſans motif, ſans caractère, & qui, dans ſon ame, va ſe changer en [illegible] ? Je me perds dans cette analyſe étrange du cœur humain.

« Il faudroit apprendre aux jeunes gens à ſe défier » des illuſions de l'amour, & à fuir l'erreur d'un pen» chant aveugle, qui croit toujours ſe fonder ſur » l'eſtime ».

J'ai dit comment le théâtre répond à ces vues ; mais dans les principes de M. Rouſſeau, rien n'eſt plus rare qu'une femme aimable & vertueuſe : tout ce qui nous diſpoſe à aimer les femmes, nous entraîne au vice. C'eſt ainſi qu'il doit raiſonner. Pour moi qui, dans les familles, n'ai guère vu que des filles bien nées, & les graces de l'innocence unies à celles de la jeuneſſe, je crois que c'eſt remplir l'intention de la nature & celle de la ſociété, que d'attirer ſur ces chaſtes objets les vœux innocens des hommes de leur

état & de leur âge : je crois que leur inspirer une estime, une confiance mutuelle, c'est les disposer à se rendre heureux : je crois, en un mot, qu'attendrir un sexe pour l'autre, c'est tirer l'homme de la classe des bêtes, & cacher la honte de l'amour physique sous l'honnêteté de l'amour moral.

L'amour a ses dangers, sans doute ; mais quelle passion n'a pas les siens ? Il s'agit de le régler, c'est-à-dire, de l'éclairer sur son objet, & de lui tracer des limites. L'homme a ses desirs, la nature les lui donne ; il faut qu'il les fixe, ou qu'il les répande. Entre l'amour & la débauche, il n'y a que la sagesse stoïque ou l'insensible froideur. Voyez si vous prétendez faire de tous les hommes des Stoïciens, ou des automates. A moins de métamorphoser ainsi la nature, il me semble que le lien le plus doux, le plus vertueux qui puisse rapprocher, unir, enchaîner les deux sexes, c'est le nœud intime d'une affection mutuelle, & que le plus grand bien qu'on puisse opérer dans les mœurs d'un peuple inconstant & volage, c'est de l'attendrir, de le disposer à l'amour, en l'accoutumant à mépriser ce qu'un tel sentiment a de vicieux, à craindre ce qu'il a de funeste, à chérir ce qu'il a d'intéressant, de respectable & de sacré.

Il n'est point d'armes que M. Rousseau n'emploie, & qu'il ne manie avec beaucoup d'art, pour attaquer les mœurs du théâtre. L'amour honnête qu'on y respire, réunit toutes les affections de l'ame sur un seul

objet. Or, « le plus méchant des hommes, eſt celui
» qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur
» en lui-même. Le meilleur eſt celui qui partage éga-
» lement ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut
» beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer
» ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement
» ſes parens, ſes amis, ſa patrie & le genre humain,
» ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit
» bientôt à tous les autres; & leur eſt infailliblement
» préféré ».

Je nie que le plus méchant des hommes, ſoit celui qui s'iſole le plus. Cet homme-là ne fait que s'anéantir pour la ſociété. Or, le néant n'eſt pas ce qu'il a de pire. Il eſt évident que Cartouche étoit plus méchant que Timon. Du reſte il n'y a que l'amour effréné qui détache l'ame de ſes devoirs, & qui en rompe les liens: tout ſentiment vif les relâche; l'amitié, le ſang & l'amour rompent l'équilibre des intérêts qui meuvent l'ame; mais cet équilibre eſt une chimère. Lycurgue, pour rendre toutes les affections communes, a été obligé de rendre tous les biens communs juſqu'aux enfans, & de former ſon nœud politique des débris de tous les nœuds domeſtiques & perſonnels. Avec l'argument de M. Rouſſeau, je prouverai qu'une Mérope eſt un perſonnage vicieux, & aucune mère ne voudra m'en croire.

L'amour paſſionné, c'eſt-à-dire, aveugle & ſans frein, eſt un des plus grands maux dont le cœur de

l'homme soit menacé ; aussi dans la peinture qu'on en fait sur la scène, n'inspire-t-il jamais la pitié sans l'effroi : voyez Hermione, Radamiste, Orosmane, &c. mais ce n'est point cette fureur cruelle, forcenée, atroce, dont vous craignez pour nos ames foibles les exemples contagieux. Vous redoutez pour nous ces spectacles tranquilles, où l'on répand de douces larmes, où la vertu gémit avec l'amour, où la volupté même est décente. Cénie, Mélanide, l'Oracle, c'est-là, dites-vous, qu'on respire le poison d'un amour dont les excès sont inévitables. Ces mêmes ames que vous trouvez si froides, quand l'humanité, la pitié les frappe, deviennent donc tout-à-coup bien sensibles aux impressions de l'amour ! Que dis-je ? l'amour même ne les touche donc qu'au spectacle ; car ne dites-vous pas que le monde ne le connoît plus ? J'ai beau vouloir vous concilier avec vous-même, il n'y a pas moyen ; votre opinion est un Protée, & je ne suis pas un Ulysse. Je conclus donc, sans plus de discussion, que l'amour, tel que peuvent l'inspirer ces spectacles attendrissans, n'est rien moins qu'une frénésie, rien moins qu'un mouvement stupide ; qu'il est assez vif pour rapprocher les ames, & qu'il ne l'est point assez pour enivrer les sens ; qu'il favorise le penchant de la nature, sans rompre la digue des bienséances, ni changer la direction du devoir & de la vertu. Bannissez donc l'amour de Genève, comme les spectacles ; souhaitez qu'il ne pénètre point dans

les retraites de ces montagnons fortunés, chez qui vous priez Dieu *qu'on ne mette point de lanternes*; mais laissez-nous desirer qu'à Paris le sentiment le plus doux de la nature, prenne la place de la coquetterie & du libertinage. Les spectacles y sont utiles, non *pour perfectionner le goût, quand l'honnêteté est perdue*; mais pour encourager l'honnêteté même par des exemples vertueux & publiquement applaudis; non *pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice*; mais pour faire sentir la honte & la bassesse du vice, & développer dans les ames le germe naturel des vertus; non *pour empêcher que les mauvaises mœurs ne dégénèrent en brigandage*, mais pour y répandre & perpétuer les bonnes, par la communication progressive des saines idées, & l'impression habituelle des sentimens vertueux; en un mot, pour cultiver & nourrir le goût du vrai, de l'honnête & du beau moral, qui, quoi qu'on en dise, est encore en vénération parmi nous.

Après avoir peint le théâtre comme l'école la plus pernicieuse du vice, on doit bien s'attendre que M. Rousseau n'épargnera pas les mœurs des Comédiens. Je n'examine point le fait; la satyre m'est odieuse. Je parle de ce qui peut être, sans m'attacher à ce qui est; & je considère la profession en faisant abstraction des personnes.

Selon M. Rousseau, « dans une grande ville, la » pudeur est ignoble & basse; c'est la seule chose

» dont une femme bien élevée auroit honte. Une
» femme qui paroît en public, est une femme désho-
» norée » ; A plus forte raison, une femme qui,
par état, se donne en spectacle : il n'y a rien de plus
conséquent. Leur manière de se vêtir n'échappe point
à sa censure. Si on lui dit que les femmes sauvages
n'ont point de pudeur, car elles vont nues, il répond
que « les nôtres en ont encore moins, car elles s'ha-
» billent ». Si une Chinoise ne laisse voir que le bout
de son pied, c'est ce bout de pied qui enflamme les
desirs. Si parmi nous la mode est moins sévère, les
charmes qu'elle laisse appercevoir, sont une amorce
dangereuse. Ainsi, une femme ne peut, sans crime,
ni se voiler, ni se dévoiler. Si faut-il bien cependant
qu'elle soit vêtue de quelque manière ; & à vrai dire,
il n'en est point que l'habitude ne rende décente. Or,
les Actrices sont mises à peu près comme on l'est dans
le monde : elles se montrent avec cette bonne grace
que M. Rousseau permet aux filles de Genève d'avoir
au bal ; & dans tout cela, il n'y a rien que d'honnête.

M. Rousseau demande « comment un état, dont
» l'unique objet est de se montrer en public, &, qui
» pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendroit
» à d'honnêtes femmes » ? Je ne réponds point au
premier article : j'ai fait voir que dans tout ce qui n'est
pas d'institution naturelle, les bienséances dépendent
de l'opinion. Dans la Grèce, une honnête femme ne
se montroit point en public ; parmi nous, elle y paroît

avec décence ; un état qui l'y oblige peut donc être un état décent. Quant à la circonſtance du ſalaire dont M. Rouſſeau fait aux Comédiens un reproche plus humiliant, a-t-il oublié que rien n'eſt plus honnête que de gagner ſa vie ? & ne fait-il pas gloire lui-même de ſe procurer, par ſon travail, de quoi n'être à charge à perſonne ? Que l'on joue le rôle de Burrhus, du Miſanthrope, de Zaïre, ou que l'on donne un concert pour de l'argent, tout cela eſt égal, ſi de part & d'autre les plaiſirs que l'on procure à qui les paie, n'ont rien que d'honnête : or, c'étoit-là ſeulement ce qu'il falloit conſidérer, ſans s'attacher à une circonſtance qui ne fait rien du tout à la choſe : car ſi le ſpectacle étoit pernicieux, il y auroit encore plus de honte à être acteur gratuitement, qu'à l'être pour gagner ſa vie. Qui d'ailleurs aſſure M. Rouſſeau que l'argent ſoit le principal objet d'un Baron, d'une Lecouvreur, & de celui qui, comme eux, aſpire à ſe rendre célèbre ?

Sans doute les talens & le génie ont un objet plus noble que le ſalaire du travail. Mais comme il faut vivre pour ſe rendre immortel, la première récompenſe du Comédien, comme du Poëte, du Peintre, du Statuaire, &c. doit être la ſubſiſtance, dont l'argent eſt le moyen ; car on ne peut pas en même tems faire Cinna & labourer la terre.

« Il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repré-
» ſentation, ne s'y mette bientôt en perſonne ». Un ſi excellent Ecrivain peut-il vouloir faire paſſer ce

preuve d'une imputation flétriſſante, un tour d'expreſſion qui n'eſt qu'un jeu de mots? L'Actrice qui joue Emilie ou Collette eſt-elle plus *vendue à l'or des ſpectateurs*, que ne l'étoient Corneille & M. Rouſſeau lui-même? S'il me répond qu'elle leur vend ſa préſence, ſon action, ſa voix & le talent qu'elle a d'exprimer tout ce qu'elle imite; je dirai que Corneille & M. Rouſſeau ont vendu avant elle leur imagination, leur ame, leurs veilles, & le don de feindre, qui leur eſt commun avec elle. C'eſt principalement ce don de feindre & d'en impoſer, que M. Rouſſeau trouve déshonorant dans la profeſſion de comédien. « Qu'eſt-» ce que le talent du comédien? l'art de ſe contre-» faire.... de dire autre choſe que ce qu'on penſe, » auſſi naturellement que ſi on le penſoit réellement, » d'oublier enfin ſa propre place, à force de prendre » celle d'autrui ». Et, à votre avis, Monſieur, qu'eſt-ce que l'art du Peintre, du Muſicien, & ſur-tout du Poëte? Auriez-vous jamais fait les rôles de Colin & de Colette, ſi vous ne vous étiez pas déplacé? M. de Voltaire, que vous n'accuſerez pas d'exercer un métier infame, étoit-il ſemblable à lui-même en écrivant ſes tragédies? L'art de faire illuſion eſt-il plus de l'eſſence du Comédien, que de l'eſſence du Poëte, du Muſicien, du Peintre, &c? Celui qui trouva le Dominicain travaillant avec une ame atroce au tableau de S. André, le ſoupçonna-t-il d'être complice du ſoldat qu'il peignoit alors inſultant le ſaint martyr?

En vérité, plus j'y pense, moins je conçois que vous ayez écrit sérieusement tout ce que je viens de lire. Cependant de cette déclamation si étrange & si peu fondée, vous tirez des inductions cruelles. Que vous demandiez si ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion, n'abuseront jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes, votre crainte peut être fondée, & je sens qu'un bon Comédien doit savoir mieux que personne, l'art *de témoigner ses desirs sans déplaire, & de les rendre intéressans.* Cet art est honnête selon vos principes; mais comme je ne vous prends pas au mot, j'avoue qu'un bon Comédien sans mœurs, est plus dangereux qu'un autre homme; mais vous allez encore plus loin. « Ces valets filoux, si subtils de la » langue & de la main sur la scène, dans les besoins » d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront- » ils jamais de distraction utile? ne prendront-ils jamais » la bourse d'un fils prodigue, ou d'un père avare, » pour celle de Léandre ou d'Argan »?

Que ne demandez-vous de même si celui qui joue Narcisse ne sera pas un empoisonneur au besoin? Je passe rapidement sur ce trait qui vous est échappé sans doute: je n'ai pas le courage d'en plaisanter; & si je le relevois sérieusement, je tomberois peut-être moi-même dans l'excès que je vous reproche: je m'en tiens donc à notre objet.

L'Auteur qui compose & l'Acteur qui représente,

se frappent l'imagination du tableau qu'ils ont à nous peindre. Racine crayonnoit de la même main le caractère divin de Burrhus, & le caractère infernal de Narcisse. Milton est sublime dans les blasphêmes de Satan & dans l'adoration de nos premiers pères. L'ame de Corneille s'élevoit jusqu'à l'héroïsme pour faire parler Cornélie & César, après s'être abaissée jusqu'aux sentimens de la plus lâche trahison pour faire parler Achillas & Septime. Il en est de l'Acteur comme du Poëte, avec cette différence que celui-ci a besoin de se transformer tout entier, & que son ame doit être, s'il est permis de le dire, centralement affectée des passions qu'il veut rendre, puisque c'est lui qui les enfante; au lieu que l'Acteur inspiré par le Poëte, n'en est que le copiste, & n'a besoin, pour le rendre que d'une émotion plus superficielle, qui influe encore moins par conséquent sur son caractère habituel.

L'ame prend, à la longue, une teinture des affections vertueuses dont elle se pénètre: l'intérêt qu'elles lui inspirent leur sert comme de mordant. Mais les sentimens qu'on exprime avec horreur, le rôle qu'on méprise au moment qu'on le joue, & qu'on voit en butte au mépris; ce rôle, dis-je, n'a rien de séduisant, rien de contagieux, ni pour le Poëte qui le feint, ni pour l'Acteur qui s'exerce à le rendre.

Toutefois je sens comme vous, qu'un Comédien vertueux, une Comédienne sage & honnête sera une espèce de prodige, quand vous les réduirez l'un &

l'autre à l'amour pur de la vertu, & à la privation désintéressée de tous les plaisirs qui les sollicitent.

Le crime a trois sortes de frein : les loix, l'honneur, la religion. Le vice n'a que la religion & l'honneur. D'un côté l'on excommunie les Comédiens, de l'autre on veut les rendre infames ; je demande par quel effort généreux ils se priveroient des plaisirs tolérés par les loix & permis par la nature ? S'ils ont des mœurs, ce ne peut être qu'en s'élevant au-dessus des autres hommes par une droiture & une force d'ame qui les rassure & qui les console. Ils ne sont pas vertueux au même prix que nous. Voulez-vous juger quelle est l'influence de cette profession sur les mœurs ? commencez par lui rendre les deux plus grands freins du vice, les deux plus fermes appuis de la foiblesse & de l'innocence : la religion & l'honneur. Ne les privez de rien, ne les dispensez de rien ; laissez à leurs penchans les mêmes contrepoids qu'aux nôtres ; & alors s'ils sont constamment plus vicieux que nous, c'est à leur état qu'on a droit de s'en prendre.

M. Rousseau prend la chose à rebours ; & de la honte attachée à l'état de comédien, il veut tirer une preuve contre les mœurs de cet état, & contre celles des spectacles. A Rome les Comédiens étoient des esclaves (1) ; la condition d'esclave étoit infame, &

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tome XVII, page 210.

par conſéquent celle de comédien ; M. Rouſſeau en conclut qu'elle doit l'être par-tout. Dans la Grèce, les Comédiens étoient des hommes libres, & leur état n'avoit rien de honteux ; M. Rouſſeau nous répond qu'ils repréſentoient les actions des héros, que ces grands ſpectacles étoient donnés ſous le ciel, ſur des théâtres magnifiques, & devant toute la Grèce aſſemblée. Il nous diſpenſera, je l'eſpère, de prendre tout cela pour des raiſons ; & s'il veut bien ſe ſouvenir que ces Comédiens repréſentoient familièrement des héros inceſtueux ou parricides ; qu'ils jouoient & calomnioient Socrate ; il avouera que ſi jamais l'état de comédien a dû être déshonorant, c'eſt ſur le théâtre d'Athènes.

Dans les premiers établiſſemens des nôtres, l'indécence & l'obſcénité des ſpectacles ont dû attirer ſur la profeſſion de comédien les cenſures de l'Egliſe & le mépris des honnêtes gens. Les mœurs de la ſcène ont changé ; & ſi M. Rouſſeau n'a point prouvé que le ſpectacle eſt pernicieux, tel qu'il eſt, ou tel qu'il peut être, il n'a pas droit de conclure que le métier de comédien ſoit en lui-même un état honteux. Or, ſi cet état peut être honnête, il eſt de l'équité, de l'humanité, de l'intérêt des mœurs de l'y encourager. Je le répète, l'honneur & la religion ſont les appuis de l'innocence, les freins du vice, les mobiles de la vertu & les contre-poids des paſſions humaines : priver l'homme de ces ſecours, c'eſt l'abandonner à lui-même.

Heureusement les Comédiens ne prennent pas tous à la lettre cet abandon désespérant : autorisés, protégés, récompensés par l'Etat, accueillis, considérés même dans la société la plus décente, lorsqu'ils y apportent de bonnes mœurs, ils savent que si nos sages Magistrats n'ont pas cru devoir encore céder au vœu de la nation & aux motifs puissans qui sollicitent en faveur du théâtre, c'est par des raisons très-supérieures aux préjugés de la barbarie. Ils savent que ces raisons politiques n'ont rien de relatif à leur conduite personnelle, & par conséquent rien de déshonorant pour eux ; aussi n'ont-ils pas perdu le courage d'être chrétiens & honnêtes gens. M. Rousseau n'a connu particulièrement qu'un seul Comédien, & il avoue que son amitié ne peut qu'honorer un honnête homme.

A l'égard des tentations auxquelles une Actrice est exposée, il en est qui, dans la situation actuelle des choses, me semblent comme inévitables. On ne doit pas s'attendre à voir des mœurs pures au théâtre, tant que le fruit du travail & du talent ne pourra suffire aux dépenses attachées à cette profession. Mais que, tout compensé, il reste à une Actrice qui pense bien de quoi vivre modestement & honnêtement dans sa maison, où ses études continuelles l'attachent, qu'elle puisse d'ailleurs prétendre, dans son état, à tous les avantages que l'estime publique attribue à la vertu ; il y a d'autant mieux à présumer de sa conduite & de ses mœurs, que les principes &

les sentimens dont elle est habituellement affectée, lui éclairent l'esprit & lui élèvent l'ame.

J'en ai dit assez, j'en ai trop dit peut-être, & encore n'ai-je pas relevé tous les traits qui, dans cet ouvrage, mériteroient d'être discutés. Si je me livrois à toutes les réflexions que M. Rousseau me présente, je ferois un livre plus long que le sien, mais infiniment moins curieux, moins éloquent, moins intéressant de toutes manières. Mon dessein n'a été ni de lui nuire, ni de briller à ses dépens; mais de réduire au point de la vérité l'opinion de ses lecteurs sur l'article des spectacles. Je puis avoir raison contre lui, sans préjudice pour sa vertu que je respecte, ni pour ses talens que j'admire; & s'il m'est échappé quelque trait qui fasse douter de ces sentimens, je le désavoue & le condamne. Du reste, il est à souhaiter pour lui-même que j'aie raison contre lui. « Les farces, dit-il, les plus » grossières, sont moins dangereuses pour une jeune » fille, que la comédie de l'Oracle ». Quels reproches ne se fait-il donc pas d'avoir composé en vers & en musique cette scène si naïve & si touchante, que toutes les jeunes filles savent par cœur!

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire.

« Le théâtre François est, dit-il encore, la plus » pernicieuse école du vice... J'aime la comédie à la » passion... Racine me charme; & je n'ai jamais manqué » volontairement une représentation de Molière ».

omme on voit, selon ses principes, dans
homme qui auroit assisté journellement &
à un festin où il auroit su que l'on versoit
convives.

...ndu à M. Rousseau un service bien
...u lui persuader que ces idées affli-
...ises pour la vérité, n'en étoient
...ômes, & que le mal auquel il croit
par ses écrits & par ses exemples, est
humanité.

FIN DU TOME SECOND.

00101957

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016